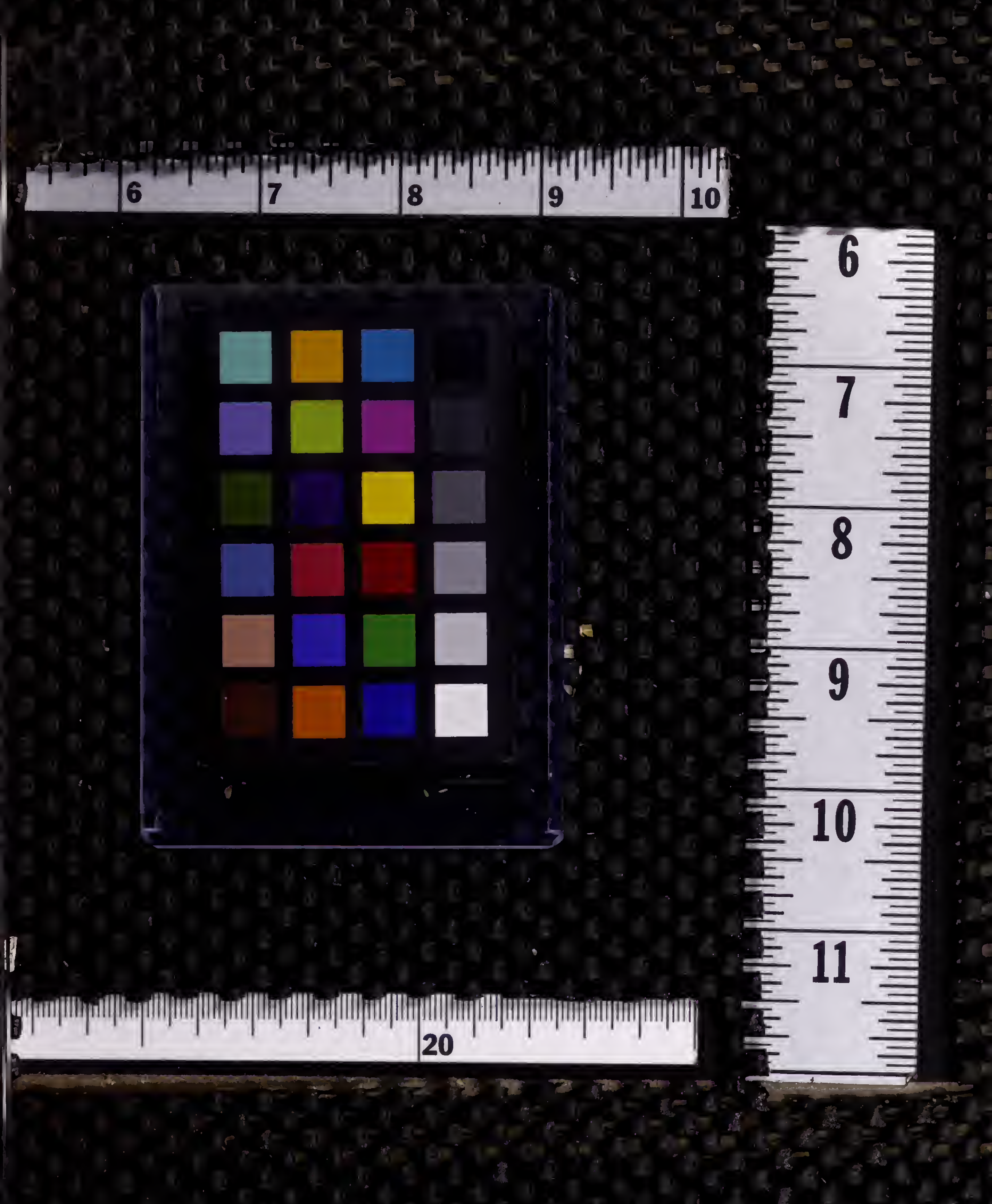
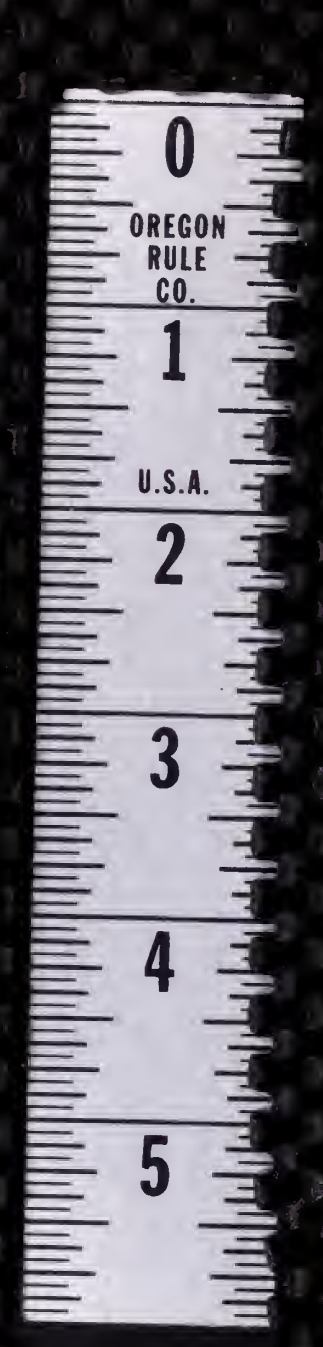

6 7 8 9 10
20
6 7 8 9 10 11


0
OREGON
RULE
CO.
1
U.S.A.
2
3
4
5


GON RULE CO. 1 U.S.A. 2 3 4


OREGON RULE CO.
U.S.A.
1





James McDonald

LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

OCTOBRE 1886



PARIS

MAISON GOUPIL ET Cie

BOUSSOD, VALADON ET Cie, SUCCrs

NEW-YORK

CHARLES SCRIBNER'S SONS

743-745, BROADWAY

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1886

ILLUSTRATIONS

DE MM. CLAUDIUS POPELIN — LOUIS MORIN

Mme CHENEVIÈRE

MM. GIACOMELLI — KAEMMERER — ROSSET-GRANGER — LHERMITTE

HERKOMER — CORTAZZO.

DESSINS ORIGINAUX DE ANGELICA KAUFFMANN — JEAN RAOUX — DOM. CAMPIGLIA

Mme VIGÉE LE BRUN — P. P. PRUDHON

LES

LETTRES ET LES ARTS


L.Lhermitte

LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

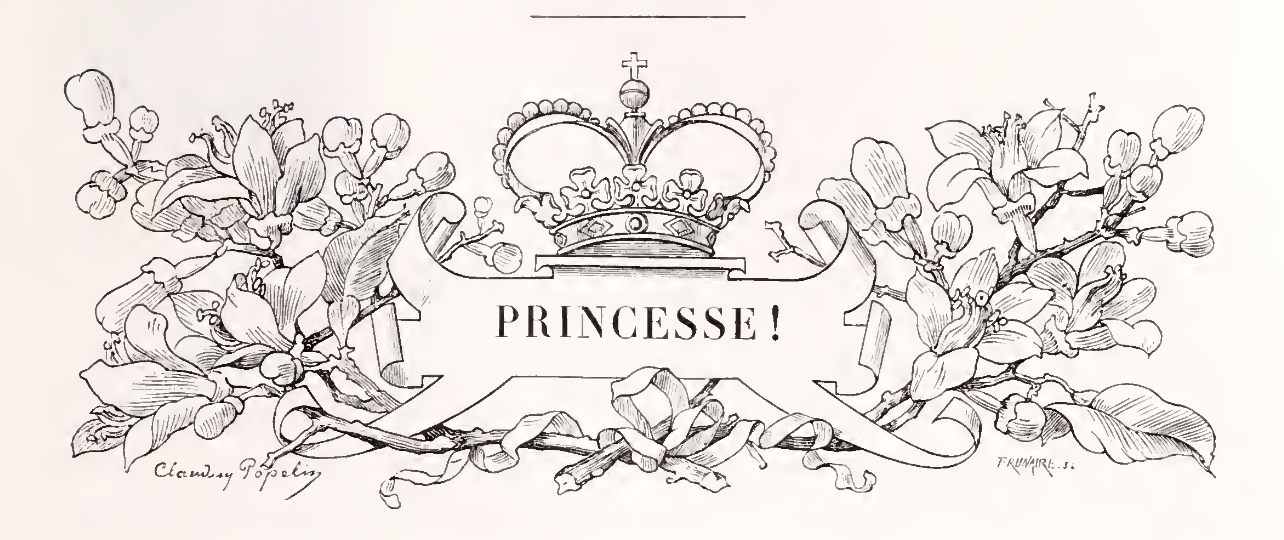
TOME QUATRIÈME



PARIS	NEW-YORK
MAISON GOUPIL ET Cie	CHARLES SCRIBNER'S SONS
BOUSSOD, VALADON ET Cie, SUCCrs	743-745, BROADWAY

LES

LETTRES ET LES ARTS



10 mars 1884, deux heures du matin.



Eh bien, comment le trouves-tu ?

C'était tout à l'heure... Nous sortions, maman et moi, d'un bal chez les Martin-Bouchard, les gros marchands de fer de la rue Amelot... Charlotte, leur fille aînée, se marie ; elle épouse un fabricant de rouenneries, affreusement riche et affreusement commun. De là cette fête qui réunissait les délicieuses notabilités de la fonte et de la cotonnade.

Nous montons en voiture... Pierre, la portière refermée, n'avait pas encore eu le temps de remonter sur le siège, et déjà maman, d'une voix légèrement étranglée par l'émotion, m'adressait la phrase traditionnelle :

— Eh bien, comment le trouves-tu ?

Alors, moi, candide : Qui ça, maman ?

— Ce jeune homme !

Moi, de plus en plus candide : Quel jeune homme, maman ?

— Mon enfant, tu sais bien de qui je veux parler.



Si je le savais! Il était évidemment question d'un certain blondin tirant sur le roux, lequel m'avait été présenté par Mme Marquesson, une marieuse enragée qui n'en est pas avec moi à son coup d'essai.

De dix heures du soir à une heure du matin, ce monsieur avait fait, entre maman et moi, une égale répartition de son esprit et de ses grâces, m'obsédant de ses invitations, m'arrachant, à force d'importunités, une valse et deux quadrilles, puis, dès que je réussissais à me tirer de ses griffes, se rejetant sur maman qui le couvait du regard, souriait à ses discours et paraissait charmée de son éloquence... Je me méfiais de ce jeune rougeaud. C'est toujours à moi qu'ils en veulent, ces petits messieurs qui font la cour à maman... Celui-là, d'ailleurs, n'avait eu qu'à se montrer pour me prendre sur les nerfs.

Cependant, continuant de jouer les ingénues, je répondis à maman :

— Je ne sais pas du tout, pas du tout de qui tu veux parler.

— Mais de ce jeune homme avec qui tu as dansé le dernier quadrille!

Et là-dessus voilà maman qui s'emballe, la voilà qui, toute frémissante et toute débordante d'enthousiasme, se met à me raconter l'existence de ce monsieur... Elle commence par passer en revue toute sa famille, une vieille et respectable famille dans laquelle il n'y a jamais eu que de bons cœurs et de braves gens. Le père, magistrat intègre, conseiller à la cour de Paris, sa mère une sainte et digne femme, ayant admirablement élevé ses enfants... car il a deux sœurs, ce Monsieur, charmantes toutes deux, et mariées, l'une à un charmant notaire et l'autre à un non moins charmant médecin. Quant à lui, oh! lui, la huitième merveille du monde, le mérite, la sagesse et la raison mêmes!... Très intelligent, très distingué, adorant sa mère et..... c'était là le bouquet!... et sorti le premier de l'école centrale! — Le premier! répétait maman, le premier!! le premier!!!



Alors, moi, je ne fus pas maîtresse d'un véritable mouvement de colère, et, prenant la parole à mon tour :

— Un ingénieur! jamais! maman, jamais! J'en ai déjà refusé sept ou huit, tous sortis de l'École centrale ou de l'École polytechnique, tous gentils comme des amours, tous sages comme des images!... Et s'il s'en présente d'autres, je les refuserai tous, tous, sans même prendre la peine de les regarder... Sache bien cela et cesse de me tourmenter ainsi... Tu y mets de l'acharnement... c'est une véritable persécution, et j'en meurs, maman, oui, j'en meurs!

Je n'étais pas au bout de cette belle tirade que nous tombions dans les bras l'une de l'autre, en larmes toutes deux : moi, des larmes d'énervement, maman, des larmes de tendresse; moi désespérée, maman bouleversée. Elle est si bonne, si bonne, si bonne; sans cette rage de me faire épouser un ingénieur, ce serait une véritable perfection que maman.

Jamais il n'y eut dans un landau, de une heure à une heure un quart du matin, scène plus navrante et plus ridicule. Tout en confondant nos larmes, nous échangions des phrases entrecoupées : « — Ma chérie, tu sais comme je t'aime. — Oui, maman, je le sais, mais pas d'ingénieur! — Je ne veux que ton bonheur. — Pas d'ingénieur! — Ne parlons plus de cela. — Si fait... parlons-en... pas d'ingénieur!... pas d'ingénieur! »

Nous avons fait la paix, naturellement, maman et moi. Elle m'a promis de ne plus jamais me dire un mot du personnage de ce soir. Et cependant je me sens prise d'un immense découragement. Je n'échapperai pas à ma destinée. Je me défendrai, je me débattrai, mais pour succomber, en fin de compte, et pour être la proie d'un de ces anciens élèves de l'École polytechnique ou de l'École centrale qui me guettent, m'entourent et m'enserrent.

En ce moment j'entends marcher sous ma fenêtre; les pas résonnent nettement dans le silence de la nuit. C'est un ingénieur, j'en suis sûre, c'est un ingénieur! ou un chimiste, car ils en sont aussi, les chimistes!

11 mars.

Et pourquoi maman a-t-elle un cœur si faible et des yeux si tendres pour tous ces jeunes savants acharnés à ma poursuite? Parce que j'ai un frère, un



méchant petit garnement, très gentil d'ailleurs, très drôle, et que j'adore... Lequel frère a autant de fureur pour le plaisir que d'horreur pour le travail. Ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Octave a vingt-trois ans, et en voilà dix-neuf qu'il fait le désespoir de papa et de maman... Il avait quatre ans... on l'a planté devant un alphabet et on a essayé de lui apprendre ses lettres... Il s'est mis à crier, à pleurer, à hurler : « *J'veux pas travailler ! J'veux m'amuser !* » Il est aujourd'hui exactement dans les mêmes idées. Il s'en est tenu à cette phrase-là et n'a jamais dit autre chose : il ne veut pas travailler, il veut s'amuser. Lorsque papa, pour le mettre au courant des affaires de la maison, a voulu le calfeutrer dans un bureau, de neuf heures du matin à cinq heures du soir, Octave s'est mutiné. Il a déclaré qu'il n'entendait et n'entendrait jamais rien à la fabrication et à la vente du papier, qu'il ne ferait que des bêtises s'il s'avisait de faire quelque chose, et que, dans l'intérêt même de la maison, il valait bien mieux qu'il ne fît rien du tout. Et sa résistance a été si ferme, sa paresse si énergique, que papa a dû s'avouer vaincu et se contenter de payer docilement les dettes d'Octave. De là de gros orages, mais comme il n'y a rien de meilleur que papa, si ce n'est maman, tout finit par s'arranger.



Il est riche, papa, très riche, cela n'est pas douteux... Quand Octave a commencé à se divertir, il a trouvé tout de suite des gens qui se sont disputé l'honneur de lui prêter de l'argent, et il me disait :

— Vois-tu, Catherine, nous pouvons être tranquilles... Papa a beaucoup, beaucoup d'argent. Je trouve du crédit très facilement et à des intérêts très raisonnables. C'est de bon augure.

Et, au mois de décembre dernier, lorsque papa, d'un seul coup, a dû tirer de sa caisse une cinquantaine de mille francs, Octave me disait :

— Évidemment papa a crié, il ne pouvait pas ne pas crier, mais pour qu'il n'ait pas crié plus qu'il n'a crié, il faut qu'il soit diablement riche !... Il y a des millions dans la maison, Catherine, et nous pouvons nous amuser.

Alors Octave fait danser l'argent de papa, et comme il est pleinement démontré que jamais il ne sera bon à rien, que jamais il ne pourra reprendre la suite des affaires de papa, que jamais il ne pourra diriger nos ateliers de Paris, nos usines d'Angoulême et nos moulins de Besançon, il faut que ce soit moi, moi qui me sacrifie! ce n'est pas moi qui suis à marier, c'est la fabrique!... A qui les grandes papeteries Duval?... Et, par-dessus le marché, à qui la pauvre petite Duval qui n'est ni trop laide, ni trop sotte?... C'est, du moins, mon très humble avis.

Et je devrais, les yeux fermés, en jeune fille bien bête, bien sage et bien obéissante, accepter le premier ingénieur venu qui saura faire marcher nos machines et tourner nos moulins... Non... Non! cent fois non! Octave s'amuse, c'est à merveille, mais moi aussi je veux m'amuser... et je m'amuserai!

12 mars.

Quelle est au juste la fortune de papa? Quelle sera ma dot? Voilà ce que j'aimerais à savoir. Et comment aborder avec maman cette grosse question? Je ne manque certainement pas d'aplomb, et je n'ose pas cependant, je n'ose pas.



Je me rappelle très bien, quand j'étais petite fille, papa et maman parlaient très souvent affaires et argent devant moi... c'était même, le soir après le dîner, le fond de la conversation... J'avais dix ou douze ans, je jouais encore à la poupée, dans mon coin, j'avais l'air de ne pas écouter, mais j'entendais très bien.

Souvent papa s'amusait à faire des comptes sur de grandes feuilles de papier, et maman répétait avec admiration : « Quoi, tant que cela! Quoi, tant que cela! » On ne disait pas les chiffres, mais je comprenais qu'ils devaient être gros... Et puis papa me prenait dans ses bras et me faisait sauter sur ses genoux en disant :

— Elle ne mourra pas de faim, cette petite bonne femme-là!

Depuis que *cette petite bonne femme-là* est devenue une grande jeune fille, on ne fait plus de comptes devant elle... Papa quelquefois, cependant, ne peut pas se tenir; il est fier de mener si bien cette grande maison, il est fier de gagner à lui seul tout cet argent-là — ce n'est pas Octave qui l'aide — tout au contraire — et alors il lui échappe, de temps en temps, des phrases qui me prouvent qu'il ne lui serait pas difficile de me donner une dot énorme, si la fantaisie lui en prenait. Mais, tout aussitôt, à ces phrases-là, maman dresse l'oreille, et, par de petits clignements d'yeux précipités, avertit papa qu'il ne faut pas parler de ces choses-là devant moi... Cela pourrait me donner des idées de luxe et de grandeur.

Pauvre maman! Si elle savait! Il y a longtemps que c'est chose faite! Toute petite, je les avais ces idées-là! J'étais déjà ce que je suis, on change si peu... on se développe, voilà tout. J'aimais à faire de l'effet, et j'en faisais, car j'avais — et je les ai toujours — de très grands, très beaux yeux, des yeux rares, profonds et parlants. J'avais l'instinct du luxe et de la dépense... L'argent — dès que j'en avais — ne me tenait pas aux doigts. Il ne me paraissait bon qu'à être dépensé, et tout de suite, tout de suite. J'adorais les joujoux qui coûtent très cher et se cassent très vite... Mais ma folie, c'était la toilette. Un jour — j'avais six ou sept ans, — papa me demande ce que je voulais pour ma fête : « Une robe, m'écriai-je, une robe rouge pour être belle et pour qu'on me regarde dans la rue. » Je ne pouvais voir, sans jalousie, sans colère, sans désespoir, celles de mes petites amies qui étaient mieux mises que moi et plus élégantes et plus regardées.

Comme je les ai connues ces douleurs-là, et comme je les connais encore!

Maman, avec son intelligence qui est très grande, maman n'a jamais su ce que c'est qu'une couturière, jamais ce que c'est qu'une robe... Elle ne s'en doute pas! Elle se laisse mettre n'importe quoi sur les épaules, et se croit habillée; quand je proteste, quand j'implore, quand je supplie, quand je demande à genoux une autre couturière, une couturière qui me comprenne et qui fasse de moi ce qu'on en peut faire, il me semble, maman me répond qu'elle ne quittera jamais, jamais Mme Saillard... Et pourquoi? Ah! c'est une



question de sentiment! Mme Saillard a fait la robe de noces de maman... et maman a été si heureuse, si heureuse depuis cette robe-là!

Car il n'y a pas au monde de ménage comparable au ménage de papa et de maman. Ils vont célébrer dans six mois leurs noces d'argent, et c'est encore aujourd'hui, après un quart de siècle, la même affection, la même tendresse. Marguerite, la vieille bonne qui m'a élevée, me raconte de temps en temps, et toujours avec attendrissement, l'histoire du mariage de maman. Rien de plus touchant... Grand-papa, qui était déjà très riche, voulait faire épouser à papa la fille d'un notaire qui avait cent mille écus de dot, mais papa voulait épouser maman qui était pauvre, qui était belle et qui était sa cousine... absolument comme dans les romans anglais... Et c'est l'amour qui a triomphé, toujours comme dans les romans anglais... mais seulement après deux longues années de combats, de luttes et de souffrance, pendant lesquelles, héroïquement, papa refusait tous les beaux mariages qui lui étaient offerts par grand-papa. Il ne voulait que maman, et il l'a eue, et ils ont été parfaitement heureux, et ils le seraient encore, s'ils n'avaient pas un fils qui aime trop le plaisir et une fille qui n'aime pas assez les ingénieurs.

Papa a toujours vécu pour sa fabrique et maman pour papa... La fabrique allait bien, papa allait bien, tout allait bien... On a continué de vivre dans cette maison comme on y vivait il y a cinquante ans. Dans le salon les mêmes vieux fauteuils d'acajou rangés contre le mur depuis le premier Empire... Des meubles de Jacob, des meubles terribles, inusables, éternels, indestructibles. J'ai essayé de casser un fauteuil, je n'ai pas pu. Une excellente cuisinière et une très bonne table, voilà notre seul luxe, parce que papa est gourmand, et que, lorsqu'il a bien travaillé toute la journée, il aime à bien dîner le soir... Quant à maman, pas un défaut, pas un, pas même celui-là... Elle vivrait de deux sous de pain et de deux sous de pommes de terre frites... Seulement elle regarde manger papa, et comme elle voit qu'il est content, elle est heureuse.

Avare, certes, maman ne l'est pas, ce serait un défaut, et elle est parfaite,

seulement cela ne l'amuse pas de dépenser de l'argent... excepté pour les pauvres. De ce côté là elle donne, elle donne beaucoup. Ainsi, dernièrement trente mille francs d'un seul coup pour des constructions dans un orphelinat de jeunes filles du faubourg Saint-Antoine. Et elle ne s'en est pas vantée... C'est Octave qui a su la chose indirectement, et, à cette occasion, il me tenait le langage le plus sensé :

— Ce n'est pas raisonnable, me disait-il, ce n'est pas raisonnable, de la part de papa, de ne vouloir me donner que quinze mille francs de pension. Il peut bien faire pour moi autant que pour les petites orphelines du faubourg Saint-Antoine. Eh bien! si j'avais quarante mille francs par an, avec ça et avec le bezigue, je pourrais joindre les deux bouts... parce que je gagne toujours au bezigue. Mais quinze mille francs! Qu'est-ce qu'on veut que je fasse avec quinze mille francs? C'est la misère... Alors j'emprunte à dix ou douze pour cent... et ce n'est pas cher par le temps qui court, il faut que papa inspire une fameuse confiance... Seulement, au bout du compte, ces dix, ces douze pour cent, qui est-ce qui les paie, ça n'est pas moi, c'est papa... Il aurait donc avantage à les économiser en me donnant quarante mille francs par an. J'ai tâché d'expliquer ça à maman, elle n'a pas compris... elle ne pouvait pas comprendre. Tu la connais, maman. Quinze mille francs, ça lui fait l'effet d'une somme énorme. Je suis sûr qu'elle trouve que je devrais mettre de l'argent à la Caisse d'Épargne.

Je dois dire que, ce jour-là, j'ai été contente, très contente d'Octave.

— Papa est colossalement riche, a-t-il ajouté. J'ai su, ces jours derniers, qu'il y a trois ans, au moment où l'on voulait tout mettre en actions, un banquier lui avait offert d'acheter en bloc, pour huit millions, les papeteries, les usines, les chutes d'eau, le matériel, les terrains, les bâtiments, l'achalandage, tout enfin. Et papa a refusé huit millions, c'est-à-dire près de quatre cent mille livres de rente, cela signifie qu'il gagne un demi-million par an... Et alors comme papa ne dépense rien, je ne sais pas moi... je n'ose même

plus calculer... Nous devons avoir un jour, chacun, cinq, six, sept millions... Et ce n'est rien pour papa que quarante mille francs. Si, d'ailleurs, je les demande pour moi, a-t-il ajouté, j'estime qu'on devrait aussi les dépenser pour toi.

Est-ce qu'on ne devrait pas te laisser monter à cheval ? Ah ! si papa faisait les choses comme il devrait les faire, au lieu de brocanter dans mon dénuement, au lieu de brocanter, au Tattersall ou chez Chéri, de malheureuses biques de cinquante louis, je m'en irais à Londres, et je ramènerais de là-bas, deux vrais chevaux, l'un pour toi, l'autre pour moi. Tu serais délicieuse en amazone. Tu es charmante, tout à fait charmante, c'est moi qui te le dis, et j'ai la prétention de m'y connaître. Si tu étais entre les pattes d'une couturière sérieuse — et je pourrais t'en indiquer des couturières — il n'y aurait pas de plus jolie fille que toi dans Paris. Tu t'ennuies, tu veux te marier, les petits ingénieurs de maman ne te tentent pas, tu les envoies tous promener, tu as cent fois raison. Ce n'est pas juste qu'on veuille te condamner à épouser un ingénieur, parce que je suis incapable de diriger la maison. Je sais bien ce que tu désires, et le mari qu'il te faudrait. Ce n'est pas maman qui te le trouvera ce mari-là, c'est moi. Avec la taille que tu as, et la dot que tu dois avoir, nous n'aurions pas fait ensemble dix fois le tour du Bois, que nous verrions trotter et galoper derrière nous de jolis petits Messieurs munis d'un titre et d'une particule, et grillant d'envie d'échanger la moitié de ce titre et de cette particule contre la moitié des millions de papa. Et cela ne me déplairait aucunement d'avoir un beau-frère qui serait du monde. Mais va donc faire comprendre ça à papa et à maman ! Ils ont été heureux en vivant d'une certaine façon, et ils sont convaincus que nous ne pouvons être heureux qu'en vivant de cette façon-là. Il n'y a pas à leur en vouloir, mais il faut tenir bon, ma chère, il faut tenir bon.



C'est à quoi j'étais résolue, pour ma part; je n'en ai pas moins été très

heureuse de trouver Octave dans des idées aussi parfaitement raisonnables.

Mais pourquoi suis-je telle que je suis? Pourquoi sommes-nous, Octave et moi, si différents de papa et maman? Papa si avide de travail et Octave de plaisir! Papa si enragé pour gagner de l'argent et Octave pour en dépenser! Maman si calme, si reposée, si paisible! Moi si nerveuse, si inquiète, si agitée!

Octave dit que papa et maman sont de leur temps, et nous deux, du nôtre qui n'est pas du tout le même, qu'ils ne sont plus dans le mouvement, que nous y sommes en plein, et que nous avons raison d'y être. Octave va plus loin... Il considère que c'est notre devoir de faire rentrer dans la circulation un peu — et même beaucoup — de l'argent entassé dans cette maison. Tâchons donc de remplir, et de notre mieux, et le plus tôt possible, cette fonction sociale.

22 mars.



Papa, le matin, reçoit quatre ou cinq journaux. Il les regarde plutôt qu'il ne les lit... c'est l'affaire d'un petit quart d'heure, et les journaux vont s'entasser dans la corbeille à papier. Alors moi, de temps en temps, dans la journée, quand papa n'est pas là, je vais fourrager dans la corbeille. C'est mal ce que je fais là, c'est très mal, je le sais, car maman ne veut pas que je lise les journaux, et elle a bien raison, maman! Il y a des choses dans les journaux, des choses!... Mais dès que je tombe sur une de ces choses-là, tout de suite, le plus honnêtement du monde, et sans même essayer de comprendre, je passe... le passage.

Ce que je recherche avidement, c'est tout ce qui me parle de Paris, du vrai Paris, de ce Paris qui commence dans les environs de l'Opéra et qui finit dans les environs de l'Arc-de-l'Étoile. A quelle distance de nous, hélas! Rue Pavée, au Marais! C'est là que je suis née, là que je vis, là que j'étouffe, dans notre vieille maison flanquée de notre vieille fabrique de papier, en pleine


LE FIGARO
Cécile Chennevière

province. Quand nous sortons en voiture avec maman, c'est tout un voyage pour arriver à Paris... Enfin, voici la rue de la Paix et ces quatre files de voitures alignées devant les grandes couturières, les grandes modistes et les grands bijoutiers de Paris. L'air devient plus vif, plus léger, plus doux à respirer... je retrouve ma patrie... Chez moi... je me sens chez moi ! Une voiture s'arrête, un merveilleux petit coupé, le comble de l'élégance dans sa simplicité. Un groom ouvre la portière, une femme traverse rapidement le trottoir et tous les regards sont sur elle... Sa jeunesse est douteuse, cependant, et sa beauté médiocre, mais ce qui en elle est admirable et ce qui est admiré, c'est un tas de petits chiffons délicieusement arrangés et audacieusement portés, puis c'est une certaine allure, une certaine démarche, un certain air dégagé, libre, hardi.

Ah! comme je saurais bien le prendre cet air-là ! Comme je saurais être riche et comme je saurais être jolie, si maman me laissait seulement m'habiller à ma guise et ne me condamnait pas à passer par les mains de l'affreuse Mme Saillard.

En attendant, dans les journaux de papa, je lis, je dévore tous ces articles intitulés : *La Vie Parisienne*, — *High life*, — *Échos du grand monde*, etc., etc. Toutes ces chroniques signées : *Violette, Fanfreluche, Brimborion, Veloutine*, etc., tous ces récits de grands mariages, de grands bals, grandes premières représentations et de grandes ventes de charité.

Dans ces articles je trouve des noms de femmes du monde et aussi des noms de femmes de théâtre. On me raconte par qui et de quelle façon les unes et les autres sont habillées, si bien que c'est un curieux petit méli-mélo de baronnes et de modistes, de comédiennes et de marquises, de corsetières et de duchesses.

Une cinquantaine de femmes, toujours les mêmes, paraissent représenter à elles seules le luxe et l'élégance de Paris. Du matin, au soir, dans ces chroniques, je les suis, pas à pas, heure par heure. On me montre la princesse

de X*** galopant, à dix heures du matin, dans l'allée des Acacias, sur un cheval de douze mille francs... On me dit les noms des cavaliers qui lui font cortège... Elle s'arrête à la *Potinière*, et là, le plus joyeusement du monde, bavarde pendant un quart d'heure... Et je sais ce que c'est que la *Potinière*... Octave me l'a expliqué. Il monte à cheval, lui, le matin, il va à la *Potinière*, lui!

Cette princesse de X*** je la retrouve à la Marche dans l'après-midi... et le chroniqueur me décrit minutieusement son costume : une sorte de vareuse de matelot, à boutons de métal, avec un petit chapeau de canotier planté sur l'oreille... Sur la pelouse, à côté du mail, on a dressé une table toute couverte de roses, la princesse et ses amis mangent du pâté de foie gras et boivent du vin de champagne.

Je la retrouve, le soir, à minuit, chez la duchesse de Z... c'est une des grandes fêtes de la saison, des tableaux vivants... Un rideau s'entr'ouvre, et, parmi les fleurs et les verdures, sous un flot de lumière électrique, l'amazone du bois de Boulogne, la canotière de la Marche, transformée en Diane chasseresse, montre des bras incomparables, des épaules idéales et les deux plus jolis pieds de Paris.



Voilà ce que papa ne lit pas dans les journaux, mais voilà ce que je lis, moi. Il me semble alors que je pénètre dans un monde enchanté, où tout est joie, plaisir et ravissement. C'est comme une féerie qui se déroule sous mes yeux, dans un ruissellement de satin et de dentelles, de perles et de diamants. Un seul rêve emplit ma pensée, un seul désir m'agite, une seule ambition me saisit et me possède tout entière. Moi aussi, être, un jour, une de ces femmes sur lesquelles Paris a sans cesse les yeux fixés! Et, moi aussi, au lendemain d'un grand bal, délicieusement lasse, entendant encore à mon oreille le bourdonnement de déclarations aimables et tendres, sentant encore sur mes épaules la caresse et la flamme de mille regards admirateurs, moi aussi lire dans le *Carnet d'une mondaine* ou dans les *Notes d'une*

parisienne, que la plus jolie à ce bal, et la plus fêtée, et la plus entourée, et la mieux attifée, et la plus jalousée, c'était moi, moi, moi, Catherine Duval, métamorphosée en marquise, ou en comtesse de je ne sais quoi!

24 mars.

Cependant, à côté de la combinaison de l'ingénieur, il y aurait bien pour maman une autre combinaison... Si j'aimais! oui, si j'aimais! Elle n'avait pas un sou de dot, maman, et papa l'a épousée par amour...

De cette grande aventure, il lui est resté un petit fonds romanesque et sentimental. S'il y avait, par hasard, dans les bureaux de papa, un bon petit commis à douze cents francs, bien pauvre, mais bien sage, bien raisonnable, bien appliqué et soutenant sa vieille mère par son travail... et si j'allais trouver maman, et si je lui disais : « Maman, voilà celui que j'aime! » Maman se sentirait le cœur attendri et, comme papa fait toujours docilement tout ce qu'elle désire, je deviendrais la femme du petit commis.

Et après? Ce serait la vie de maman... Y a-t-il là quelque chose pour me tenter? La vie de maman, c'est d'être toujours levée la première dans la maison; c'est de trotter, tous les matins, pendant trois heures, un gros trousseau de clés à la main, de la cave au grenier, pour tout régler et tout ordonner; c'est de ranger ses grandes armoires à linge qui fleurent une odeur de province, une odeur de lavande et de verveine; c'est de faire impitoyablement la guerre au plus léger grain de poussière qui s'abat sur ses chers vieux meubles d'acajou... En somme, toutes les petites manies et toutes les petites joies d'une petite bourgeoise économe et rangée... Maman a été en quelque sorte surprise par la fortune... Elle avait jusque-là vécu très étroitement... Elle est restée ce qu'elle était. Elle ne sait pas être riche... et comme je saurais bien, moi!

D'ailleurs, la vie de maman, avant tout et par-dessus tout, c'est papa! Courir, elle-même, dès qu'il rentre, chercher ses pantoufles et l'installer, elle-même, au coin du feu, dans son fauteuil, entre ses cigares et ses journaux,

aller, elle-même, surveiller avec amour à la cuisine les petits plats dont il est friand, lui faire, elle-même, quand il est souffrant du thé ou de la camomille, enfin, avoir toujours, comme un bon caniche fidèle et tendre, les yeux plongés dans les yeux de papa pour surprendre ses moindres désirs... Eh bien! tout cela, c'était peut-être le bonheur autrefois, mais ça n'est plus le bonheur aujourd'hui; je me sens en goût de plaisirs plus violents.

C'est une sainte, maman. L'abbé Picard lui disait l'autre soir : « Voilà vingt ans, Madame Duval, que vous édifiez le Marais ». Et cela est vrai... Mais je ne suis pas une sainte, moi, je suis une très jolie petite parisienne de 1884 et je plains le Marais, s'il n'a que moi, après maman, pour son édification !

27 mars.

Octave est dans la joie ! Il a été reçu hier membre d'un club tout à fait chic qui a été fondé dernièrement, boulevard Malesherbes, et qui a été baptisé du sobriquet de cercle des *Petits-Pois*.

Octave m'a donné un exemplaire de l'annuaire du club, et je viens de faire moi-même, avec beaucoup de soin, le pointage de ses deux cent soixante-deux membres, dont cent quatorze titrés : un duc (Espagnol, c'est vrai), deux princes (Italiens, c'est encore vrai), sept marquis, soixante-trois comtes, dix-neuf vicomtes et vingt-deux barons. Et, dans le nombre, des noms hors ligne, des noms éclatants, des noms historiques !

C'était, depuis quelque temps, l'ambition d'Octave de pénétrer dans ce cercle; il m'en parlait bien souvent et me disait avec désespoir : « Ah ! je n'y arriverai jamais ! Tu ne sais pas comme c'est dur, Catherine, de s'appeler Duval, quand on veut se faufiler dans le vrai monde. »

Il en est venu à ses fins, cependant, et avec une habileté merveilleuse. Sa grande passion, c'est le bezigue; il y est de première force et passait la moitié de sa vie dans un affreux petit cercle de rien du tout, un cercle de jeu, où se rencontrent, par amour de la dame de pique, sans se connaître, des gens de tous les mondes.

Or, au commencement du mois dernier, Octave a eu la chance de mettre la main sur un certain petit comte, de grande, très grande famille, et qui a,

lui aussi, la rage du bezigue. Il s'est enfilé, le petit comte — c'est l'expression consacrée. — Octave me parle la langue de son monde et rien ne m'amuse davantage.

Au bout de la première séance, une séance de sept heures, le petit comte perdait une dizaine de mille francs; il était blême, verdâtre... l'air enfin de quelqu'un qui a perdu dix mille francs et qui ne les a pas dans sa poche. Au petit jour, Octave lui dit avec le plus aimable sourire :

— Ne me payez pas, je vous en prie... Je vous donnerai votre revanche...

Il la lui a donnée, le soir même, et aussi les soirs suivants; mais la veine, obstinément, se déclara pour Octave, qui gagnait, gagnait toujours... Le petit comte, au bout de la semaine, perdait plus de trente mille francs... Or, il était *à la côte* et hors d'état de payer, en ce moment, une pareille somme. Octave le savait bien; il se montra beau joueur, accepta toutes les revanches demandées et laissa venir patiemment un retour de chance qui permît à son adversaire de s'acquitter sans bourse délier.

Mais quel résultat pour Octave! Quand ils avaient joué, la semaine précédente, leur première partie, c'est à peine s'ils se connaissaient : « Voulez-vous faire un bezigue, Monsieur? — Avec plaisir, Monsieur. » Voilà où ils en étaient! Ils s'appellent *mon cher ami* maintenant, et lorsque Octave, le plus négligemment du monde, donna à entendre qu'il ne lui serait pas désagréable d'entrer aux *Petits-Pois :*

— Comment donc, mon cher ami, s'écria le petit comte, je suis du comité et je veux être votre parrain. Nous serons là bien mieux qu'ici pour faire notre bezigue.

Et voilà comment Octave est entré aux *Petits-Pois!*

29 mars.

Nous déjeunions, ce matin, tous les trois, papa, maman et moi; nous prenions notre chocolat, notre immuable, notre éternel chocolat. Il était huit heures cinq, et à huit heures, montre en main, je dois être habillée,

corsetée, coiffée, prête à tout événement... Je ne sais pas ce que c'est qu'un peignoir. Dès l'aube, dès le saut du lit, correctement sanglée et ficelée : j'ai été élevée et je suis strictement maintenue dans les bons principes... Et tous les jours, entre le premier et le second déjeuner, une heure de piano, une heure de français et une heure d'anglais. Autrefois, il a même été question d'ajouter à tout cela une heure de ménage et de cuisine. « Les filles de la Reine d'Angleterre, me disait maman, apprennent à se servir elles-mêmes, à balayer leurs chambres, à savonner et à repasser, à faire la cuisine, etc., etc. » Mais j'ai résisté... Papa a été pour moi... Il est souvent pour moi contre maman, papa. Voilà pourquoi je ne suis pas une femme complète, pourquoi je ne sais pas faire mon lit et les œufs brouillés. Tous les autres talents, sans aucune exception, je les ai!



Mon Dieu! mon Dieu! quand ne sera-ce plus, tous les jours, à la même heure, impitoyablement la même chose? C'est le bonheur de maman, cette existence rigide, ponctuelle, précise, mathémathique, tirée au cordeau... C'est mon supplice à moi! Maman, que de vertus vous me faites haïr! Car je prends en horreur l'ordre, l'exactitude, la régularité. Je me sens, par accès, des instincts de vagabonde et de bohémienne. Je voudrais être mal vêtue, mal couchée, mal nourrie, jouer avec les apprentis de la fabrique dans la rue, déjeuner de deux sous de pommes de terre frites, boire dans le creux de ma main aux fontaines publiques, monter à cheval dans un cirque, crever des cerceaux de papier et danser sur la corde raide sans balancier.

Tous les jours, à huit heures dix minutes, *pendant le chocolat,* Pierre apporte le courrier de papa, un énorme courrier, cinquante, soixante, quatre-vingts lettres, des gens qui écrivent de partout pour avoir du papier, du papier, du papier! Or, ce matin, dans le courrier, j'aperçois une lettre de faire part... Un mariage! Elles m'appartiennent, par droit de conquête, ces lettres-là! Je suis toujours la première à les reconnaître, la première à sauter dessus.

Et voici ce que je lis dans cette lettre de ce matin :

Monsieur et Madame Bernardel ont l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle Léonie Bernardel, leur fille, avec Monsieur le comte Roger de Maumusson.

Léonie Bernardel ! je la connais un peu. Nous avons fait ensemble, à l'église Saint-Paul, notre première communion. Son père est fabricant de papier, comme papa, mais moins riche, bien moins riche que papa. J'ai souvent entendu parler de la maison Bernardel comme d'une bonne maison de second ordre, rien de plus, tandis que nous sommes, nous, de premier ordre. Et la voilà comtesse, cette Léonie Bernardel, une vilaine courtaude, rougeaude, lourdaude, blondasse et fadasse.

Je ne peux retenir un petit cri.

— Qu'est-ce donc ? dit maman.

— Tiens, lis...

Et maman aussi a son petit cri.

— Ces Bernardel sont fous !

— Complètement fous ! ajoute papa, après avoir lu à son tour.

Par là-dessus, grand, grand discours de maman... Rien de plus ridicule que ces mariages-là ! Ils tournent mal toujours ! On ne doit pas chercher à sortir de son monde ! Et cætera... et cætera... Je le connaissais, ce discours, pour en avoir été bien souvent régalée. Papa approuvait en silence de la tête, tout en parcourant ses lettres, ses chères lettres d'affaires.

Moi, je n'ai pas bronché ; j'ai eu l'air de ne pas entendre. Je découpais et je beurrais mes tartines avec un soin tout particulier ; mais j'ai très bien vu que maman, tout en parlant, me jetait de petits regards à la dérobée pour tâcher de lire quelque chose sur mon visage.

2 avril.

Pauvre maman ! Comme je la connais ! Quand elle est entrée, ce matin, comme tous les matins, à sept heures et demie, dans ma chambre, je n'ai eu qu'à la regarder pour voir qu'elle n'avait pas son air de tous les jours. Je me suis dit : « Prenons garde ! Il doit y avoir quelque ingénieur sous roche. »

Je me trompais ; ce n'était pas un ingénieur, c'était un notaire, mais quel notaire ! La perle du notariat ! Tout jeune. Trente et un ans. C'est hier, dimanche, à la messe, qu'il a eu le bonheur de me voir... Il n'y a guère dans notre monde que deux combinaisons pour les exhibitions matrimoniales : la messe ou l'Opéra-Comique.

J'ai tout d'abord demandé le nom de ce parfait notaire... Certainement je ne m'attendais pas à ce qu'il s'appelât La Trémoille ou La Rochefoucauld... Un notaire ! Mais enfin je voulais savoir... Maman était visiblement hésitante, embarrassée. J'ai compris tout de suite que ça devait être horrible... et ça l'était ! Mouillard ! Il se nomme Mouillard ! Je serais Madame Mouillard ! Quel rêve !

Et pendant que je restais là, écrasée sous l'horreur d'un tel nom, maman se lançait dans un long discours. Ah ! ces Mouillard ! ces Mouillard ! Une vieille étude, une vieille maison. Et cette maison est là, près, tout près de nous... rue Saint-Antoine... Je resterai sous l'aile maternelle...

Le grand-père Mouillard était notaire, sous Louis-Philippe, là, rue Saint-Antoine... Le père Mouillard, notaire, sous Napoléon III, là, rue Saint-Antoine... Le fils Mouillard — le mien — est notaire, sous la République, là, rue Saint-Antoine... Et si je consentais à devenir Madame Mouillard, au vingtième siècle, sous je ne sais quel roi, quel empereur ou quelle république, un petit Mouillard, auquel j'aurais contribué, serait notaire, là, toujours rue Saint-Antoine... Ce serait délicieux ! Maman a le talent de découvrir dans Paris de vieilles familles momifiées, pétrifiées, qui ne déménagent jamais, s'incrustent là où elles naissent, et y vivent d'une vie qui ressemble à la mort.

Et pendant que je me répétais avec stupeur : Madame Mouillard ! Madame Mouillard ! maman poursuivait éloquemment le panégyrique de son notaire... Il avait eu une jeunesse admirable !... C'est encore une des manies de maman de me chercher un mari ayant eu une jeunesse admirable... Je sais très bien ce qu'elle entend par là... et d'ordinaire je lui permets de célébrer la candeur de ses candidats ; mais aujourd'hui je n'ai pu me contenir. J'ai déclaré que ce que maman appelait une jeunesse admirable, je l'appelais, moi, une jeunesse ridicule...

Maman de lever les bras au ciel et de s'écrier :

— Ridicule !...

— Oui, ridicule, tout ce qu'il y a au monde de plus ridicule... Mais restons en là, je t'en prie, maman... Je ne peux pas concevoir que tu aies eu la pensée de me proposer un mari portant un pareil nom... Tu veux m'exaspérer, me pousser à bout, me rendre folle...

— Te rendre folle !

— Oui, et m'obliger à aller me jeter dans un couvent.

— Dans un couvent !

— Oh ! cela finira ainsi... Est-ce qu'on peut s'appeler Madame Mouillard ! Mon parti serait bientôt pris entre ce nom-là et le couvent !

Maman a eu toutes les peines du monde à me calmer, mais j'ai eu encore cause gagnée. Il ne sera plus question de ce Monsieur.

3 avril.

Ce matin, sous ce titre : *Les grandes mondaines de l'avenir*, j'ai trouvé dans un des journaux de la corbeille, le récit d'un bal blanc chez la marquise de Massy-Pressac, pour les *débuts* de sa fille Théodorine, une des plus jolies, des plus spirituelles et des plus riches jeunes filles du *high life parisien*. Elle doit apporter en dot à son mari, deux millions et un château historique en Touraine... C'est le journal qui dit tout cela... et aussi que la *jeune initiée, ravissante dans sa fraîcheur d'aurore*, a conduit le cotillon avec le comte de Cornillet, *un maître dont l'imagination enfante des merveilles*. Sa dernière création : *Le Brouillard d'or,* a enlevé tous les suffrages.

Les jeunes filles, à un moment donné, ont été enveloppées, comme par miracle, d'un immense voile de mousseline blanche, toute pailletée d'étoiles d'or. Les danseurs, avec des gestes désespérés, s'efforçaient vainement de percer cette muraille transparente qui les séparait de leurs danseuses. L'effet a été irrésistible... on

donnait les noms de ces vingt jeunes filles enfermées dans ce nuage doré ; toutes appartenaient à la plus haute aristocratie ou à la plus haute finance. On calculait qu'elles devaient représenter cinq millions l'une dans l'autre, c'est-à-dire, en bloc, une centaine de millions. Et l'on vantait le teint de roses de M[lle] de Frondeville, et le teint de nacre de M[lle] de Simiane, les yeux mordorés de M[lle] de Frenanges et les épaules exquises de M[lle] Palmer.

Et moi aussi j'ai des épaules, et si je pouvais les montrer, et si des chroniqueurs étaient là pour les voir, moi aussi, j'en suis sûre, j'aurais d'excellents articles dans les journaux... Mais maman est une femme d'autrefois, qui a les idées d'autrefois. « Une jeune fille ne doit pas se décolleter. » Et quand je lui dis : « Pourquoi, maman, pourquoi ? » Elle ne me répond que par des phrases embarrassées... mais je lis clairement dans sa pensée... Maman considère qu'une jeune fille doit conserver pour son mari la première représentation de ses épaules. Il n'y a plus qu'une mère dans Paris pour avoir des idées pareilles, et il faut que ce soit la mienne !

J'ai été encore obligée hier de me laisser traîner au bal chez les Poupinel, rue des Archives, au Marais, toujours au Marais !... Nous n'en sortons pas ! Mortel, ce bal ! Un tas de tout petits jeunes gens, frais et niais, qui me regardaient avec des yeux ahuris et avaient tous la même phrase sur les lèvres :

— Vous êtes, mademoiselle, la reine de ce bal !

Eh ! je le savais bien... Mais la reine d'un pareil bal... le beau mérite et le beau plaisir ! Ma pauvre chère maman s'obstine à ne pas comprendre que ces fêtes insipides sont pour moi de véritables supplices. Elle adore ces Poupinel, qui sont un peu nos cousins, une bonne vieille famille patriarcale, bien nombreuse, bien unie, et où les baptêmes n'arrêtent pas. Il y a là six ou sept jeunes ménages constamment bénis par la Providence, et chacune de ces bénédictions est le prétexte d'une épouvantable fête de famille. Quarante, cinquante, soixante personnes autour d'une table en fer à cheval. Grands-pères, grand'mères, pères, mères... et des potées d'enfants et de petits-enfants. Le moment terrible, c'est le dessert ; les vieux portent des toasts et chantent des chansons de


Cecile Chennevière

circonstance, les mioches débitent des compliments et récitent des fables de La Fontaine. Puis on apporte le *nouveau-né* au centre du fer à cheval, on lui barbouille les lèvres avec deux ou trois gouttes de vin de Bourgogne, le petit avorton pousse aussitôt des cris affreux... et ce sont des rires, des enthousiasmes, des pâmoisons! *Il est ravissant! Tout le portrait de son père... de sa mère!*

Et maman, de l'autre bout de la table, me regarde d'un air attendri, et je sais ce qu'il veut dire, cet air attendri... Elle rêve un banquet semblable, et, comme héros de la fête, piaillant et braillant dans sa robe de dentelles, un petit ingénieur de l'avenir. Et, après ce petit ingénieur, d'autres encore, et tous fabricants de papier, tous, tous!

5 avril.

Ce soir, après le dîner, papa lisait *son* journal dans *son* fauteuil... toujours le même journal, à la même heure, dans le même fauteuil. Maman travaillait à son éternelle broderie, la même toujours. Moi, mécaniquement, automatiquement, du bout des doigts, sans plaisir aucun, la pensée ailleurs, je jouais quelque chose sur le piano... de l'Haydn ou du Mozart! Les choses d'autrefois... toujours.

Voilà nos soirées! Pour papa et maman, voilà le bonheur! Le coin du feu, les joies du foyer. « Catherine, un peu de Mozart. » Ainsi parle maman, tous les soirs, vers huit heures et demie, lorsque nous avons dîné tous les trois, en famille. Je me dirige vers le piano et, victime obéissante, je commence... Papa, de temps en temps, s'interrompt dans sa lecture, maman dans sa broderie; ils se pelotonnent dans leurs fauteuils, ils se regardent, ils me regardent, épanouis, souriants... Puis ils reprennent lecture et broderie, pendant que je continue, moi, à les bercer de ces vieux petits airs rococos qui les enchantent et qui m'endorment.

J'ai pianoté ainsi pendant trois quarts d'heure; puis je me suis levée, et, vacillante, somnolente, pour me réveiller, j'ai marché un peu, de long en large, dans le salon. Je me suis arrêtée devant une fenêtre. La soirée était charmante... une sorte de petit brouillard d'argent avait l'air de danser sous



un grand clair de lune. J'ai demandé la permission d'aller faire un petit tour dans le jardin. Maman de jeter les hauts cris : « Et le froid ! Tu vas t'enrhumer. — Tu sais bien, maman, que je ne m'enrhume jamais. » Et je suis partie, non sans avoir été préalablement emmaillotée par maman dans je ne sais combien de manteaux et de tricots.

Dans le jardin, c'était une autre musique, mais la même aussi, toujours et bien connue de moi... Toutes les machines de la fabrique chauffaient, sifflaient, ronflaient, grinçaient, grondaient. Une odeur de suie et de charbon me prenait à la gorge, et surtout cette fade odeur de papier ! Les affaires de papa vont à merveille en ce moment. Il gagne un argent fou, et, depuis six semaines, on travaille toutes les nuits jusqu'à deux et trois heures du matin. Rien ne va, paraît-il, dans le monde, excepté le papier.

Je marchais le long du grand mur des bâtiments de la fabrique ; je me suis approchée d'un des petits soupiraux qui éclairent le sous-sol, et j'ai regardé. La grande roue de la machine tournait à toute volée ; des hommes, à pleines pelletées, jetaient du charbon sur les brasiers des fourneaux chauffés à blanc... C'est pour moi qu'elle travaille cette machine, pour moi que ces ouvriers vont passer la nuit dans cette fournaise, pour moi que, dans nos grandes usines d'Angoulême, roulent d'autres machines et travaillent d'autres ouvriers, pour moi que, sur le Doubs, des chutes d'eau font marcher une dizaine de moulins... oui, pour moi... pour que je sois riche, très riche !

Mais ce n'est pas pour moi seulement que tant de gens, jour et nuit, se donnent tant de mal et que, depuis tant d'années, des Duval, de père en fils,

au prix de tant de travail, entassent tant d'argent. C'est aussi pour une petite blonde qui se nomme Pauline Verdier et qui joue la comédie au Palais-Royal.

Je l'ai vue aujourd'hui pour la première fois, cette petite blonde. Nous étions allées, maman et moi, dans notre vieille calèche du temps de Louis-Philippe, faire une visite rue de la Chaussée-d'Antin. Sur le boulevard des Italiens, nous tombons dans un embarras de voitures; nous voilà au pas, au tout petit pas. Au même moment, dans un délicieux petit coupé, venant en sens contraire, j'aperçois, épanoui, radieux, triomphant, mon frère, mon très cher frère en compagnie d'une ravissante blondinette, toute jeunette, toute drôlette, et qui riait à belles dents. Octave me voit, et tout aussitôt, évidemment sur un mot de lui, la blondinette, déploie d'un seul coup un grand éventail japonais derrière lequel s'effondre et disparaît Monsieur mon frère. Cependant les deux voitures s'avançaient l'une vers l'autre, prises dans la rigueur de la file et condamnées à se frôler; leurs roues se touchent presque, et je surprends au passage un regard attentif de la blondinette qui nous enveloppait tous : maman, les chevaux, le cocher, la voiture et moi... et une imperceptible petite moue de ses lèvres, signifiant clairement : « Ils n'ont aucun chic, ces gens-là! » Et moi, je me disais... je n'ose pas écrire le mot... Et pourquoi donc? C'est pour moi toute seule... Je me disais : « Ma belle-sœur! »



Maman, par bonheur, n'avait rien vu... Je ne l'avais jamais rencontrée cette jeune personne, et son visage cependant ne m'était pas inconnu. Je cherche, et brusquement je me souviens... A peine rentrée à la maison, je cours dans la chambre de mon frère, et là, sur son bureau, dans un album tout plein de photographies d'acteurs et d'actrices de Paris, je retrouve une petite blonde habillée ou plutôt déshabillée en pêcheur napolitain... au-dessous du portrait, ces mots : Pauline Verdier, Palais-Royal.

Pendant que je me promenais, ce soir, mélancoliquement, seule, dans le

jardin, elle, mademoiselle Verdier, étalait sans doute sur la scène du théâtre Palais-Royal, quelque toilette merveilleuse payée par les ouvriers et les machines de papa!

8 avril.

Que de choses aujourd'hui dans les journaux de papa!

D'abord la description du trousseau de mademoiselle de Luc-Gardannes qui épouse le vicomte de Blavigny. Hier, tout Paris a défilé dans les salons de madame Valérie, la grande faiseuse, pour admirer ce trousseau *sorti de l'imagination des fées.*

Un article de deux grandes colonnes ne suffit pas à l'énumération de toutes ces merveilles. J'ai découpé ces deux colonnes et je les ai tant et tant de fois lues et relues, seule, dans ma chambre, que je tiendrais et gagnerais la gageure de les réciter par cœur, imperturbablement.

Chemises en batiste avec fichu tout en valenciennes, forme Récamier; pour voyages, chemises en pongées, rose, ciel, crême, genre bébé; pantalons en batiste, forme des culottes marquis Louis XV; chemises de nuit Manon Lescaut coquillées de ruban et de valenciennes; peignoirs nansouk transparent avec grand col Directoire; sauts de lit flanelle blanche garnis de vieilles dentelles de Vienne; sortie de bal en cachemire de l'Inde blanc brodé d'or, frangé de corail rose et de queues de zibeline; robe de chambre de soie Pompadour garnie de malines et doublée de péquin bleu mourant; et vingt douzaines de bas de soie chair, et vingt douzaines de bas de soie noire; et trente douzaines de paires de gants à vingt boutons... A vingt boutons! etc., etc...

La merveilleuse description de ce trousseau est suivie de la merveilleuse description d'une fête de charité. Un théâtre avait été dressé dans la galerie d'un des plus nobles hôtels du faubourg Saint-Germain, et là, de grandes dames, de très grandes dames ont joué un vaudeville, chanté une opérette et même dansé un petit fandango avec castagnettes et tambours de basque.

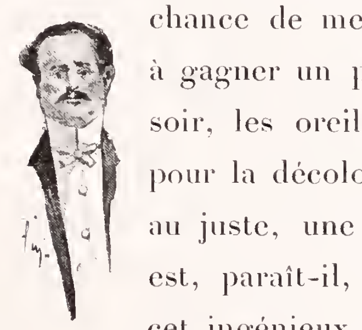
N'est-ce pas admirable? Faire le bien en s'amusant à la folie; assurer ainsi, du même coup, son agrément dans ce monde et son salut dans l'autre; tout concilier : le devoir et le plaisir, Dieu et le Diable! A la bonne heure,

voilà comment je comprends la charité, et voilà au moins des pauvres qui font honneur à celles qui leur viennent en aide. Elles en ont eu pour leur argent, toutes ces jolies femmes qui se sont habillées en auvergnates dans le vaudeville, en chinoises dans l'opérette, en espagnoles dans le ballet... On payait fort cher — cent francs la place — l'honneur d'admirer et d'applaudir ces comédiennes d'un seul soir.

Quand je pense, à côté de cela, aux œuvres de charité de maman ! Elle est présidente d'un comité de patronage pour les jeunes apprenties de la librairie et de la papeterie. Et nous avons tous les ans à la mairie de notre arrondissement, un bal par souscription. Quel bal ! Tous les paquets du Marais ! une exposition rétrospective des modes d'il y a trente ans ! Je suis naturellement de cette fête, dans ma virginale robe de mousseline blanche, entourée de l'état-major des petits ingénieurs de papa, lesquels, pour la modique somme de dix francs, — c'est donné ! — achètent le droit de me faire danser et de me faire mourir d'ennui, de dix heures du soir à deux heures du matin.



Ce brillant état-major vient de faire une très brillante recrue. Papa a eu la chance de mettre la main sur un jeune chimiste qui va nous aider à gagner un peu plus d'argent que par le passé. J'ai, du matin au soir, les oreilles rebattues de l'éloge de ce monsieur. Il a imaginé pour la décoloration ou le pourrissage des chiffons, je ne sais pas au juste, une certaine solution de savon, de résine et d'alun, qui est, paraît-il, une chose absolument exquise. Il se nomme Caffin, cet ingénieux jeune homme, et me regarde avec des yeux fort complaisants. Il serait assez joli garçon, je crois, s'il se portait un peu moins bien, mais il a deux bonnes petites joues roses, fraîches et rebondies, deux vraies pommes d'api. Il devrait bien, dans ses loisirs, trouver quelque solution chimique pour sa propre décoloration.



Si j'ai dit : « il est assez joli garçon, *je crois* », c'est que je n'ose guère me prononcer en semblable matière. Je ne comprends pas grand'chose à ce

qui s'appelle la beauté des hommes. Ainsi ce Caffin dînait hier à la maison, et avec lui toute la tribu des Chavirannes, de vieux amis de maman. Nous sortons de table ; Geneviève Chavirannes s'empare de moi, et m'emmenant dans un coin du salon :

— Ah ! par exemple, tu ne diras pas qu'il n'est pas beau, celui-là !

Elle était écarlate d'enthousiasme, plus écarlate que le Caffin lui-même. Alors, je l'ai regardé avec beaucoup d'attention, ce chimiste ; je l'ai examiné soigneusement des pieds à la tête ; j'ai fait, de la meilleure foi du monde, un sérieux effort pour le trouver beau. Je n'ai pas pu... Je n'ai pas pu !

Geneviève Chavirannes a la bonté de m'honorer de ses confidences et très souvent je la vois ainsi tomber en pâmoison devant des messieurs qui me laissent absolument froide... Serais-je, d'aventure, un affreux petit monstre d'indifférence et d'insensibilité ?

Dernièrement, dans la chambre d'Octave, je lisais en maraude un roman de Balzac que j'avais trouvé traînant sur une table. C'était l'histoire d'une petite innocente de province, Ursule Mirouet, qui, de la fenêtre de sa chambre, aperçoit à une croisée de l'autre côté de la rue, un jeune homme en train de se faire la barbe. Elle l'admire peignant ses moustaches noires et sa virgule sous le menton. Puis, à la vue de son cou blanc et rond, elle sent tout à coup une vapeur lui monter, par vagues, au cœur, dans le gosier, à la tête, et si violemment, que, tremblante, ne pouvant se tenir debout, elle est obligée de s'asseoir. Alors elle s'en va consulter sur ce grand trouble son vieux bonhomme de tuteur qui lui dit : « C'est l'amour, l'amour tel qu'il doit être, involontaire, rapide, venu comme un voleur, qui vous prend tout... Oui, tout ! »

Jamais il ne m'a rien pris, ce voleur-là... non, rien ! Jamais aucun homme ne m'a fait monter, par vagues, la moindre vapeur du cœur à la tête... Il est vrai que cette petite Mirouet savait que ce jeune homme, élégamment occupé à se faire la barbe, se nommait le vicomte Savinien de Portenduère. C'était peut-être pour cela qu'elle l'avait regardé avec un soin si particulier, et pour cela que son âme s'était si facilement ouverte à cette grande passion.

C'est comme cette fameuse rencontre de Roméo et Juliette ! Il faudrait s'entendre là-dessus une fois pour toutes. Juliette aperçoit un jeune homme

qu'elle ne connaît pas et s'écrie : « Qui est-ce, nourrice, qui est-ce? Va tout de suite savoir qui c'est! C'est mon fiancé! Lui ou la mort! » Fort bien! mais raisonnons un peu. Où cela se passe-t-il? Dans un bal, chez les Capulet, c'est-à-dire chez des gens de la plus haute volée, ce qu'il y avait alors de mieux à Florence. Roméo était vêtu d'étoffes somptueuses, tout couvert de satin, d'or et de velours. On n'avait pas encore inventé cet horrible habit noir, cette hideuse livrée démocratique, la même pour tous, pour les princes et les ingénieurs, pour les petits bourgeois et les grands seigneurs. Juliette pouvait être tranquille. Elle était bien sûre que sa nourrice n'allait pas venir lui dire : « C'est un jeune chimiste qui a découvert une solution de savon, de résine et d'alun... »

Dans de telles conditions, moi-même, toute glaciale que je sois, je n'aurais peut-être pas hésité à trouver Roméo délicieux. Qu'on se laisse foudroyer, qu'on y trouve même un certain plaisir, soit, mais encore faut-il savoir d'où vient le coup de tonnerre.

Oui, Juliette devient amoureuse, amoureuse à première vue, mais dans son monde, qui était le grand monde de ce temps-là et qui n'avait rien pour lui déplaire. Je n'ai, moi, nullement la fantaisie de devenir amoureuse dans mon monde qui me déplaît souverainement.

LUDOVIC HALÉVY.


(A suivre).



CHANSON D'AUTOMNE

Les feuilles des bouleaux claquent aux branches grêles ;
Les matins clairs sont finis.
Aux premiers ciels brouillés, les chères hirondelles
S'en vont des nids.

Si l'été fut clément et sans flammes brûlantes,
L'automne en est adouci :
Il apporte avec soi des tiédeurs consolantes,
Des fleurs aussi.

Telle, au déclin, la vie a des soirs de colère
Pour les esprits orageux ;
Mais aux meilleurs de nous elle sait encor plaire,
Quelquefois mieux.

Faisons notre âme calme et brisons les entraves
Des troublantes voluptés,
Afin qu'un été pur nous rende les jours graves
Moins attristés.

PIERRE DE NOLHAC.



LES FEMMES ARTISTES DU XVIIIE SIÈCLE



Les historiens de l'art qui se sont plu de nos jours à faire revivre toutes les figures attrayantes du xviiie siècle, ont touché aussi, à diverses reprises et avec plus d'un détail caractéristique, à la physionomie de quelques-unes de ces femmes artistes qui ont jeté, au milieu de la production d'une époque, un peu de leur sentiment et de leur grâce.

On sait tout ce que le xviiie siècle renferme de féminin, à le prendre de la Régence jusqu'aux approches de la Révolution, et l'on aime à suivre dans les œuvres de ce temps la trace de l'influence et de l'esprit de la femme. Sans doute, parmi ces femmes artistes dont nous retrouvons le portrait devant nous, toutes ne conservent pas à nos yeux, la même valeur; il en est même dont l'image nous rappelle ces pastels un peu démodés, aux tons effacés, aux couleurs fragiles, où elles ont cherché à fixer l'expression et la ressemblance de leurs modèles. Aucune n'a pris place au premier rang à côté de Watteau, de Greuze ou de La Tour. Mais il s'agit seulement ici de montrer les qualités

qu'elles ont possédées, et le charme qu'elles ont répandu dans leurs toiles, même quand leur touche laisse voir un peu d'afféterie et de mollesse.

L'amour de l'art, tel que nous le concevons aujourd'hui, semble avoir réellement commencé à se montrer chez les femmes au XVIII[e] siècle. Allez de Rosalba Carriera à M[me] Vigée Le Brun, en vous arrêtant à bien des talents secondaires, et vous remarquerez que l'esprit se passionne, chez ces femmes qui tiennent le pinceau ou même le burin; elles ont obéi aux élans et aux entraînements de la vocation. Le démon de l'art est entré dans les ateliers avec tous ses caprices; il va se glisser de là dans les salons et, à côté des femmes artistes, vous rencontrerez bientôt des femmes amateurs. Cet amour de l'art, en se propageant un peu partout, se manifeste de bien des façons à la fois; les femmes abordent tour à tour plusieurs genres; elles obtiennent la réputation dans des spécialités qui leur sont dévolues encore à présent; elles traitent la miniature ou le pastel, elles peignent des fleurs ou des natures mortes, elles deviennent d'habiles portraitistes. Il y a intérêt à les suivre à travers ces efforts différents et dans ces carrières multiples, à déterminer leur rôle et à tracer à nouveau les conditions de leur existence. Elles ont lutté, comme les femmes artistes d'aujourd'hui et elles ont eu aussi à résoudre les difficiles problèmes de la vie artistique. C'est l'histoire éternelle des luttes de la femme. Nous allons voir comment elles ont joui de leur travail, et comment elles ont tiré parti de l'admiration qu'on leur a accordée, servies peut-être plus d'une fois, dans l'exagération de leurs succès et de leur gloire, par la délicatesse d'un monde qui a disparu et par la politesse du vieux temps.

I

En pleine période classique, au milieu du XVIII[e] siècle, les femmes artistes sont encore en petit nombre; elles se forment surtout dans l'entourage et dans la famille de quelques maîtres de cette époque. On dirait qu'elles ont voulu venir en aide à ceux-ci dans leurs travaux, et qu'elles ont adopté, pour gagner leur vie, le métier qu'elles voyaient pratiquer sous leurs yeux. Elles sont laborieuses et occupées : nous rencontrons parmi elles Claudine Stella,

qui s'exerce à la gravure et reproduit les œuvres de Poussin; d'autres, comme Geneviève et Madeleine Boulogne, exécutent des compositions d'un style noble et académique, et traitent des sujets religieux, aussi bien que des motifs de décoration, peignant pour des dessus de porte des fonds d'architecture, des attributs et des trophées. La fin du XVIIe siècle nous offre plusieurs types de femmes peintres qui ont porté dans les arts je ne sais quoi de sévère et de pédagogique : c'étaient des esprits par trop raisonnables, et elles se souciaient fort peu de conserver la grâce d'expression qui appartient à la femme. Il faut citer, en première ligne, parmi ces artistes, Sophie Chéron protégée de Le Brun, académicienne de l'Académie de peinture : elle fut traitée de Muse. Muse dogmatique et protestante, Sophie Chéron composa des tableaux et traduisit en vers les psaumes : elle fut louée par les savants, mais elle ne révéla guère une originalité bien saillante dans ses œuvres. Je ne trouve, en somme, dans le domaine de l'art, personne à opposer, pour le naturel, les allures familières et la simplicité, à Mme de Sévigné ou à Mme de Lafayette. Ces femmes artistes du temps de Louis XIV peuvent tenir compagnie à Mme de Maintenon, à Mlle de Scudery ou à Mme Dacier. Leur talent sage et réservé répond fidèlement à l'esprit qui a dominé aux dernières années du grand siècle.

L'aimable et souriante figure de Rosalba Carriera vient se placer devant nous vers le milieu de la Régence et nous entrons avec son œuvre dans un monde nouveau. L'art se transforme, en effet, et accepte d'autres influences. La Rosalba, comme on l'appelle en ayant recours à une habitude italienne appliquée plus généralement en France aux femmes de théâtre, ne nous présente pas une nature très puissante ni foncièrement originale; mais, dans son talent de coloriste, elle a beaucoup de fraîcheur, une grâce qui est bien à elle et elle nous offre plus d'un trait séduisant. C'est un esprit vif et alerte; elle est voyageuse, et sait venir au devant du succès. Quand elle arrive en France, elle fascine nos amateurs et préoccupe nos artistes; quelques-uns s'inspirent même de son genre soutenu par une vogue croissante. On ne peut se faire aujourd'hui une idée de l'engouement dont elle est l'objet; cette admiration est telle qu'il en restera une trace durable pendant plusieurs générations; toute femme artiste qui se fera remarquer sera traitée de « nouvelle Rosalba. »

La biographie de Rosalba Carriera renferme plusieurs points intéressants et je vais y relever quelques anecdotes.

Elle était née à Venise en 1675; obligée dans sa jeunesse de subvenir pour sa part aux dépenses de sa famille dont les ressources étaient modiques, elle avait commencé par exécuter des dessins pour des dentelles, industrie toute vénitienne. Elle avait peint ensuite des tabatières, des dessus de boîtes et des miniatures. Ces travaux n'avaient rien de commun avec le grand art; ils représentaient ce qu'on attend d'une femme artiste aux prises avec les nécessités de la vie.

Vers 1700, elle était assez connue à Venise; l'enthousiasme italien aide beaucoup à propager une jeune renommée. En 1705, la voilà membre de deux académies. Le roi de Danemarck visite Venise quelques années plus tard et lui commande son portrait; elle fait bientôt après, des pastels pour l'Électeur palatin et pour Auguste III, électeur de Saxe, qui devint plus tard roi de Pologne. Un autre amateur, celui-ci prince de la finance et alors le premier collectionneur de l'Europe, Pierre Crozat, vint à son tour à Venise et fréquenta l'atelier de la pastelliste; il lui inspira le désir de venir à Paris et lui offrit de la recevoir dans son hôtel.

Rosalba avait deux sœurs qui travaillaient avec elle; l'une avait épousé Antonio Pellegrini, un artiste vénitien, très occupé à des décorations murales, qui était allé à Londres et qui, en passant à Paris pour retourner à Venise, avait reçu de Law, la commande du plafond de la Banque royale. Je suppose que Pellegrini eut aussi quelque influence sur la détermination de Rosalba; elle partit avec celui-ci, ses deux sœurs et sa mère, pour Paris, en mars 1720.

Rosalba n'était plus jeune, elle avait alors quarante-cinq ans : elle trouva, en arrivant, pour elle et sa mère, l'hospitalité de Crozat qui leur offrit « l'appartement, la table et le carrosse ». Pour suivre Rosalba à Paris, nous n'avons qu'à parcourir le journal de son séjour qu'elle a écrit elle-même (1). Je ne dirai certes pas que notre artiste était doublée d'un écrivain; elle nous a laissé non pas des mémoires, mais de simples notes qui semblent transcrites

(1) *Journal de Rosalba*, publié en italien par Vianelli, en 1793, sous ce titre *Diario degli anni MDCCXX° MDCCXXI°* scritto di proprie mane da Rosalba Carriera. Traduit par Sensier, Techener, *éditeur*.



ROSALBA CARRIERA

PITTRICE

amp del

M P fe



d'après un carnet. Qu'importe, au reste? Ce journal nous apprend, dès la première page, qu'elle était chargée de commandes, peu de temps après son arrivée. L'amitié de Crozat était pour elle la meilleure des recommandations. Elle commença bientôt un portrait en miniature de Louis XV enfant; le roi de France avait alors dix ans; elle fit ensuite un autre portrait du Roi plus important et de plus grandes dimensions.

Mme de Parabère, Mme de Prie, le Régent ont posé tour à tour devant Rosalba Carriera; elle peignit toute la famille de Law; en même temps, elle composait des pastels pour les amateurs les plus illustres de cette époque, entre autres pour de Julienne, l'ami de Watteau. Elle enregistre, dans ses notes, ses entrevues avec les artistes et les hommes célèbres : elle fréquente Antoine Coypel, Claude Audran et Watteau; le peintre des fêtes galantes avait voulu avoir une de ses œuvres, quand elle était encore à Venise et lui avait offert en retour un tableau. Il est probable qu'elle rencontra plus d'une fois Watteau aux soirées données par Crozat. Rosalba était bonne musicienne et jouait avec habileté du violon; Crozat donna un concert pour la faire valoir, et le Régent ainsi que Law, assistèrent à cette solennité musicale. Un dessin de Watteau, au Louvre, nous a transmis les traits des principaux exécutants parmi lesquels figure, dit-on, l'aimable pastelliste elle-même.

Pendant ce séjour à Paris, aucun succès ne devait manquer à notre artiste et Antoine Coypel la fit recevoir membre de l'Académie de peinture. Ce titre lui fut conféré dans la séance générale du 26 octobre 1720. Les procès-verbaux de l'Académie font mention de cette réception, en reconnaissant à Rosalba « un mérite éminent, spécialement connu à l'étranger, à Rome, à Florence et à Bologne, où elle a été admise dans les académies ».

Le portrait du Roi avait été présenté par l'artiste à l'assemblée, elle envoya plus tard, comme morceau de réception, un pastel représentant une Muse. L'Académie reçut aussi, peu de temps après son admission, son beau-frère Pellegrini; la gloire de Rosalba rejaillissait on le voit, sur sa famille.

Dans les commandes qu'elle recevait, Rosalba Carriera avait largement profité des circonstances: elle n'aurait pu se plaindre de la surexcitation créée par le système de Law. Les financiers et les parvenus, tous les enrichis de la

compagnie du Mississipi se précipitaient vers les jouissances du luxe, et les œuvres d'art augmentaient de prix avec la surélévation de toute chose. Les peintres savent combien les époques de spéculation leur sont favorables; ils ont aussi fait, maintes fois, l'expérience de ce que peuvent leur coûter les revirements soudains et les catastrophes. Rosalba avait beaucoup travaillé pour Law; elle ne perdit point trop à sa chute, heureusement pour elle. Elle s'inquiète aux premiers bruits; elle écrit dans ses notes ce mot mélancolique : « Diminution de la monnaie ! » Law lui devait quelque argent; elle court chez la femme du financier alors que celui-ci venait à peine de partir et a la chance de toucher vingt louis. Pellegrini fut moins heureux, il n'avait pas reçu les sommes qu'on lui devait pour les peintures de la Banque et il fut réduit à poursuivre Law de ses trop justes réclamations.

En mars 1721, Rosalba Carriera quitta Paris pour retourner dans sa ville natale. Elle fit un voyage en Autriche en 1735, et reçut un excellent accueil de la cour. Elle mourut très âgée et aveugle en 1757. J'ai sous les yeux son portrait, gravé par Lépicié d'après un de ses pastels; elle n'est point belle, les yeux sont vifs, la tête est un peu mutine, quelques boucles de cheveux frisent sur son front avec ce léger désarroi qu'on peut rencontrer chez une femme artiste. Aujourd'hui le nom de Rosalba occupe encore une place assez honorable dans l'histoire de l'art; je constate toutefois combien ses pastels, placés au musée du Louvre, souffrent du voisinage des inimitables œuvres de La Tour. Comme le goût a changé, et comme le faire délicat, moelleux et frêle de la vénitienne, se soutient mal à côté de l'étude consciencieuse et robuste, de l'observation profonde et appliquée, du premier des pastellistes! Rosalba était une brillante improvisatrice, douée d'une facilité tout italienne, mais elle n'apportait pas dans ses œuvres assez de réflexion. Elle n'a pas pénétré au dedans de ses modèles : regardez ces portraits de femmes et d'enfants; le pastel est vaporeux, la chair a des tons brillants de porcelaine; on retrouve partout une élégance mince et fluette. Elle n'a pas su rendre l'âme du XVIII[e] siècle, les dessous caractérisques du monde de la Régence. Je sens je ne sais quoi de frivole dans quelques-uns de ces types de femme, dans cette petite fille qui est, dit-on, la fille de Law, dans cette jeune personne qui tient

un singe près d'elle, dans cette jeune dame qui a l'air d'une mondaine maladive. Ces types nous révèlent peu de santé; les personnages retracés par Rosalba n'ont plus de forces morales et ils traversent la vie humaine en l'effleurant.

Rosalba a peint, nous le voyons par son journal, une société cosmopolite qui prenait déjà Paris pour une ville de plaisirs et qui semblait venue d'Italie, d'Angleterre et d'Allemagne pour s'y rencontrer avec les fanatiques des projets de Law. Notre artiste exécute évidemment, avec une grâce raffinée, avec une grande certitude de main, certains détails qui retiennent les yeux, à défaut de l'expression générale; elle sait poser, avec une exquise délicatesse, une guirlande de fleurs dans les cheveux; elle sait mettre un rameau tout épanoui entre les doigts de ses modèles, elle excelle à peindre la dentelle et la mousseline avec toute leur transparence. Néanmoins, rien n'est accusé dans cet art de surface, fait pour plaire à première vue, qui s'enveloppe d'un charme très apparent et où le joli ne tarde pas à se volatiliser.

II

Lorsque Rosalba était venue à Paris, aucune autre femme artiste n'avait pu lui être opposée; la France, pour quelque temps encore, se trouvait pauvre en femmes de talent. L'Académie de peinture avait raison d'ouvrir ses portes aux étrangères. Est-ce pour ce motif qu'elle reçut en 1722, une hollandaise, Marguerite Haverman, réception qui fut suivie pour l'Académie d'une cruelle déconvenue. Je ne m'arrêterai qu'un moment au nom de cette femme artiste, qui peut-être ne le fut guère et qui avait surpris la bonne foi des académiciens; une illustre compagnie n'est pas à l'abri des supercheries. Marguerite Haverman se disait peintre de fleurs et élève de Van Huysum; les procès-verbaux de l'Académie constatent son admission en ces termes : « Mademoiselle Marguerite Haverman, épouse de M. Jacques de Mondoteguy, native de Breda, en Hollande, a présenté à la compagnie un tableau de fleurs et de fruits pour faire connoitre sa capacité. L'Académie reconnoissant en elle un mérite très distingué l'a reçue et reçoit académicienne et elle a pris séance, et elle s'est engagée à donner un tableau de sa façon à l'Académie.... » Le

tableau de réception de cette académicienne n'arriva pas; Van Huysum fut soupçonné d'être le véritable auteur de la peinture qu'elle avait d'abord présentée et l'Académie prononça l'exclusion de Mlle Haverman.

Dans la première moitié du xviiie siècle, il faut revenir auprès de quelques maîtres célèbres et entrer dans leur atelier, pour y retrouver des femmes artistes qui travaillent à leur côté. Watteau n'avait point mis ses pinceaux aux mains de ses coquettes divinités de la Comédie italienne; ses femmes de théâtre s'étaient bornées à tenir la mandoline ou la guitare; Boucher voit sa femme s'occuper à son art, vivre de la même vie que lui, choisir dans ses œuvres des sujets qu'elle traitera à sa façon en les reproduisant dans de fines miniatures. Boucher a un autre bonheur, il a pour élève Mme de Pompadour et il dirige le burin de la favorite qui règne sur le cœur de Louis XV et préside aux destinées de la France.

La femme de Boucher était une gracieuse personne qu'il avait épousée le 21 avril 1733, quand elle n'avait encore que dix-sept ans. Le peintre l'avait choisie « sur la mine, suivant l'expression des Goncourt (1), pour être sa femme d'abord et aussi pour être un peu, selon l'habitude du temps, son modèle et l'inspiration de son dessin. » On peut retrouver sa physionomie dans un pastel élégant que La Tour nous a laissé; elle était blonde avec des yeux bruns d'une extrême douceur; toute souriante dans ce portrait, elle est représentée vêtue d'une robe de satin blanc, décolletée en carré, et garnie d'une ruche (2). Mme Boucher ne tarda pas à se mettre au travail; ses miniatures furent recherchées des curieux, à côté des peintures de son mari; le genre de Boucher convenait à merveille à des réductions de petites dimensions et à de petits cadres; peut-être attribuait-on aussi ces sujets au mari lui-même plutôt qu'à la femme. Celle-ci voulut également graver, elle signait ses planches d'après Boucher : *uxor ejus sculpsit;* on connaît aussi d'elle une eau-forte : des amours qui accrochent un écusson; cette eau-forte est signée *Jane Boucher.*

Les Goncourt se sont demandés si Mme Boucher avait été fidèle à son mari :

(1) *L'art du* xviiie *siècle.*

(2) Edmond et Jules de Goncourt. *L'art du* xviiie *siècle.*



question indiscrète et qu'il n'est guère facile de résoudre à l'aide d'une anecdote empruntée à la chronique du temps! Le comte de Tessin lui aurait fait la cour, paraît-il, tout en commandant à Boucher des illustrations pour un de ses romans. Le peintre des amours et des grâces n'était pas, quant à lui, un modèle de constance; il fréquentait les nymphes des coulisses et recherchait toutes les beautés faciles.

Je n'ai pas l'intention de considérer Mme de Pompadour autrement que comme une femme amateur, mais chez elle l'amateur touche de près à l'artiste. Elle avait de très vives qualités naturelles et le sentiment de l'art jusqu'au bout des ongles. Elle avait été initiée de bonne heure et avec les meilleurs maîtres, à la pratique de la peinture et du dessin : le Régent, se laissant aller aussi à un entraînement d'amateur, s'était mis à graver et avait montré une certaine habileté dans ses planches de *Daphnis et Chloé;* Mme de Pompadour pouvait bien suivre cet exemple; la cour s'habituait au reste, à ne plus traiter les artistes comme de simples ouvriers et il y avait une sorte d'honneur à les imiter. Où est le début de Mme de Pompadour dans le domaine de l'art? Voilà ce que je ne saurais dire; il est même probable que ses premiers essais n'ont pas été conservés. Vers 1745, elle commence à s'attacher Boucher, elle lui commande des tableaux de tous les genres, compositions allégoriques et compositions libertines; il exécute enfin son portrait, où il place toutes les magnificences de son luxe de femme et tout le faste de son intérieur. Boucher devient peu à peu son conseiller et son ami, et c'est à ce moment qu'il se met à guider le burin un peu inhabile de la maîtresse de Louis XV; il la forme avec son expérience et son talent, il lui livre quelques secrets de facture et il retouche, cela est bien indubitable, les copies qu'elle fait d'après ses propres œuvres.

Mme de Pompadour était une élève vraiment supérieure et vraiment douée, mais quelques dons exceptionnels ne suffisent pas pour créer une originalité. La favorite a voulu cependant prendre rang parmi les artistes et elle a publié son œuvre, sa suite d'estampes, dont Boucher a composé le frontispice.

Avant de recevoir les leçons de Boucher, elle avait eu pour familier un autre artiste, Guay, graveur sur pierres fines; on retrouve donc, dans l'œuvre

de Mme de Pompadour, la double influence de celui-ci et de celui-là. Mme de Pompadour a reproduit trois exquises petites scènes d'enfants de Boucher, les *Buveurs de lait,* le *Petit montreur de marmottes* et le *Faiseur de bulles de savon;* ces eaux-fortes sont datées de 1751; elle a gravé ensuite quelques compositions mythologiques, puis viennent les reproductions des pierres gravées de Guay, d'après des dessins de Guay lui-même, de Vien et de Boucher.

A quelles pensées obéissait la maîtresse de Louis XV, en gravant ces pièces différentes? Quand elle retraçait au burin les sujets empruntés à Boucher, elle suivait simplement son goût; mais dans les ouvrages de Guay elle retrouvait des allégories à la manière antique pour célébrer la gloire du Roi, de petites pièces commémoratives dans le genre de celles qui figuraient sur les camées ou les médailles apportées de Rome pour le Cabinet royal. La favorite relevait, du bout de sa pointe, les allusions aux succès du maître et gravait par exemple, le *Triomphe de Fontenoy,* d'après une cornaline que Guay avait habilement travaillée; elle reproduisait l'image de Louis XV, d'après une sardoine onyx de trois couleurs. Satisfaite d'avoir adressé ces flatteries à son amant, Mme de Pompadour revenait à de simples fantaisies, elle se prenait à graver des amours dans des scènes de pastorales, des effigies d'empereurs romains et des têtes de satyre, le portrait de Crébillon le tragique et celui du roi de Pologne; Guay s'était amusé à portraiturer sur une pierre fine Jacquot, tambour-major du Régiment du Roi. Mme de Pompadour faisait au soldat l'honneur de copier ses traits, elle reproduisait la tête de Jacquot, se dressant avec fierté sous le chapeau à deux cornes, garni au milieu d'une rosette.

Charmant travail de femme après tout, que cette gravure d'après des pierres! Il y avait, dans cette reproduction, de quoi exercer de jolis doigts d'amateur. La délicatesse de la matière, l'élégance de l'interprétation, le sentiment des difficultés que Guay avait vaincues, tout se réunissait pour offrir à une femme un ouvrage qui n'avait rien de banal. Une jeune artiste, femme du monde, aimerait encore aujourd'hui à dessiner ces gracieuses petites pièces; elle trouverait dans des camées antiques aussi bien que dans des médailles ou des ivoires de la Renaissance, je ne sais quoi de fin, de joli et de léger, qui la séduirait autant que Mme de Pompadour.

Il s'en faut, pour en revenir à celle-ci, que son recueil gravé paraisse inférieur à celui de quelques autres amateurs célèbres. Qu'il y ait ou non quelque illusion à conserver sur la part réelle qui revient à l'auteur, on peut avouer que cette suite se présente sous un aspect fort agréable. Le frontispice de Boucher y est peut-être pour quelque chose. Ah! si Mme de Pompadour avait possédé un peu d'imagination, elle aurait composé son frontispice elle-même! Tenons-nous en à celui que son aimable peintre lui a fourni : le titre est placé sur une draperie qui flotte, attachée par une guirlande à une colonne; deux génies volent l'un près de l'autre et apportent une couronne, un autre génie, tenant à la main une loupe de connaisseur, examine avec conscience les pierres gravées. C'est un motif gracieux, une composition ingénieuse et Boucher ne pouvait trouver mieux pour présenter avant la première page, le recueil des estampes de la Marquise d'après Guay.

Laissons l'illustre favorite, pour nous occuper de quelques autres femmes qui se sont exercées aux arts dans des conditions plus modestes. La sœur du peintre Natoire s'est fait connaître comme pastelliste, Mlle Natoire vécut avec son frère et le suivit en Italie, quand il fut nommé directeur de l'école de Rome. Ce départ nous fait perdre sa trace en France; nous savons cependant que Mlle Natoire était représentée par huit pastels dans le cabinet du célèbre amateur de Julienne. Dans la famille des Saint-Aubin, je retrouve encore des femmes qui peignent ou dessinent. L'art a possédé, plus ou moins, tout le monde, autour de Gabriel, d'Augustin et de Germain de Saint-Aubin. Edmond de Goncourt possède dans sa collection un croquis à la mine de plomb, c'est le portrait de Germain de Saint-Aubin, l'auteur des *Papillonneries humaines,* par sa fille. Au revers du dessin, on lit ces mots : *dessiné en* 1761 *par Mlle de Saint-Aubin, pour M. Sedaine, son ami* (1). Un dessin de Gabriel de Saint-Aubin, qui a figuré en 1880, à l'exposition du musée des Arts décoratifs, représente l'intérieur de l'artiste; on y voit Mme de Saint-Aubin travaillant à une statuette de Vénus. M. Destailleurs conserve, dans sa collection, un album renfermant des croquis des femmes de cette famille; elles font toutes montre d'un certain talent d'exécution dans leurs esquisses d'une touche gracieuse et

(1) Ed. de Goncourt. *La maison d'un artiste*, t. I, page 157.

facile. Gabriel de Saint-Aubin avait une élève, Mlle Dugée, que cite avec éloges *l'Avant-Coureur* de 1762, « son genre paraît être l'agréable », disait *l'Avant-Coureur,* qui ajoutait en même temps : « Dans les tableaux exposés cette année à la place Dauphine, le jour de l'Octave de la Fête-Dieu, les connaisseurs ont vu avec plaisir les essais de plusieurs demoiselles, qui méritent d'être encouragées à toutes sortes de titres. » Voilà peut-être les premières exposantes qu'une publication ait signalées.

En 1762, tout me le fait supposer, les femmes artistes étaient devenues plus nombreuses : quelques-unes avaient obtenu une certaine réputation, vers cette époque et leur exemple était fait pour donner de l'émulation. Nous avons devant nous les noms de Mme Vien, née Marie-Thérèse Reboul, de Mme Roslin, née Marie-Suzanne Giroust et de plusieurs autres. Mme Vien a peint des animaux; elle fut reçue à l'Académie, en 1757, avec un tableau en miniature mêlée de gouache et représentant ce sujet : un coq posant sa patte sur l'œuf qu'une poule vient de pondre. Elle a exposé à plusieurs Salons de 1757 à 1767; Diderot lui trouve de la couleur et de la vérité et dit : « Il y a de bonnes choses d'elle en fleurs et en animaux ». Roslin a peint son portrait, que possède le Musée du Louvre; Mme Vien est vue en buste, tenant de la main droite un petit pinceau. Mme Roslin, qui fut l'élève de Vien et dont Roslin s'éprit, après l'avoir rencontrée dans l'atelier de celui-ci, se fit connaître par des portraits au pastel; elle fut reçue à l'Académie avec un portrait de Pigalle et mourut en 1772 d'un cancer au sein. Sa peinture est dure et peu agréable, si j'en juge d'après le portrait de Dumont le romain, exposé au Louvre dans la salle des pastels. Mme Roslin et Mme Vien ne conservent pas dans leurs œuvres le charme féminin qui distingue l'art du XVIIIe siècle; elles représentent un autre courant d'idées dans leur style sobre, classique et froid. Ces femmes artistes furent appréciées suivant leurs mérites, par les partisans et les fauteurs de l'art académique; elles ont contribué à amener, elles aussi, le retour du goût correct, préconisé par Vien. L'imagination leur manquait et elles ne perdaient rien à composer suivant les règles. Aujourd'hui leurs œuvres sont tout à fait oubliées et personne n'a envie d'en appeler du sévère jugement de la postérité.

III

Je m'attendais à rencontrer en avançant dans cette étude, une plus grande diversité de caractères. A mesure que l'art de peindre fait de nouvelles conquêtes parmi les femmes, les types qu'elles nous présentent deviennent beaucoup plus accentués. Nous ne cesserons pas d'entrevoir parmi elles, et des tempéraments sages, peu enclins aux entraînements et des natures sincères, ouvertes au sentiment et qui gardent en elles ces dons exquis, la poésie et la grâce. Diderot, qui est le grand juge pour la seconde moitié du XVIII[e] siècle, aimait le charme tout en recherchant une certaine simplicité; il s'est attaché, dans ses salons, à quelques femmes dont il a apprécié les efforts avec les brusqueries qui lui sont ordinaires, ses grands éclats de voix et aussi avec une bienveillance exagérée et qui n'est point exempte de passion. Une étrangère, Anne Dorothée Therbusch, née à Berlin en 1728, et fille d'un peintre polonais, Georges Liscewski, vint pendant quelque temps occuper, à Paris, l'attention du public ami des arts et des membres de l'Académie de peinture, qui la reçurent en 1767, en qualité de peintre de genre. Diderot appelle cette femme artiste « M[me] Terbouche ». Elle est représentée au Louvre, dont le catalogue la classe à tort dans l'École française, par un tableau dans le genre hollandais, un effet de lumière; c'est ce tableau qui la fit recevoir à l'Académie.

Dieu sait ce qu'on rencontre, dans les galeries de second ordre, d'imitations de Gérard Honthorst et de Schalken! M[me] Therbusch était aussi une imitatrice en peignant ce sujet : *Un homme éclairé par une bougie et tenant un verre de vin*. Écoutons cependant Diderot; il parle ainsi du personnage représenté par notre artiste, non sans mêler à son jugement quelques incartades : « C'est un gros réjoui, assis devant une table, le verre à la main. Il est éclairé par une bougie dont il reçoit la lumière... Cela est vide, sec, dur et rouge. Cette lumière n'est pas celle d'une bougie, c'est le reflet briqueté d'un grand incendie. » Le philosophe connaissait M[me] Therbusch et avait visité son atelier; il parle d'elle avec une sincérité brutale, comme ferait un chroniqueur d'à-présent : « Elle a la fureur du métier. Elle est si sensible au jugement

qu'on porte de ses ouvrages, qu'un grand succès la rendrait folle et la ferait mourir de plaisir. C'est un enfant! » Il raconte ensuite sa réception à l'Académie : « Elle présenta un premier tableau de nuit assez vigoureux. Les artistes ne sont pas polis. On lui demande grossièrement s'il est d'elle. Elle répond que oui. Un mauvais plaisant ajoute : *Et de votre teinturier?* sans lui expliquer ce mot de la *Farce de Patelin* qu'elle ne connaissait pas. Elle se pique, elle peint celui-ci qui vaut mieux et on la reçoit. »

Mlle Vallayer, reçue à l'Académie sans difficultés, deux ans après Mme Therbusch, était peintre de nature morte, de fruits et de fleurs. Elle épousa le peintre Coster, dont elle ajouta le nom au sien. Elle avait envoyé comme tableau de réception, deux natures mortes, les *Attributs de la peinture et de la sculpture* et des *Instruments de musique*. Chardin traitait aussi quelquefois des sujets de ce genre qui exigent peu d'imagination, mais où il apportait son incomparable talent (1). Mlle Vallayer ne possédait pas les dons du maître et elle était très inégale. Diderot la juge d'abord avec indulgence : « Mlle Vallayer, dit-il, dans son salon de 1771, nous étonne autant qu'elle nous enchante. » Il découvre, bientôt après, ses défauts; il se demande pourquoi elle est si correcte ici, si mesquine là, et il finit par juger très sévèrement le portrait de Mme Sophie de France, exposé en 1781 : « La couleur est fade, s'écrie-t-il. La tête ne ressemble pas. Et tant mieux! » *Le Mercure*, de 1773, avait trouvé les tableaux de fleurs et de fruits de Mlle Vallayer, d'un coloris fini et d'une touche précieuse. En 1783, le rédacteur du *Mercure* disait encore, plus constant dans ses appréciations que ne l'était Diderot : « Mme Vallayer-Coster se montre une digne rivale de la nature, dans la représentation des fleurs et des fruits qu'elle peint avec autant de fraîcheur que de vérité. » Cette femme artiste s'est appliquée aussi à traiter des miniatures, elle a fait des dessus de boîtes à la gouache ou à l'huile; on a vu passer à l'hôtel Drouot, en 1869, une miniature signée de son nom et qui s'est vendue 110 francs (2).

Au temps de Mme Vallayer-Coster, plusieurs femmes s'exercent à la

(1) *Les Attributs des Arts* au Louvre, etc.

(2) Alp. Maze-Sencier : *Le livre des collectionneurs*. Renouard 1885.

miniature. Si je n'avais peur de m'attacher à un trop grand nombre de noms oubliés, je pourrais citer une longue liste de miniaturistes qui peignent des portraits sur des médaillons, des tabatières et des boîtes. *L'Almanach historique* cite Mme Prévost, Mlle Parrocel l'aînée et sa sœur Thérèse, filles de François Parrocel, peintre d'histoire. Mlle Boquet, Mme Maubert, font en petit des portraits de la famille royale et leurs noms figurent dans les comptes des Menus-Plaisirs. Je ne veux pas aller plus loin : les femmes amateurs sont devenues aussi plus nombreuses, et quelques-unes, comme la marquise de Belloy, qui grave plusieurs eaux-fortes, appartiennent au meilleur monde (1).

IV

Une des femmes artistes les plus connues du XVIIIe siècle est Angelica Kauffmann. Je me la représente comme une allemande sentimentale et poétique, contemporaine de Klopstock et qui a semé à flots le rêve dans ses portraits comme dans ses compositions. On retrouve dans ses œuvres, des figures de keepsake, ce reflet idéal qui va de Greuze à Prudhon, une certaine délicatesse de touche, beaucoup de douceur et de mollesse, un peu d'imitation de Reynolds et même de Rubens, entrevu à travers le portraitiste anglais. La peinture d'Angelica Kauffmann était faite pour plaire à une époque où l'on recherchait une grâce un peu mélancolique et où la sentimentalité contribuait au succès; on aperçoit dans ses toiles, de jolis morceaux et une sorte d'enchantement féminin qu'il ne faut pas trop approfondir de peur de reconnaître trop vite qu'on est entré dans un monde de convention.

J'ai donné Angelica Kauffmann comme une allemande : elle est classée dans la même école qu'Albert Dürer et Cornelius; pour ne point me laisser aller par trop à une classification générique, je dois dire toutefois qu'elle est née en Suisse, à Coire, dans les Grisons; mais, par tous les traits d'origine, par son caractère et par la nature de son talent, elle appartient à la race germanique. C'est l'impression que donne même son tableau du Louvre, *Une mère et son*

(1) On conserve, de la marquise de Belloy, au Cabinet des Estampes, deux eaux-fortes : le *Sarcophage* et une *Vue de monument en ruines*, celle-ci signée de son nom en toutes lettres.

enfant; on y retrouve la vaporeuse Allemagne; la *Sibylle,* la *Vestale,* l'*Ariane* du musée de Dresde, sont des créatures de vision, des figures de la mythologie classique traduites conformément aux sentiments du Nord. Angelica était une agréable portraitiste et ses œuvres appelaient la reproduction par la miniature. Elle obtint un grand succès en Angleterre, où elle alla en 1766 : l'Angleterre était une terre bénie pour les artistes étrangers, qui trouvaient peu de concurrence dans l'école anglaise encore à ses débuts; bien des peintres du continent partaient pour Londres et y récoltaient force guinées. L'Angleterre avait accueilli Van Dyck comme un prince; elle avait acheté ses meilleures toiles à Watteau, trop négligé en France; elle avait donné droit de cité chez elle à Lesly, qui, comme Angelica Kauffmann, appartient à l'école allemande.



Triste période, malgré tout, pour Angelica Kauffmann, que celle qui fut marquée par ce séjour en Angleterre! On rencontre dans le monde de l'art quelques lamentables histoires : quelques-unes de ces cruelles anecdotes sont, il est vrai, un peu oubliées aujourd'hui, après avoir été trop connues des générations précédentes. Mais le malheur d'Angelica Kauffmann n'est-il pas, en somme, comme un roman de tous les temps? La pauvre femme, la rêveuse et sentimentale artiste avait connu à Londres une sorte d'aventurier beau parleur, cavalier accompli, qui s'était introduit dans le meilleur monde, avec



ANGELICA KAUFFMANN ET LA MUSE [illegible]

l'intention de faire des dupes de tous les genres. Ce personnage, digne de figurer dans les Mémoires de Casanova, se donnait comme un gentilhomme suédois et n'était qu'un valet qui avait laissé sa livrée pour prendre les habits de son maître. Dans les pièces de Marivaux, on voit des laquais qui se déguisent pour tenter une épreuve et qui ne parviennent heureusement qu'à fléchir le cœur de la soubrette qui, de son côté, s'est livrée à un travestissement du même genre. Angelica fut séduite par la parole facile et les beaux dehors de ce gentilhomme de contrebande et ne devina pas en lui le Pasquin de comédie, elle le prit pour Léandre. Elle épousa le faux comte de Horn, qui, voyant ses succès d'artiste, avait formé le dessein d'en profiter et voulait seulement vivre à ses dépens. C'est un terrible coup de théâtre, au milieu de pareilles circonstances, lorsque tout se découvre subitement. Quelle funeste révélation ! C'est la scène de Ruy-Blas, dans des conditions bien différentes. Angelica Kauffmann avait été dupée par ce larron d'honneur, elle avait pour mari un suborneur de bas étage. Que faire ? Elle demanda la dissolution du mariage; un cas semblable à celui-là suffit pour faire comprendre combien l'institution du divorce est nécessaire. Angelica obtint l'annulation de cette union qui avait été un scandale; elle épousa plus tard, en 1781, un peintre vénitien, Zucchi, avec lequel elle vécut sans incident et qui mourut en 1791.

Je voudrais réclamer de notre époque un peu plus de justice pour Mme Guiard, dont j'ai remarqué plus d'une fois des œuvres fort distinguées à nos expositions rétrospectives. Je puis m'appuyer dans cette revendication, de l'autorité de M. Paul Mantz, qui signalait naguère dans un article sur l'exposition de Rouen, publié par la *Gazette des Beaux-Arts* « un vivant pastel de Mme Guiard où la lumière joue librement sur un corsage bien peu fermé » (1). Mme Guiard, c'est le style Louis XVI dans la peinture de pastel : la touche est sérieuse, beaucoup de conscience et de fermeté. Toutes les physionomies que Mme Guiard a traitées ont quelque chose de grave; sans doute elle a voulu éviter la mièvrerie et la mollesse : elle a réagi à sa façon, contre les défauts qu'on avait reprochés à d'autres portraitistes. Cette peinture honnête intéresse dans sa franchise : un peu de lourdeur peut-être, mais beaucoup de vérité et

(1) *La Gazette des Beaux-Arts 1884.*

de justesse. Mme Guiard est bien le peintre d'un moment, elle se rattache à La Tour dont elle avait reçu des conseils et elle le continue, bien que de loin, en retraçant une autre société. Allons encore au Louvre et sans entrer trop vite dans cette salle où La Tour ne souffre aucun voisinage, faisons halte devant le *Portrait en buste de Bachelier, peintre.* La tête est un peu lourde, le sourire que l'artiste a répandu dans cette physionomie n'est point un sourire bien naturel, il ne change rien à ce visage sérieux; ce portrait est cependant peint avec largeur; Mme Guiard a fort adroitement rendu l'habit gris, entr'ouvert sur un gilet de soie blanche broché. Un joli effet est celui que produit cette lumière blanche, tombant sur l'habit et y jetant une note gaie; l'effet est un peu exagéré sans doute, mais n'est-il point nécessaire, au milieu des tons amortis d'un pastel, pour donner plus de vie à un modèle? Voici plus loin le portrait de Madame Adélaïde et celui de Madame Victoire, filles de Louis XV. Les deux princesses portent un costume presque identique, elles ont une haute coiffure où la chevelure poudrée est surmontée de rubans bleus. Elles n'étaient point belles et le charme leur manque; on les prendrait volontiers pour des bourgeoises, plutôt que pour des filles de roi. Notre portraitiste a traité avec habileté les vêtements, elle a fait valoir toute la transparence du fichu de dentelle tombant sur la robe de soie bleue de Madame Adélaïde, mais il n'y a point excès d'élégance ni de luxe dans cette toilette. On croit déjà entrevoir la fin de la monarchie à travers cette excessive simplicité.

Les œuvres de Mme Guiard étaient très goûtées sous Louis XVI, on sent qu'elles répondaient au goût du temps. *L'Année littéraire* leur décerne des éloges emphatiques, lors du Salon de 1787; Mme Vigée Le Brun, qui avait déjà un nom naissant, et Mme Guiard, donnent lieu à un parallèle où le talent de l'une et de l'autre est chaleureusement apprécié. Mme Guiard, dont nous nous occupons si peu aujourd'hui, avait dû à sa réputation le titre de peintre de Mesdames de France, ainsi que celui de membre de l'Académie de peinture. La Révolution vint nuire à sa fortune; elle peignit pourtant en 1791, au plus fort de la tourmente, Robespierre, Talleyrand et Beauharnais. Mal mariée, sans l'être aussi mal qu'Angelica Kauffmann, elle demanda, en 1793, le divorce contre son mari et l'obtint; elle épousa ensuite le peintre Vincent, dont on peut

revoir le portrait au Louvre. Il est vêtu d'un habit rouge sur lequel retombe une élégante cravate de dentelles : c'est une figure maigre, un personnage aux allures tranquilles. Mme Guiard a fait encore là un morceau de peinture qui se recommande par la sobriété, la fermeté et l'harmonie du coloris. On peut retrouver plusieurs beaux portraits de Mme Guiard, dans les galeries de Versailles. Elle s'est enfin retracée elle-même dans une excellente toile, entourée de ses deux élèves, Mlle Rosemont et Mlle Capet.

V

Les succès faciles, la gloire aimable de Mme Vigée Le Brun, marquent pour nous la fin de l'histoire de l'art au XVIIIe siècle. Femme distinguée, esprit vraiment supérieur, Mme Vigée Le Brun a traversé deux époques différentes et touché à deux mondes opposés. On a dit d'elle qu'aucun de tous les trésors que peut envier une femme ne lui avait manqué, qu'elle avait reçu, en naissant, les bénédictions des meilleures fées et que son âme légère n'avait connu de la vie que ses enchantements et ses triomphes (1). Son existence ne fut point exempte de quelques nuages, mais quelle brillante carrière d'artiste et que de satisfaction de toutes sortes!

Tout fait de Mme Vigée Le Brun une figure sympathique. On finit par accepter un peu de l'admiration bruyante qu'elle avait excitée, quand on la suit dans son existence et quand on l'entend elle-même nous raconter dans les souvenirs qu'elle a publiés, combien elle fut fêtée. Cette femme d'élite, qui portait dans sa peinture une extrême délicatesse de touche, nous a laissé des Mémoires où elle nous prouve qu'elle possédait toutes les qualités de l'écrivain, mémoires vraiment précieux, pour le grand nombre de détails qu'on y retrouve! On les lit, en se laissant bercer par le charme du récit, par la sincérité des confidences et par le babil féminin qui les remplit et où semble se mêler l'écho d'une longue conversation mondaine. J'ai revu un à un les portraits de Mme Vigée Le Brun qui appartiennent au Louvre et au Musée de Versailles; j'ai suivi ceux qui ont paru à nos expositions rétrospectives, et quand il m'est

(1) Paul Mantz.

arrivé d'y sentir certains défauts qui tenaient à la manière de l'auteur, trop d'éclat et de fluidité, une certaine fadeur, un enjolivement volontaire du modèle, je suis revenu à ses Mémoires et j'en ai savouré le naturel.

La vie de Mme Le Brun est contenue dans ces pages : où trouver une meilleure biographie ? Elle nous raconte ses années de jeunesse passées dans l'atelier du peintre Vigée son père, les soirées chez le statuaire Le Moyne où elle rencontrait Grétry et La Tour. Dans un milieu comme celui-là, l'esprit se forme vite; Mlle Vigée donna des preuves d'un talent précoce; elle était déjà connue dans le monde des artistes, quand elle épousa Le Brun, expert et marchand de tableaux. Ce mariage ne fut point heureux; il faut encore le citer, en parlant des malencontreuses unions des femmes artistes; Le Brun aimait le jeu; Mme Vigée Le Brun nous révèle « qu'il avait une passion effrénée pour les femmes de mauvaise vie ». Notre artiste écrit ses souvenirs comme Rousseau écrivait ses confessions, elle ne nous cache rien de son existence.

Elle avait été reçue à l'Académie de peinture en 1780 : c'est en 1779, qu'elle fit pour la première fois le portrait de Marie-Antoinette. Elle peignit la Reine « en grand panier, vêtue d'une robe de satin et tenant une rose à la main. » Elle la représenta plus tard en robe nacarat, arrangeant des fleurs posées sur une table; un autre portrait la montre coiffée d'un chapeau de paille et habillée d'une robe de mousseline. Le tableau le plus connu est celui où la Reine est entourée de ses enfants, œuvre très attachante et qu'on revoit toujours avec plaisir au Musée de Versailles. L'artiste avait tenu à ne pas rester au-dessous de l'estime que lui témoignait la malheureuse souveraine. La Révolution vint mettre brusquement un terme aux succès remportés par Mme Vigée Le Brun à la cour. En qualité de portraitiste de la Famille royale, elle n'était guère républicaine. « L'affreuse année 1789 était commencée, dit-elle, et la terreur s'emparait déjà de tous les esprits sages. Je me rappelle parfaitement qu'un soir où j'avais réuni du monde chez moi pour un concert, les personnes qui m'arrivaient entraient avec l'air consterné; elles avaient été le matin à la promenade de Longchamps, la populace, rassemblée à la barrière de l'Étoile avait injurié de la façon la plus effrayante les gens qui passaient en voiture; des misérables montaient sur les marchepieds, en criant : « L'année



MADAME VIGEE LEBRUN

prochaine vous serez derrière vos carrosses et c'est nous qui serons dedans! » Quand la famille royale fut ramenée de Versailles à Paris, Mme Vigée Le Brun se décida à partir; elle devint, elle aussi, une émigrée. Et la voilà errante et voyageuse; elle parcourt l'Italie où elle est accueillie partout à merveille; elle fait dans toutes les cours, le portrait de quelques membres de la famille régnante, elle retrouve à Naples, ces pauvres princesses, tantes de Louis XVI, qu'avait peintes aussi Mme Guiard, Madame Victoire et Madame Adélaïde. Elle passe ensuite à Vienne, puis à Saint-Pétersbourg, où elle n'a qu'à se louer de la réception qui lui est faite par Catherine II. Mme Vigée Le Brun demeure pendant quelques années en Russie, admirablement traitée par Paul Ier et Alexandre Ier. Elle se décide seulement à rentrer en France en 1801. Elle retrouve à Paris son mari, M. Le Brun, qu'elle avait presque oublié pendant son absence. Une nouvelle société s'était formée autour de Bonaparte, mais Mme Vigée Le Brun ne pouvait aimer ce monde de parvenus et ces femmes de militaires; elle préférait les manières de l'ancienne cour : elle n'a pu s'empêcher, surtout à propos de Mme Murat, sœur de Bonaparte, de faire une comparaison peu flatteuse et de marquer ses regrets.

Quelle belle série de portraits Mme Le Brun a exécutés en France et pendant ses voyages! C'est la haute société du temps de Louis XVI, l'aristocratie étrangère, Marie-Antoinette et Catherine II, la princesse Marie-Thérèse de Naples, la princesse de Lichtenstein, le prince Lubomirski, Mme Demidoff, la grande-duchesse Élisabeth, le comte Potocki, etc. Il y a comme une histoire internationale qu'on peut recomposer à l'aide de ces portraits. Au Louvre, nous retrouvons quelques figures de personnages célèbres : Paesiello, Hubert-Robert, Joseph Vernet, le baron de Breteuil (1). Le Louvre possède le portrait bien connu où Mme Vigée Le Brun s'est représentée elle-même, tenant dans ses bras sa petite fille. Un autre portrait devenu populaire est celui qui nous montre Mme Molé-Raymond, de la Comédie-Française, coiffée d'un grand chapeau et marchant avec une allure dégagée, en cachant ses mains dans un grand manchon.

On ne peut refuser à ces œuvres un coloris limpide et transparent, beaucoup

(1) Salle des dessins.

de fraîcheur de tons, une grande finesse d'exécution. Mme Le Brun répand dans ses portraits une grâce souriante, une beauté idéale, elle recherche une certaine magie du pinceau. Elle excelle à rendre la candeur et l'innocence, le ravissement de l'enfant, la tendresse maternelle ainsi que le charme de la jeune fille; elle exprime parfaitement la douceur et la bonté du caractère. Quelques-uns de ses personnages, même du rang le plus élevé, semblent avoir traversé les scènes sentimentales du tendre Greuze. J'ai dit qu'elle embellissait les figures qu'elle faisait poser : Mme Vigée Le Brun n'est pas un peintre de la réalité; on rencontre néanmoins chez elle une certaine puissance rare chez une femme : cette vigueur réside dans l'esprit plutôt que dans le style; Mme Le Brun aboutit souvent, comme dans le portrait de Mme Molé-Raymond, à des hardiesses auxquelles vient nuire la suavité de la touche.

On ne saurait trop lui reprocher la façon dont elle déguise souvent ses modèles, suivant encore sur ce point les mêmes traditions que Largillière ou Nattier. Elle a recours à des procédés par trop démodés. Quand elle peint à Vienne la princesse de Lichstenstein, elle imagine de la représenter en Iris; elle transforme Mme Pitt en Hébé, posée dans des nuages et tenant une coupe où un aigle vient boire; elle métamorphose le prince de Lubomirski en Amour de la gloire. « Mlle de Fries était excellente musicienne, dit-elle, et quand je fis son portrait, je voulus la peindre en Sapho, chantant et s'accompagnant de la lyre. » Cet abus du travestissement nous fait songer à la vogue qui entourait encore les trop fameuses lettres de Demoustiers sur la Mythologie.

Mme Le Brun a pourtant contribué à un mouvement qui survenait à propos, après le maniérisme de Boucher et qui pouvait amener un heureux retour vers la simplicité. Elle était ennemie des robes à falbalas et des cheveux poudrés; elle drapait ses modèles à sa façon, en résistant aux exagérations de la mode. Elle en tenait, au fond, pour le costume grec; elle voulait faire imiter à ses contemporaines les mœurs de la Grèce, entrevues à travers le *Voyage du jeune Anacharsis*. Relisez dans ses souvenirs la piquante description d'un souper grec, donné chez elle et voyez comment elle costume son monde : « La fille de Joseph Vernet, la charmante Mme Chalgrin arriva la première. Aussitôt, je la coiffe, je l'habille. Puis, vient Mme de Bonneuil, si remarquable par sa beauté,



MADEMOISELLE MAYER

[illegible]

[illegible]

Mme Vigée, ma belle-sœur qui, sans être aussi jolie, avait les plus beaux yeux du monde et les voilà toutes trois métamorphosées en véritables athéniennes. Le Brun-Pindare entre, on lui ôte sa poudre, on défait ses boucles de côté et je lui ajuste sur la tête une couronne de laurier... (1) » Cette couronne était celle qui avait servi pour peindre le jeune prince Lubomirski en Amour de la gloire!

Je m'arrête ici à cette aimable artiste, qui a droit encore à notre bienveillance, malgré toutes les évolutions du goût, et dont l'œuvre paraît expressive quand on l'examine sous tous ses aspects. Mme Vigée Le Brun groupa autour d'elle quelques élèves, quelques jeunes femmes de talent, qui se distinguèrent au début de notre siècle et qui perpétuèrent certaines de ses qualités et certains de ses défauts. Elle nomme elle-même dans ses Mémoires plusieurs femmes artistes, entre autres Mlle Émilie Roux de la Ville, la même qui inspira à Demoustiers ses lettres et dont le Louvre possède un *Portrait de négresse*; elle cite aussi plusieurs femmes amateurs, comme la marquise de Grollier qui peignait des fleurs avec une grande supériorité. Mme Vigée Le Brun, il faut le rappeler à son honneur, a exercé une grande influence sur les générations de demoiselles artistes qui se sont succédé sous la Restauration. Que de copies ont été faites au Louvre, même de nos jours, de son portrait à elle-même et de celui de Mme Molé-Raymond; que de fois ses légères et limpides peintures ont été reproduites sur la porcelaine!

Je ne dois pas toucher à la mélancolique figure de Mlle Constance Mayer qui appartient aux premières années du XIXe siècle, mais qui ne voulut pas occuper une large place dans le monde des arts, puisqu'elle mit fin à ses jours en 1821. D'autres femmes artistes s'offrent à nous sous la Restauration et au milieu du mouvement romantique; vers cette époque, les conditions de la vie artistique ne sont plus les mêmes et les femmes expriment de nouvelles idées, elles s'ouvrent d'autres domaines. Elles participent à notre amour de la nature et peignent le paysage : elles suivent le vaste courant qui nous entraîne vers tous les genres à la fois.

L'influence du XVIIIe siècle s'est atténuée à présent, les grands noms d'il y a cent ans ne vivent plus qu'à l'état de souvenir. Examinez les œuvres des

(1) *Souvenirs* de Mme Vigée Le Brun, t. I, p. 67. Charpentier.

femmes qui exposent chaque année à nos Salons, vous trouverez à peine parmi elles, pour permettre un parallèle avec nos femmes du XVIII[e] siècle, quelques élèves de Chaplin. Il est une femme très remarquée aux expositions des aquarellistes, qui, dans sa grâce délicate, dans la coquetterie de son talent, peut nous rappeler par quelques traits M[me] Vigée Le Brun. Mais que de tendances différentes, quelle variété chez nos exposantes! Nos femmes artistes d'aujourd'hui abordent avec succès des genres qui exigent de la fermeté autant que de la souplesse. Elles s'enrôlent sous toutes les bannières; il en est qui rendent les vigueurs du plein air et qui ne craignent pas de laisser voir dans leurs œuvres la vivacité de sensation de l'impressionisme. Elles montrent toutes les hardiesses, et les plus audacieuses sont celles qui ne veulent pas laisser voir en elles les qualités et le caractère de la femme et qui cherchent, avant tout, à faire preuve de puissance et d'énergie.

ANTONY VALABRÈGUE.





ARRIÈRE-SAISON

I

PRINTEMPS PERDUS

Hélas! pourquoi si tard t'ai-je donc rencontrée,
Rose de mon automne, ô mignonne adorée?
Pourquoi, pourquoi si tard?... Je songe bien souvent
Que jadis, moi jeune homme et toi petite enfant,
Nous étions des voisins et que, sans nous connaître,
Moi, mûr trop tôt et toi venant presque de naître,
Nous habitions tous deux dans ce coin de Paris,
Où maintenant, ayant déjà des cheveux gris,

Vieux garçon tout surpris de ma bonne fortune,
Le long des boulevards déserts, les soirs de lune,
Je vais en te serrant le bras, silencieux,
Et m'arrête parfois pour te baiser les yeux.

C'est ainsi cependant, ô ma chère petite!
Le logis où depuis bientôt quinze ans j'habite
Est près de la maison dans laquelle jadis,
Pauvre et naïve enfant du peuple, tu grandis.
Toi qui, par la chaleur de tes lèvres si douces,
As fait sur mon vieux cœur fleurir de jeunes pousses,
— Tel au soleil d'Octobre un arbre faubourien —
Près de moi tu vivais; — et je n'en savais rien!...
Dire que j'ai souvent mené ma flânerie,
Par les soirs de printemps bons pour la rêverie,
Dans la paisible rue aux jardins odorants
Où tu m'as confié que logeaient tes parents,
Et que cette gamine aux pieds fins, droite et maigre,
Qui sautait à la corde en criant : « Du vinaigre! »
Et qui s'interrompait avec un peu d'humeur
Pour laisser le passage au distrait promeneur,
C'était peut-être toi vers ta dixième année,
Toi que j'ai cent fois vue et jamais devinée!...
La cruelle pensée!... Et dire que plus tard,
Dans ce même quartier, sur ce long boulevard
Où, par les nuits de Juin, par les nuits étoilées,
Le petit monde prend le frais sous les allées,
Nous nous sommes croisés sans doute, plus d'un soir,
Moi, rêveur absorbé qui regardais sans voir,
Toi, fille de seize ans mise en apprentissage,
Qui rentrais à la hâte et voulais rester sage;
Et dire que jamais alors nos yeux n'ont lui,
Moi m'écriant : « C'est elle! » et toi disant : « C'est lui! »...

Telle est la vie. On marche, on va, — quelle injustice! —
Sans qu'un seul battement de cœur vous avertisse
Du bonheur qu'on coudoie et qu'on laisse passer.
Mais le hasard n'a pas voulu nous fiancer,
Et nous avons tous deux, dans l'exil, dans l'absence,
Perdu, moi ma jeunesse et toi ton innocence.
Lorsqu'enfin sur mon sein ton front s'est reposé,
Le sort t'avait meurtrie et j'étais bien blasé,
Et je t'ouvris mes bras, ô ma simple maîtresse,
Comme un port en ruine à la barque en détresse.
Ah! certe, notre amour automnal nous est cher.
Tout ce que notre vie a d'impur et d'amer,
Nous l'oublions. La paix heureuse est dans notre âme.
Jamais tu ne sauras assez, ô chère femme
Qui parfume mon cœur d'un dernier sentiment,
Combien je me sens bon, combien tendre et clément,
Quand je t'ai près de moi, douce, triste et jolie.
Mais il est, vois-tu bien, plein de mélancolie,
Le souvenir, qu'en vain je cherche à réprimer,
De ces printemps perdus à ne pas nous aimer.



II

SON CHARME

Au premier regard elle plaît,
Ma fine blonde au teint de rousse;
Mais, seul, je sais combien elle est
Silencieuse, tendre et douce.

L'air anglais et mise avec goût,
La taille svelte et gracieuse,
Elle est exquise, mais surtout
Tendre, douce et silencieuse.

Ses yeux clairs sont de purs émaux,
Et mon désir s'y laissa prendre;
Mais son vrai charme est dans ces mots :
Douce, silencieuse et tendre.



III

TOAST CHAMPÊTRE

Mai, qu'avait jusqu'alors désolé le vent aigre,
Mai, frileux sous les fleurs, en habit de vinaigre,
S'était enfui. Joyeux dans le ciel enchanté,
Le chaud soleil de Juin proclamait : « C'est l'été! »
Celle qui connaît bien mon sentiment pour elle
Choisit sa robe claire et sa plus fraîche ombrelle;
Et, pour le beau pays de forêts et d'étangs
Qui cache nos amours depuis quelques printemps,
De grand matin, heureux de vivre, nous partîmes.
Les poiriers du chemin sont nos amis intimes;
Quand, dans la carriole au vieux cheval boiteux,
Nous passons, les rameaux murmurent : « Ce sont eux! »

Et, grise de plein air et de grand paysage,
Ma mignonne leur prend des feuilles au passage.
Rien n'a changé. Voici l'auberge. Sur le seuil,
Le vieux chien du logis vient pour nous faire accueil.
Notre chambre est la même. En ouvrant la fenêtre,
La même saine odeur de forêt nous pénètre.
Voici le pied tronqué de l'orme qu'on scia.
En face, dans le parc, le même acacia
Répand, comme jadis, son odeur printanière.
J'entends le loriot comme la fois dernière
Et songe : « Le bonheur qui se peut retenir
Est tout dans l'habitude et dans le souvenir. »
Cependant ma petite amie — oh! comment dire
Le charme tendre et fin de son joli sourire? —
Bien contente, elle aussi, dans ce coin retrouvé,
A ri, comme autrefois, du portrait mal gravé
Du pauvre Monsieur Thiers en toupet ridicule;
Elle a mis son chapeau fleuri sur la pendule,
Oté ses gants de Suède, et puis, ayant pensé,
Tout à coup, qu'on ne s'est pas encore embrassé,
Elle s'approche avec son air sainte-n'y-touche
Et pose lentement sa bouche sur ma bouche.
Quelle minute!...

Un cri nous appelle soudain.
Le déjeuner! On est servi dans le jardin,
Sous la tonnelle basse, auprès du jeu de boules.
On court se mettre à table en effarant les poules.
Victoire encor! Rien n'a changé! Tout est pareil!
Voici le gai vin blanc qu'il faut boire au soleil
Et dont la courte ivresse en rires se dissipe,
Le lourd couvert d'étain et de terre de pipe
Dont un joyeux rayon fait vibrer les couleurs,
Et des cerneaux tout frais dans une assiette à fleurs.

... Puisqu'après ce repas nous faisons une pause
Et que mon verre est plein, effeuilles-y la rose,
Ma chère, que tu fais tourner entre tes doigts;
Car je veux boire au nid de nos amours. Je bois
Au clocher du village, orné d'un coq de fonte,
Qui, depuis cinq printemps, — à mon âge, on les compte, —
Le long des jeunes blés pleins d'oiseaux et de chants,
Nous a vus tant de fois faire un bouquet des champs;
Je bois aux toits moussus où, comme nous fidèles,
Reviennent, chaque été, les bonnes hirondelles;
Je bois aux verts fourrés de ronce et de genêt
Où l'écho semble aimer ta voix qu'il reconnaît;
Je bois aux vieux témoins de nos gaîtés champêtres,
Aux fleurs dans les grands prés, aux fraises sous les hêtres,
A la forêt où chante au lointain le coucou,
Aux sentiers dans lesquels, te baisant sur le cou,
Je t'étreins brusquement pour te dire : « Je t'aime! »
Enfin je bois au cher pays, toujours le même,
Où, depuis ce matin, nous sommes de retour,
Chère, et qui n'a pas plus changé que notre amour!



IV

LE BON LENDEMAIN

J'ai, de façon presque incongrue,
Bâillé dans le monde, hier soir...
Ma petite amie, allons voir
Les humbles passants dans la rue.

Le musc est un affreux parfum;
On m'a dit trop de platitudes...
Dans le faubourg aux odeurs rudes,
Écoutons les gens du commun.

J'ai vu des messieurs pleins de morgue
Et des dames raides d'empois...
Vois donc, sur les chevaux de bois,
Tourner le peuple au son de l'orgue.

J'ai fait un dîner trop truffé
Qu'encore aujourd'hui je digère...
Vivent nos dînettes, ma chère,
Où je bois, assis, mon café!

Un bas-bleu, sorte de girafe,
M'accabla de pédants discours...
Écris-moi souvent, mes amours...
J'aime tes fautes d'orthographe!

Quand j'ai pu m'enfuir, plein de thé,
Il était une heure et demie...
Couchons-nous, ma petite amie,
Comme les oiseaux en été.

Là-bas, une coquette obèse
Croit que j'aspire à ses faveurs...
Ma svelte blonde aux yeux rêveurs,
Donne les vite qu'on les baise!



V

ACCIDENT D'HIVER

Il fait froid. Rentrons vite. Il fait froid. Les gamins
Achètent des marrons pour se chauffer les mains
Et courent en frappant des pieds, comme en colère.
Dans le ciel bleu d'acier, un ciel de nuit polaire,
Le dur scintillement des étoiles s'accroît.
Les ruisseaux sont gelés. Rentrons vite. Il fait froid.
Tu me serres le bras bien fort, pauvre petite;
Je te sens frissonner. Il fait froid. Rentrons vite
Et montons l'escalier quatre à quatre. Grand Dieu?
Dans la chambre on n'a rien préparé pour le feu.
Nous grelottons. J'allume une triste bougie.
Au bord du canapé, blême, sans énergie,

Gardant voile, fourrure et manchon, tu t'assieds.
Comme il fait froid! Je pousse un coussin à tes pieds
Et j'y tombe à genoux, sans quitter ma pelisse.
C'est si drôle que tu souris avec malice.
Voilà des amoureux qui ne sont pas fringants!
Nous nous prenons les mains, mais sans ôter nos gants,
Et nous partons d'un grand éclat de rire, ensemble...
Oui, mais je deviens fou, quand tu ris. Il me semble
Qu'il fait meilleur. Glissant mes mains sous ton manteau,
Je te serre en mes bras comme dans un étau.
Elle tiédit enfin, ta bouche jeune et pure;
Mes lèvres vont chercher ton cou dans la fourrure;
Contre mon cœur ton cœur ému fait un sursaut;
Tu pousses un soupir... Dis donc, comme il fait chaud!



VI

DERNIÈRE FLAMME

Oui, j'ai changé souvent de maîtresse et d'amours,
Mais, chaque fois, j'ai cru que c'était pour toujours,
Et, jusqu'à l'âge mûr, j'ai connu la misère
De me duper moi-même en me croyant sincère.
Ah ! dans cette heure exquise où le désir naissant
Et les parfums d'Avril troublent l'adolescent,
Heureux, heureux celui qui résout le problème
De n'aimer qu'une fois, d'aimer toujours la même !
Il ne connaîtra pas, celui-là, le frisson
Qui — lorsque vient l'amour de l'arrière-saison,
Sentiment moins ardent, sensation moins vive, —
Soudain glace le cœur et fait douter qu'il vive !...
C'est mon ancien regret, chère âme, et tu le sais ;
Car bonheurs et chagrins de mes amours passés

Sont devenus des vers et j'en ai fait mon livre,
Misérable rêveur qui me regarde vivre !
Lorsque tu m'as choisi, tu savais bien, hélas !
Que ton bras s'appuyait sur un bras déjà las.
Quand, fixant sur mes yeux tes yeux d'esclave heureuse,
Tu me tendais la fleur de ta bouche amoureuse :
« Laisse-moi seulement t'aimer ! » me disais-tu ;
Et, j'en conviens, souvent mon cœur n'a pas battu,
Malgré tous mes baisers sur ton front incrédule ;
Non, il ne battait point, pareil à la pendule
Dont on a pour toujours arrêté le ressort
Dans la chambre funèbre où quelque prince est mort.
Que j'ai souffert alors de ne pouvoir te rendre
Qu'un goût sentimental, qu'un peu d'amitié tendre !...
Mais j'ai voulu t'aimer parce que tu m'aimais.
Aujourd'hui, chère enfant, viens dans mes bras et mets,
Mets ton front sur mon cœur... Tu l'entends ?... Il palpite !...
Lentement, lentement, mais chaque jour plus vite,
Ainsi qu'un voyageur par l'espoir soutenu,
Le lointain exilé, l'absent est revenu.
Mon octobre frileux donne sa chrysanthème ;
Ton charme et ta constance ont triomphé. Je t'aime !...
Mon enfant, serre-moi bien fort entre tes bras
Et jure, oh ! jure-moi que tu l'entretiendras,
La flamme que ta jeune haleine a fait renaître ;
Car c'est mon seul bonheur, ma seule raison d'être ;
Par elle seulement je suis poète encor.
Gardons, ô mon enfant, ce suprême trésor ;
Veillons, ô ma plus chère et dernière maîtresse,
Sur ce foyer d'amour qu'alluma ta tendresse,
Comme un mineur perdu protège avec sa main
Le flambeau qui lui fait retrouver son chemin.

FRANÇOIS COPPÉE.



LE DOCTEUR MODESTO (*)

Je fis, par une journée radieuse, ma seconde entrée au bourg de Mézy. Le paysage d'encre et fusain du mois d'avril était maintenant tiré en couleur. Le soleil d'août dorait les sables et bleuissait les touffes de chardons; la mer, éblouissante, étrennait une robe de moire verte à reflets d'argent. La ligne de l'horizon se perdait dans une poussière lumineuse, les rudes profils des Épaulards s'effaçaient sur la pureté du ciel.

La saison d'été battait son plein. A l'hôtel, M. Philippe, en habit noir, la barbe en éventail sur le plastron, donnait des ordres à son chef et à son chasseur. La vue de ce chef me remplit d'effroi. Le chasseur, c'était le groom en savates, agrémenté d'une livrée à gilet orange. Il fallait renoncer à l'espoir de vivre en famille.

Je gagnai le laboratoire en longeant la plage. Le Tout-Mézy était dehors. Je passais la revue des baigneurs, lorsqu'une voix connue m'appela par mon nom. A quelques pas, Madame Alice, en toilette claire, travaillait sous un parasol. Elle plia sa broderie et vint à moi, avenante et rieuse.

— Vous arrivez? me dit-elle avec son sans-gêne pétulant. Vos amis sont au travail. Allons les surprendre.

On devine l'accueil que je reçus. Saballos me sauta au cou, tandis que ses camarades battaient aux champs sur des bocaux

(*) Voir *Les Lettres et les Arts* du 1er septembre.

vides. Le patron agita son tablier et donna congé pour le reste du jour, en signe de joie.

— Vous prenez donc goût au pays? me demanda-t-il.

— C'est à votre compagnie que je prends goût. Cependant Mézy me paraît supportable par le soleil. Ne vous avais-je pas promis de revenir?

Pla y Saballos me lança une œillade de conspirateur et mit un doigt sur ses lèvres; je le rassurai d'un regard.



— A présent la colonie est au complet, dit Madame Alice. Si vous veniez visiter mon chalet?

Depuis une semaine elle aménageait sa nouvelle demeure.

— Je vis au milieu des caisses, nous conta-t-elle. Heureusement que Saballos est là pour m'aider!

— Parbleu! vous l'accaparez. Ah! les femmes! Je confie à madame un zoologiste, elle le change en tapissier. Voilà huit jours que Pla n'a fait une préparation. Il est constamment à la Villa Alice à enfoncer des clous.

— Ajoutez qu'il s'en acquitte comme un ange.

— Oh! indulgence, excessive indulgence! Madame un goût *esquouis*... Suffit d'obéir...

Et Don Modesto eut une contorsion avantageuse.

La maison de Madame Alice, construite au bord de la route de Calais, opposait à la mer sa façade au pignon dentelé. Malgré son perron large et le châssis vitré qui s'ouvrait sur la plage, elle me rappela les locations de Montmorency. La jeune femme nous en fit gaîment les honneurs.

— Ici, sera le salon. Le patron y fera des conférences. Une fois assis, on se croit dans la mer... Nous terminerons par là, n'est-ce pas Saballos?

— Et votre chambre? dit Serres.

— Curieux!

— Permettez, nous sommes jaloux. Saballos l'a vue, lui....

— Oh! comme tapissier.

J'interrogeai le visage de l'hidalgo pour voir l'effet que produisait sur lui cette explication : il conserva sa dignité tranquille.

Elle était amusante, cette chambre de jolie femme, tendue de perse à feuillages, encombrée de bibelots drôles, fraîche et pimpante comme sa maîtresse, et, comme elle aussi, d'un charme douteux. Une panoplie d'armes assez rares me fit songer, j'ignore pourquoi, à quelque galant officier de marine, dont je cherchai le portrait sur la cheminée. Mais, bien qu'il dût exister par le monde un Monsieur Alice, nulle trace d'une intervention masculine n'était appréciable à l'œil nu.

— Vous avez là, madame, de quoi vous défendre, dis-je en montrant la panoplie.

— C'est un cadeau de mon pauvre mari.

Et Madame Alice nous regarda l'un après l'autre dans le blanc des yeux.

J'avais bien envie de la questionner sur le défunt.

— Finissez, Saballos! cria-t-elle d'une voix dure.

Pla tressaillit. Il tenait à la main un griffon chinois de vieil ivoire, qu'il s'empressa de replacer sur le guéridon.



— Je vous ai défendu de toucher à ce bibelot. Si vous me le cassez, nous nous brouillerons.

Saballos, froissé, comptait les fleurs du tapis. Elle serra le griffon dans un tiroir.

— Je ne pensais pas vous déplaire, dit piteusement Saballos.

— Ce n'est rien! répondit Madame Alice, reprenant toute sa belle humeur.

Et elle fit un geste gentil à l'hidalgo, dont le front se rasséréna.

On entendit un son de cloche fêlée.

— Ah! la voix des Philippe qui appellent leurs victimes!

— Vous verra-t-on ce soir, Madame?


E. Rosset Granger

— Peut-être me montrerai-je un instant au Casino. Mais j'y suis si impopulaire...

— Impopulaire !

— Positivement. Il n'est sorte de méchancetés que ces badauds n'inventent contre moi... A ce propos, patron, vous connaissez le dernier bruit de la plage?... Eh bien ! je cherche à me faire épouser par vous. Vous hésitez encore, pour ne pas compromettre votre avenir, mais vous y passerez. Je suis si fine...

Elle risqua cette phrase avec un aplomb tel que Serres perdit contenance.

— Vraiment, je... ils..., balbutia-t-il.

Et il haussa les épaules, visiblement mécontent.

— Si on distribuait des calottes? proposa Saballos.

— Êtes-vous fou ? une querelle avec ces imbéciles ! D'abord cela ne m'offense pas du tout, au contraire. Inspirer une passion à un grand savant, cela a toujours été mon rêve...

Et Madame Alice nous reconduisit jusqu'au perron, toujours babillarde et prodiguant les perles de son rire.

— Senor, s'il vous plaît ? me dit en chemin Saballos, à table à côté de vous, permettez ?

— Qu'avez-vous donc fait à notre ami ? me demanda le patron, tandis que Pla se précipitait pour placer lui-même mon couvert auprès du sien. Tous les matins, il s'informait de votre arrivée. Il ne jure que par vous.

— Je l'aime beaucoup! C'est une charmante nature.

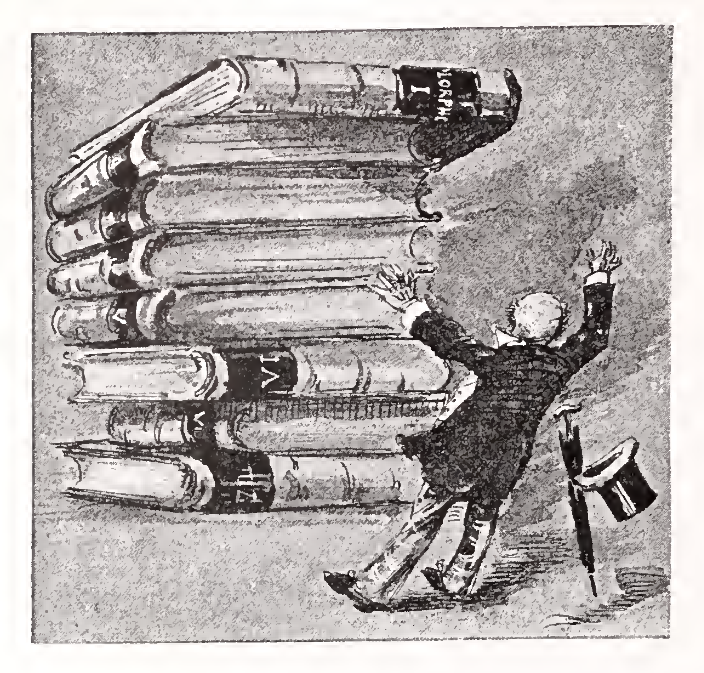
— Très bien ! Vous entendez, jeunes gens ?

Je me trouvais à table entre Serres et l'hidalgo. Il y avait là environ cent cinquante dîneurs, bonnes gens de province que les vareuses rouges remplissaient de crainte et de respect. Tout ce monde mangeait à belles dents les mixtures cuisinées par le chef de M. Philippe et se racontait des histoires de noyés. Heureusement, on pouvait s'isoler dans le vacarme. Saballos, lui, avait entrepris son vis-à-vis, un avoué de Saint-Omer, auquel il racontait l'entoniscus. L'officier ministériel écoutait bouche bée.

— Vous devriez lire Haeckel, senor, disait Don Modesto en lui servant à

boire. Malheureusement la *Morphologie,* huit volumes, n'est pas traduite...

— Et puis, je n'aurais pas le temps, peut-être...



— Je vous prêterai l'*Anthropogénie*. Vous verrez quel *individou* immense! Je ne connais que M. Serres...

— Quel animal! me souffla Serres. Marchez-lui sur le pied; il va me couvrir de ridicule.

— Laissez-le donc aller, c'est si drôle.

— Mais pas du tout, il est terrible! L'autre jour, il voulait à toutes forces me faire expliquer à cette vieille demoiselle, que vous voyez là-bas, le développement du fœtus...

Mais déjà Don Modesto ne songeait plus au parallèle des professeurs Serres et Haeckel; il figurait l'œuf et la vésicule germinative avec une boulette de mie de pain qu'il mettait sous le nez de son auditeur.

— C'est vraiment curieux, faisait l'avoué, avec une douceur résignée.

— Alors, c'est mauvais, ce qu'on nous donne? me dit le patron.

— C'est-à-dire, mon cher, que je vous admire de pouvoir dîner ainsi, tous les soirs, pendant deux mois, et dans cette compagnie! Vous avez une philosophie imperturbable.

— Du moment que je n'obtiens pas le bouleversement radical de la société, tout m'est égal. En somme, j'aime mieux ces bourgeois que mes confrères : ils n'ont d'idées sur rien, au moins!

— Voilà ce qui vous trompe. Ils ont des idées sur tout, et fort arrêtées; seulement, comme ils ne s'occupent pas de votre Manitou, ils ne vous choquent point. Vous ressemblez à Louis XIV qui préférait les athées aux jansénistes; vous êtes un dévot...

— Et vous, une femme gouvernée par ses nerfs.

Pendant que nous échangions ces aménités, Saballos poursuivait l'initiation de l'avoué de Saint-Omer : il en était à la création mécanique et à l'inutilité de l'hypothèse divine.

— Alors, vous ne croyez point en Dieu? disait le provincial.

— Absolument point! déclarait Don Modesto, très affable.

— Ils me feraient aller à la messe, les gens comme Saballos! dis-je tout bas au patron. Je parie que celui-là croit au loup-garou...

— Vous ne pensiez pas si bien dire. Jamais Pla n'irait à la marée un vendredi.

— Vous voyez?...

— Mais Saballos ne compte pas, mon cher. C'est un tirailleur, un enfant perdu, un brave enfant!

— A propos de Saballos, ne trouvez-vous point qu'il se passe en lui quelque chose d'anormal?

— Non... Quoi donc?

— Bien, bien... Je me serai trompé.

Je savais depuis longtemps que l'excellent maître n'observait que distraitement le cœur humain; j'eus cependant l'idée qu'il faisait l'ignorant à plaisir.

— Enfin, s'il éprouvait quelque chagrin, vous le regretteriez...

— Saballos, un chagrin, allons donc! Vous ne connaissez pas cette classe d'esprits. Ils vivent dans une fête perpétuelle : l'enthousiasme les nourrit et les préserve. Voyez celui-là : il manque de tout, il vit d'aumônes ou d'expédients misérables, il court le monde sans aboutir à rien... A sa place, vous ou moi, vous surtout, nous aurions des heures d'abattement, des nuits sans sommeil. Mais lui, c'est le sauvage, l'homme primitif qui n'a peur de rien, que des fantômes. Le monde réel n'a pas prise sur lui.

— Soit... Mais... les fantômes?...

— Il doit avoir des amulettes sous sa vareuse.

Il était clair que le patron ne voulait rien voir.

— Là-dessus, je vous quitte, me dit-il; j'ai à travailler une partie de la nuit... Vous, vous allez vider la coupe des plaisirs. Il y a soirée dansante : vous regarderez mes gamins valser en espadrilles.

— Ces petites fêtes-là vous amusent, vous!

— Puisque je vous dis que tout m'est égal, étant donnée l'humanité telle qu'elle est! Voulez-vous que je vous présente à quelques familles?... Non? Alors faites une bonne action. Allez délivrer cet honnête homme des griffes de Saballos; je crains pour sa vie : il est violet.

J'eus peine à opérer le sauvetage. Pla tenait l'avoué par un bouton de sa redingote et lui parlait dans la figure.

— Comprénez?... Comprénez?... criait-il.

L'habitant de Saint-Omer ne cherchait même plus à s'évader.

— Voici Madame Alice! dis-je à Saballos.

Il abandonna sa proie pour courir au-devant de la jeune femme. Hélas! l'occasion n'attend pas : Madame Alice, en valseuse impatiente, tournait déjà aux bras de Deshayes.

— Quel mauvais genre a cette créature! grognait derrière moi une âme charitable. Elle est d'un hardi!...

Mais la vierge folle soufflettait du vent de sa jupe la moue des vierges sages; il faut avouer qu'elle valsait à souhait et que son costume marin de toile bise lui seyait à ravir.

— Et vous, Don Modesto, vous ne dansez pas?

— Une fatalité, senor, je n'ai jamais *pou*.

Ce soir-là, les dames déclarèrent unanimement que Madame Alice s'affichait.

Telle était la vie de Mézy-sur-Mer en la saison des bains. Ce qui m'étonnait le plus, c'était de m'y voir.

Je résolus, pour tuer le temps, d'assister en amateur aux séances du laboratoire. Serres paraissant se soucier médiocrement de ma présence, — quand il s'agissait de la science, il n'aimait pas à s'encombrer de non-valeurs — je m'offris à suppléer Saballos, retenu par son service à la Villa Alice. L'hidalgo ne faisait à la salle d'étude que de courtes apparitions, commençait

un dessin, tirait une ou deux bordées d'idées générales et repartait.

— Mais, lui dit un jour Serres, qu'est-ce que vous fabriquez donc, tous les deux, du matin au soir ?

— Parbleu, Pla fait la cour à Madame Alice, répondit Deshayes. C'est un Don Juan...

Pour la première fois, je vis Saballos accueillir mal une raillerie de camarade.

— S'il vous plaît, senor Deshayes, daignez vous taire !

— Saballos ! Saballos ! Don Juan Saballos ! crièrent les autres... Eh ! bien ! A quand la noce ?...

— Voulez-vous bien cesser, mauvais plaisants ! dis-je à mon tour... Laissez-les jaser, Don Modesto ; laissez-les crier, vous ne voyez donc pas qu'ils sont jaloux ?

— Plaisanteries stupides, véritablement ! Une dame dans l'embarras... Le devoir pour tout caballero..

— C'est évident ! votre conduite est d'un vrai gentilhomme. Allez à la villa, mon cher, le devoir vous y appelle : le service des jolies femmes avant tout.

Décidément, c'est l'araignée qui se prend à la mouche, me disais-je en regardant s'éloigner Saballos, qui grimpait aux dunes ainsi qu'un faucheux gigantesque... La fable est renversée... Quelle sera la morale ?

* * *

Quelques jours après cette scène, je procédais à un bout de toilette, avant de descendre à table d'hôte, lorsqu'on heurta fortement à ma porte. Saballos fit irruption dans ma chambre : il était blême, hérissé, et tremblait de tout son corps.

— Ah ! senor ! Une fatalité !

Il s'écroula sur ma malle, en se tordant les mains.

— Senor!... le petit griffon... en ivoire... Je l'ai brisé!!... Furieuse... indignée... m'a chassé! Chassé! moi!

— Bah! colère de jolie femme, mon cher Modesto : c'est un petit malheur, après tout...

— Non, non; malheur immense! m'a appelé... oh!... m'a dit des sottises... Dignité *mascouline* offensée... Fini, je vous dis, absolument!

Et l'hidalgo fondit en larmes. Il ne niait plus la femme à cette heure!

Sa douleur m'attendrit. Je pris dans les miennes ses deux mains moites, m'efforçant de le consoler. Il se remit peu à peu, s'essuya les yeux, et se fit un verre d'eau sucrée dans ma timbale de voyage. Mais de gros sanglots convulsifs le secouaient encore; il proférait sans interruption tous les jurons de sa langue, et menaçait du poing la corniche du plafond.

— Maintenant, je n'ai plus qu'à repartir!

— Allons! Don Modesto, un peu de sang-froid, lui dis-je, avec la feinte sévérité dont on use avec les enfants. Comment! vous, un savant! un philosophe!

— S'agit bien de philosophie, en vérité! Elle m'a chassé, je vous dis!

— Voyons! tout peut s'arranger, il me semble. Voulez-vous que je vous réconcilie avec Madame Alice? J'irai lui porter vos excuses...

Une lueur d'espoir brilla dans ses yeux.

— Impossible, senor... Ma dignité!... murmura-t-il, rentrant dans la peau de l'hidalgo. Elle m'a appelé...

— Nigaud? Maladroit?

— Plus fort encore!... Une malhonnêteté, quoi! Je sais bien, ajouta-t-il

comme pour se consoler lui-même, que ce qui se dit entre les dames...

— N'a pas d'importance...

— Alors, vous, senor, à ma place?

— Je mettrais ma dignité dans ma poche. Une femme aussi charmante que Madame Alice...

— Charmante, absolument!

— ... ne peut tenir rigueur à un homme comme vous, pour une pareille vétille. D'ailleurs, c'est moi qui vous servirai d'ambassadeur. Je ménagerai votre amour-propre et je vous rapporterai un pardon complet. Est-ce dit?

— Senor, vous me sauvez! Je vous appartiens, disposez entièrement de Saballos. Voulez-vous que je tue un ennemi à vous, hein?...

— Pas pour le moment... Comptez sur moi, vous dis-je, et redevenez vous-même.

Il fut convenu que j'irais, après le dîner, à la villa. Don Modesto attendrait dans sa chambre, au laboratoire, le résultat de ma démarche.

Madame Alice, en peignoir rose, prenait le frais sur son perron.

— Quel honneur pour moi, cher monsieur!

— Hélas! madame, vous voyez un ambassadeur.

— Oh! oh!

— Votre adorateur, Pla y Saballos...

— C'est un brutal, votre ami! riposta la jeune femme avec aigreur.

Le mot me déplut et j'oubliai mon caractère de négociateur.

— Vous teniez à ce bibelot, madame?

— Énormément...

— Un souvenir de monsieur votre mari, peut-être?

Madame Alice eut une rougeur légère : son flair féminin lui révélait l'ennemi.

— On m'avait prévenue que vous aviez de l'esprit, dit-elle, en s'éventant.

Mon ambassade tournait à la déclaration de guerre. Je crus nécessaire, après avoir montré les dents, de reprendre le rôle du diplomate.

— Chère madame, commençai-je, la colère ne va point à votre beauté. Vous allez désoler le laboratoire, dont vous êtes la fée. Don Modesto n'y

compte que des amis, et le patron l'estime particulièrement. J'espère que si M. Serres vous apportait lui-même les excuses de son collègue...

La rusée me comprit à demi-mot.

— Mais il est tout excusé, votre Saballos! répondit-elle.

Ma parole d'honneur, pensai-je, elle songe à se faire épouser par le patron... C'est impayable.

— Voilà une charmante parole. Me permettez-vous de la rapporter à quelqu'un dont la douleur vous ferait pitié?

— Comment! il a tant de chagrin que cela? fit-elle, chatouillée dans sa coquetterie.

— Il parle de retourner à Santa-Fé, ni plus ni moins.

— Qu'il est bête! Dites-lui que je compte sur lui demain matin, pour commencer mon salon.

— Ah! merci. Ne ferez-vous rien pour le messager? ajoutai-je, en essayant d'imiter M. Delaunay, de la Comédie-Française.

Madame Alice me tendit sa main mignonne.

Voilà une petite femme qui m'arracherait volontiers les yeux! me disais-je en courant au laboratoire... Et ce pauvre Pla qui sert à piquer l'indifférence du patron!... Je rirais bien si notre grand maître se métamorphosait jamais en Monsieur Alice. Heureusement que tous les darwinistes ne sont pas pétris de la même pâte que Saballos. Quelle histoire! Je finirai par acheter un terrain ici et par m'y faire construire un chalet, rien que pour voir le dénouement.

Saballos, couché sur son lit dans une attitude lamentable, m'attendait anxieusement.

— Eh bien? fit-il en se dressant sur les genoux.

— Tout à la joie! Elle compte sur votre visite demain matin...

Il bondit, m'embrassa à pleine bouche et commença une séguedille éperdue à travers son grenier.

Il était si drôle ainsi que je m'oubliai à rire de bon cœur.

— Vous riez, senor!... *Ridicoule!*... je suis *ridicoule!*... Mortification!

Il arracha son béret et le piétina.

— Au nom du ciel, mon cher Pla, calmez-vous... Comment pouvez-vous penser que je vous trouve ridicule?

Il sourit tristement et me tendit la main d'un geste très noble.

— Ami! véritable ami! Et moi, malheureux! idiot! moins qu'un homme.

Il s'abîma sur sa paillasse, accablé, vaincu.



— Amoureux d'elle, éperdument! balbutia-t-il, convaincu qu'il m'apprenait quelque chose.

— Eh bien, mon ami, et après? Madame Alice est une charmante femme; vous êtes jeune...

— Ah! senor, vous ne savez pas?...

Au diable les races latines! me dis-je tout bas. En voilà un qui avait bien besoin de venir de Santa-Fé pour aimer à la Werther une fille de Paris! Le pire, c'est que je ne vois pas de remède. S'il y avait seulement un ténor sur la plage, je lui persuaderais d'enlever la dame... Mais bah! elle chasse le mari, c'est une personne sérieuse...

Je m'enfonçais dans les réflexions pessimistes, tandis que le lamentable Don Modesto, changé en statue du désespoir, geignait et poussait des soupirs

à fendre l'âme; j'avais affaire à un fou et le mieux était de flatter sa manie.

— Voyons! Saballos, raisonnons un peu. Votre accès de mélancolie est absurde; Madame Alice a été parfaite. De quoi vous plaignez-vous?... Elle a eu un mouvement d'impatience bien explicable. Elle tenait à ce joujou, un cadeau de son mari, probablement...

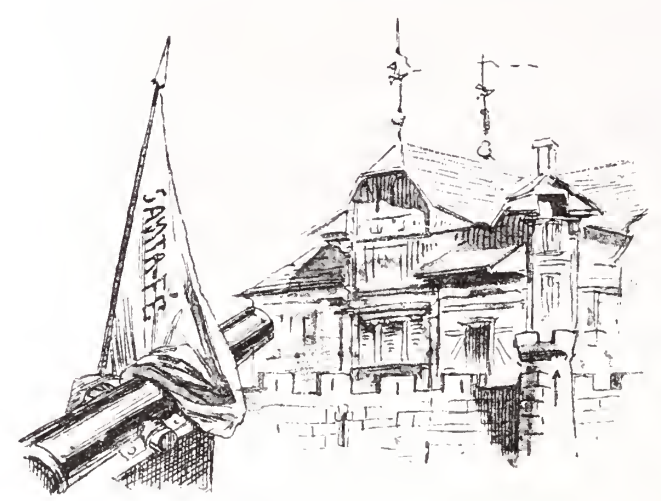
— Son mari!... Allons donc! Tenez!...

Et il tira de sa poche un tronçon d'ivoire. C'était le socle du malencontreux griffon. J'y lus ces mots, tracés au poinçon : *A ma mie Alice, Édouard. 1880.*

— Exprès, je l'ai cassé exprès! avoua rageusement Saballos... J'en avais envie depuis trop longtemps...

Il se leva, saisit un marteau qui traînait à terre et s'acharna sur le débris d'ivoire, jusqu'à ce qu'il l'eut pulvérisé. Cette exécution parut le soulager : il effaça du pied l'amas de poussière et respira largement.

— Et maintenant, fit-il... Elle, je l'aurai!... Question d'honneur, comprénez?



Quoique médiocre géographe, je savais que Santa-Fé était fort loin de Paris, mais jamais je n'eusse cru la distance aussi considérable. Ils sont en retard, au pays du Liberador! me disais-je, en songeant au déplorable état d'esprit de Saballos.

Je m'attachai tout à fait au pauvre garçon, en le voyant à ce point désarmé contre la souffrance. Les occasions de lui témoigner ma sympathie ne manquèrent pas. Madame Alice prit d'ailleurs à tâche de me les fournir. Rien ne rend féroce comme l'oisiveté. La jeune femme était oisive, et l'incident du bibelot brisé lui avait révélé l'étendue de son pouvoir. Ai-je besoin d'ajouter qu'elle en abusa? Ce qui rend la coquetterie haïssable, c'est que, chez la plupart des femmes, elle se complique de lâcheté. Plus la lutte devenait inégale, plus la mouche d'or, sûre de l'impunité, s'acharnait contre l'araignée. Plusieurs scènes, dont je fus témoin, me démontrèrent que

Pla y Saballos n'en était plus à la dignité masculine et que l'hidalgo abdiquait en lui. Madame Alice n'avait jamais eu les manières d'une Maufrigneuse, mais lorsqu'elle s'adressait à sa victime, elle forçait la note et poussait la familiarité jusqu'à l'impertinence. Elle avait une façon blessante de lui confier son ombrelle. Saballos, domestiqué, obéissait au doigt et à l'œil. J'étais seul à remarquer les frissons imperceptibles et les furtives rougeurs qui trahissaient l'animal de race. Une fois cependant, les choses faillirent se gâter.

Nous étions allés ramasser des coquillages, en nombreuse compagnie. Le sable était sillonné de ridens d'eau vive, qu'il fallait enjamber au passage. Un, plus large et plus profond que les autres, nous barra le chemin.

— Deshayes ! appela Madame Alice.

Mais déjà Saballos s'était emparé de la jeune femme.

— Pas vous ! laissez-moi !

Don Modesto, sans répondre, souleva respectueusement son idole, et s'engagea dans le courant. Dans l'eau jusqu'à mi-jambes, il s'avançait les yeux baissés, grave et triste.

— Vous me faites mal ! disait Madame Alice.

Saballos, troublé par ses cris, trébucha contre un galet. Je crus qu'il allait lâcher son fardeau ; mais il parvint, par un effort désespéré, à le déposer sain et sauf sur l'autre bord. Puis, il tomba durement sur les genoux, à la joie de la galerie.

— Maladroit !

L'hidalgo se releva ; des pleurs d'humiliation lui brûlaient les paupières.

— Vous voyez ! s'écria Madame Alice, cruellement espiègle. J'avais appelé Deshayes ; vous n'êtes pas assez fort pour me porter, je le savais bien...

— Ah ! Madame, vous devez être si légère ! observai-je, en parcourant des yeux l'embonpoint précoce que la jeune femme se flattait de dissimuler.

Elle se mordit les lèvres, sentant que j'allais venger mon protégé. Saballos, à bout de patience, ouvrait les narines et grinçait des dents. Je passai mon bras sous le sien et le consolai d'une pression amicale.

— Merci, senor ! Dans ces moments-là, j'étranglerais quelqu'un.

L'implacable coquette ne se tint pas pour battue. Suspendue au bras de

Deshayes, elle affectait de conter très haut des anecdotes de gens maladroits.

— Vous savez, senor! me dit Saballos, quand nous fûmes arrivés à l'hôtel, j'aurai cette femme-là... Et ce ne sera pas long!

Il essaya encore de prendre une de ces victorieuses attitudes d'autrefois, mais son échine de Don Quichotte était brisée. Pierrot dominait désormais, le Pierrot bafoué des pantomimes, livré par Colombine aux huées du parterre.



Je souffrais d'assister ainsi, en spectateur impassible, à la chute de Pla y Saballos. Mais comment empêcher la malice d'une femme d'accomplir son œuvre? Seul, le patron avait assez d'autorité et de prestige pour arrêter ce jeu cruel. Mais Don Modesto m'ayant demandé le secret, il me répugnait de trahir sa confiance. Je résolus d'interroger Serres : il me semblait inadmissible qu'il n'eût rien vu, et je voulais m'expliquer avec lui sur les causes de son étrange neutralité.

Le lendemain soir, comme nous prolongions le dîner, entre intimes, Saballos fit mine de quitter la table.

— Comment! Don Modesto, c'est vous qui désertez, en pleine discussion!

— Il va à la villa; Madame Alice l'a convoqué tout à l'heure.

— Il y a donc séance de nuit, monsieur le tapissier? demanda Serres.

— Madame Alice veut finir son salon pour demain, répondit Saballos que l'interrogatoire embarrassait.

Il sortit. La conversation, aussitôt renouée, empêcha les commentaires.

Dès que je fus seul avec le patron :

— Permettez-moi une question, lui dis-je, une simple question. Il ne

vous échappe pas, mon cher, que notre charmante Égérie, Madame Alice...

Le visage de Serres se rembrunit.

— Par grâce, interrompit-il, laissez donc Madame Alice où elle est!... Six personnes aujourd'hui m'ont questionné sur la date de notre mariage. J'ai bon caractère, mais je n'aime pas les scies!

— Vous n'y êtes pas! Je voulais dire...

— Non! non! je vous en prie, parlons d'autre chose! continua Serres avec l'entêtement d'un homme agacé.

Je me résignai par force à garder ma confidence, pour la reprendre au premier jour.

— Vous savez qu'il y a grande marée demain? me dit le patron, après un silence. Nous allons aux Épaulards. Êtes-vous des nôtres? Je vous préviens que ce n'est pas très réjouissant pour les profanes : on pataugera. Vous ferez bien de prendre un costume.

— Et le rendez-vous, au laboratoire?

— Oh non! Inutile de faire ce détour. Cette après-midi, on a transporté nos ustensiles à l'hôtel. Nous partirons d'ici.

— Voyez donc quelle merveilleuse soirée! m'écriai-je en ouvrant la fenêtre. Vous ne venez pas fumer un cigare?

— Ma foi, non! J'ai sommeil.

— J'y vais, moi. C'est trop beau!



La nuit était féerique. La pleine lune inondait les sables de sa clarté blanche; les houles roulaient de l'acier fondu, et leur plainte montait, ainsi qu'un chant d'orgue, vers la lumière. La solennité de cette heure invitait aux tristesses sans cause. Je me pris à songer aux amours perdues, aux efforts stériles, à toutes les misères inconnues que créent la vie et ses vaines batailles, et je m'égarai dans un long rêve de pitié et de mélancolie. Ah çà! me dis-je au bout d'une heure, qu'est-ce que j'ai à broyer ainsi du Schopenhauer?

Le hasard de ma flânerie m'avait conduit au perron de la Villa Alice. Du salon, doucement éclairé, m'arrivait le murmure d'une voix moqueuse; la silhouette agrandie de Saballos passait et repassait derrière la vitre. La mouche et l'araignée étaient aux prises.

Les deux ombres se rapprochèrent de la fenêtre. Debout sur un escabeau, Madame Alice, gentiment affairée, maniait la tringle d'un rideau. Les manches de son peignoir glissaient jusqu'à ses épaules. La pantomime de Saballos était devenue suppliante. La jeune femme refusait de sa tête mutine, toujours gracieuse et provocante, la taille cambrée, le buste en avant. Elle sauta à terre. Soudain, l'autre se rua sur elle, d'un bond de singe. Une étreinte sauvage, une courte lutte. Madame Alice se dégagea, brandissant la tringle de fer; puis, à la volée, d'un geste de fille, elle frappa. J'entendis un rugissement de colère, le fracas d'une porte et Saballos, les poings aux dents, fila devant moi à travers la nuit.



Un rire insultant déchira le silence.

— Hé! hé! M. Pla! Pas de veine avec les dames!

C'était la voix de M. Philippe, qui fumait sa pipe au bord de la route.

*
* *

Je m'en voulais, comme d'une action mauvaise, d'avoir surpris ce secret pénible. Toute la nuit, le ricanement de l'aubergiste m'obséda. Un visage dévasté par la honte persistait devant mes yeux : la lutte des deux ombres se prolongeait en scène de cauchemar.

L'insomnie me chassa de ma chambre, aux premières pâleurs du matin. J'allai, le cœur gros de pitié, jusqu'au laboratoire, dans l'idée confuse de calmer Saballos d'une parole d'ami. Mais que lui dire? L'importuner de consolations vaines : et s'il dormait? Son rêve, quel qu'il fût, valait mieux pour lui que le souvenir. Indécis, mécontent, j'errais dans les sables, quand

j'aperçus, adossé contre une cabine, un promeneur matinal. C'était lui.

A mon appel il se retourna. Il me sembla plus blême que jamais, et plus maigre aussi, avec un feu sombre dans le regard. L'injure de la nuit marquait d'une longue raie violette son masque blafard. Il m'arrêta d'un signe brusque, balbutia quelque chose, puis, très vite, à grandes enjambées, s'éloigna dans la direction des falaises. A quoi bon le rejoindre? Il souffrait et, pour la première fois peut-être, cherchait la solitude et le silence...

Je fus le premier au rendez-vous.

— Déjà levé? me dit le patron. Vous suppléez Saballos, décidément... Est-ce qu'il vous suit?

— Non, il nous devance.

— Quel zèle!

On était habitué à ce qu'il partît en éclaireur, et demeurât toujours le dernier. Ces marées de vives eaux lui faisaient perdre la tête. Il en parlait à l'avance pendant des mois, escomptant ses chances, acceptant défis sur défis, s'engageant à des trouvailles qui révolutionneraient la science, et c'est ainsi, qu'en un jour mémorable, il avait découvert un zoophyte connu depuis Aristote. Rien ne l'arrêtait, il découvrait quand même. Souvent à l'heure du rappel, ses camarades devaient l'emmener de force, les genoux saignants, les mains déchirées. Il disputait sa chasse aux dernières lames, et, de retour au vivier, c'étaient des cris de triomphe et des ivresses folles, quand, d'un seau, bondé jusqu'aux bords, il tirait son butin de merveilles.

— Nous le rejoindrons dans les grès. En route!

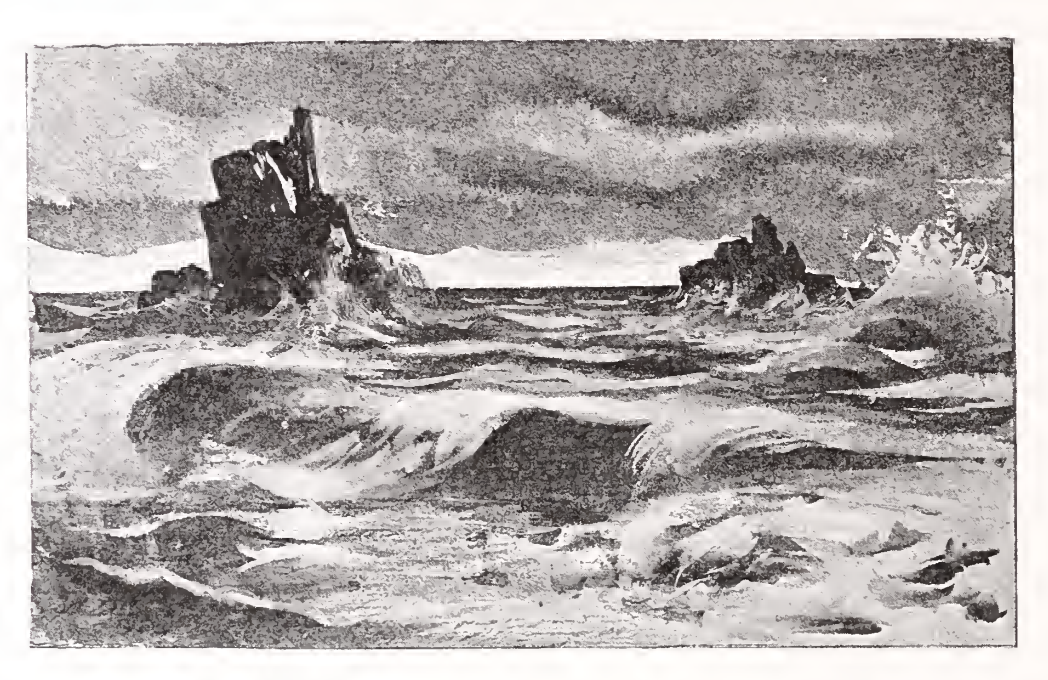
On partit. Au sortir des dunes, nous fûmes cinglés par le vent du large.

— Allons, bon! il est suroît, dit un élève.

Tous alors se lamentèrent. La mer baisserait peu, par ce vent d'aval; la marée serait manquée, une marée de quatre, la plus belle de l'année peut-être! Impossible d'atteindre le grand Épaulard; à peine aurait-on, sur le premier banc, quelques minutes à soi, pendant l'étale. Nous courions au pas gymnastique, sur le sable mouillé et dur. L'un de nous chantait. Il fallut contourner ces grés mamelonnés du portlandien que les pêcheurs appellent des œufs. Je glissais sur les goémons, et plusieurs fois je m'étalai, aux rires

de la bande : l'ardeur de mes compagnons ne me gagnait pas. Après une heure de montées, de descentes et d'escalades parfois périlleuses, on fit halte sur un point qui dominait la plage.

Les deux Épaulards s'étendaient devant nous, noirs et sinistres. Un riden, plein encore, nous séparait du premier, dont les murs couverts d'algues luisantes tombaient abrupts du côté de la terre. Au delà, les roches descen-



daient en pente douce, et trois cents mètres plus loin reparaissaient, pour former un sombre îlot de pierres géantes, vrai récif de légende, à mine de traître. C'était le grand Épaulard. La mer y brisait en ce moment ses lames furieuses.

On s'étonna d'apercevoir déjà, sur le premier banc, la haute stature de Saballos tranchant sur le ciel. Il ne craignait pas de se mouiller, cet intrépide!

Dans l'eau jusqu'à la ceinture, et les jambes prises aux rubans des laminaires, nous atteignîmes la région propice. Les engins distribués, on convint du signal pour le retour et l'on se dispersa. Les jeunes gens, tout occupés de leur pêche savante, grimpaient aux anfractuosités, se penchaient sur les flaques, bondissaient d'une pierre à l'autre, s'envoyant des rires, des appels, et mêlant les noms latins de la faune à des refrains de chansons

gamines. Le désœuvrement m'attachait aux pas du patron. Le nez sur la roche, il écartait les chevelures des algues, ou, fouillant les laisses de basse-mer, en tirait des poignées de galets qu'il interrogeait d'un œil habile. Je prêtais à toutes ses manœuvres l'intérêt qu'inspire aux profanes le spectacle d'un travail dont ils pressentent la loi, sans la comprendre.

— Voyez-vous ça?... Non? Mais vous êtes aveugle! Ce point rose, là, sur ce caillou. Si Saballos était là, il ferait de beaux cris! c'est peut-être le *distaplia rosea*, qu'on n'a encore trouvé que dans la Méditerranée. Je n'aurai rien de mieux; ma journée est faite.

Il glissait le précieux fragment dans un tube de verre, en souriant de satisfaction. Il s'attaqua ensuite à une voûte surplombante où grouillait un monde d'ascidies, et fit, là encore, des trouvailles heureuses. Cependant, je glanais pour mon compte les anémones, les coraux mous des mers du Nord aux tons orangés, et ces ulves d'un vert de salade, ces floridées rose tendre qui composaient un bouquet marin d'une senteur humide. Je me sentais devenir zoologiste; le temps passait.

Nous nous oubliions au fond d'un chaos de blocs énormes, quand Serres cria tout à coup :

— Attention! La mer monte... Voyez cette écume vaseuse, autour des algues : preuve que le niveau s'élève.

Il sortit du creux en toute hâte, et poussa à pleine voix l'appel convenu.

— Vite, enfants! Droit sur la falaise! Sapristi, quel courant! Vous y êtes tous?

— Mais non! Saballos manque!

— Où diable est-il?

— Le voilà!... Oh! le malheureux!...

Nous l'aperçûmes, accoudé sur une roche, à l'extrémité du deuxième banc.

— Il a donc passé à la nage? Ah ça! il est fou! J'aurais dû me douter qu'il ferait ce coup-là. Saballos! Ehô! Saballos!...

Point de réponse. La mer hurlait, le vent faisait rage. Nos signaux devinrent désespérés. Les quelques secondes de salut possible s'écoulaient sans qu'il entendît. Enfin, à un cri plus perçant, il se leva; mais il marcha sans

nous regarder, du côté du large, escalada la plus haute cime et se rassit.

— Il veut donc y rester!

Alors ce fut un appel furieux, d'une seule haleine, une explosion de menaces et de prières qui jaillit à la fois de toutes les poitrines. Il se retourna, tira son béret et nous le vîmes qui saluait d'un grand geste. Sa voix nous parvint, jetant un adieu.

La même idée folle nous emporta tous en avant, à son secours. Mais le courant de foudre barrant la route, nous éclaboussait de ses embruns. Là-bas, les vagues s'écroulaient en cascades d'écume autour de cette forme humaine, immobile; l'étroite bande, après chaque lame, se rétrécissait. Au dernier bond de la marée, la poussière du flot nous aveugla...

La vareuse rouge avait disparu...

Malgré la clameur des vagues, j'eus l'impression qu'un silence infini nous enveloppait. J'entendis derrière moi le bruit d'un sanglot : c'était le patron qui pleurait, les lèvres tremblantes et les dents serrées.

Le péril, maintenant, montait jusqu'à nous. Le cœur navré, la tête perdue, nous restions là, cherchant un passage, renversés après chaque assaut par les trombes, et recommençant. Un élan suprême épuisa nos forces : obsédés d'un absurde espoir, nous attendions encore.

Devant la mort imminente, l'instinct nous tira de notre stupeur.

Arrivés au sommet de la falaise, un sentiment irrésistible nous fit regarder la haute mer une dernière fois. Les Épaulards étaient couverts.

Serres s'appuya sur mon bras.

— Il l'a voulu! murmura-t-il. Se tuer? lui!... Pourquoi donc?

— Je crois le savoir.

— Pauvre enfant!

Il avait compris.

Nous restâmes muets jusqu'à l'entrée du bourg. A Mézy, il fallut répondre aux questions, fournir des détails.

Nous courûmes nous enfermer au laboratoire.

J'allais raconter à Serres tout ce que je savais; il m'arrêta :

— Regardez! s'écria-t-il.

Il me montra le tableau noir, où nous lûmes ces lignes tracées à la craie :

« Cher senor Serres, merci et adieu ! notre ami, gentil et bon, vous expliquera. Très malheureux depuis longtemps ! humiliation dernière impossible à supporter. Mieux vaut finir en caballero. Gardez, s'il vous plaît, mon microscope et mon cours de morphologie, recopié dans le cahier bleu. Cela vous rappellera Saballos. Si excellent, si grand maître, adieu encore ! »

Il avait signé de tous ses noms et mis son paraphe.

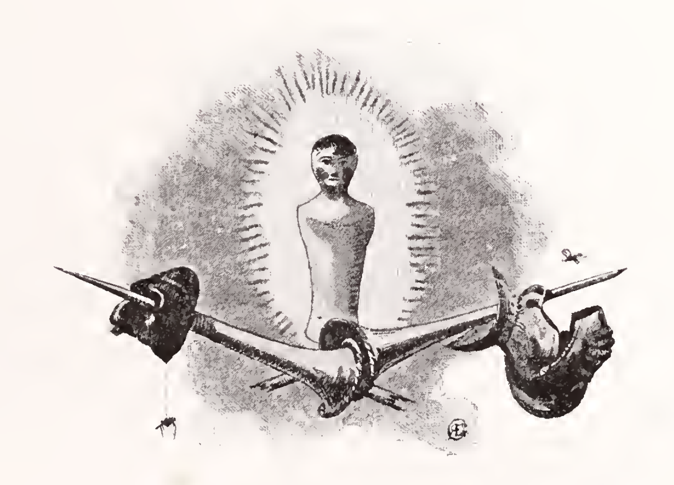
— C'était pour nous deux, cela, dis-je au patron. Effaçons-le.

— Mort pour cette poupée ! soupira Serres.

— L'amour est un plaisir d'heureux, mon cher.

— Que voulez-vous ? C'est la loi fatale... Certains êtres naissent vaincus. Il était de ceux-là...

HENRY LAUJOL.



AU TEMPS DES FOINS

A Léon Lhermitte.

Ce n'est plus le retour des brises printanières,
Ni des jeunes soleils et des timides fleurs. —
L'herbe épaisse des prés pend en lourdes crinières
Sous un ciel dévoré d'implacables chaleurs.

Tels aussi, nos troupeaux ont ployé sous la laine.
Leur toison est tombée : aux autres maintenant!
Un brun *tondeur* dès l'aube est entré dans la plaine,
Et la faulx, jusqu'au soir, ira s'y promenant.

Armé comme le Temps impassible et superbe,
Le robuste Faucheur fait son œuvre. Voyez,
A chaque pas, le sol jonché de fleurs et d'herbe,
Que le hâle flétrit et que foulent les pieds!

Des faneuses pourtant recueillent ces ruines.
Pas un brin n'est perdu des débris dispersés,
Qu'ils aient paré la côte ou caché les ravines... —
Le Faucheur, sous la meule, entre les foins pressés

Qu'ont rassemblés les mains des belles jeunes femmes,
Peut dormir, quand la tâche et le jour l'ont rendu...
L'ombre tiède descend sur son visage en flammes
Où l'oubli qui repose est déjà descendu.

Deux faneuses sont là, muettes et charmées...
Prises comme à l'envi dans un même lien,
Elles prêtent l'oreille à ces lèvres fermées...
Mais l'homme dort sans rêve et ne répondra rien.

OCTAVE LACROIX.

HUBERT HERKOMER ET SON ŒUVRE



Il est difficile, presque impossible d'émettre dès aujourd'hui un jugement d'ensemble sur l'œuvre de M. Herkomer. Préoccupé avant tout par cette inquiétude suprême de l'art moderne qui consiste à représenter les faits journaliers et les réalités du XIXe siècle, il ne se contente point de reproduire la beauté pure dans sa forme classique ou archaïque; il cherche sans cesse à ramener l'art à la vie réelle, qu'il dépouille de tout subterfuge romantique. Son éducation cosmopolite et son énergie artistique lui ont fait successivement tenter tous les procédés qui pouvaient traduire ses impressions. Il ne se considère point comme un artiste arrivé, comme un maître dont on peut dès à présent écrire l'histoire. Il n'est, dit-il lui-même, qu'un étudiant, un *essayeur,* un chercheur de l'art. Jamais, il n'a été satisfait de son œuvre; jamais, il ne s'est contenté des champs qu'il avait défrichés et dont la moisson suffirait à plus d'une gloire. Sans cesse, il aspire au nouveau et, si grand

que soit son passé, c'est son avenir qui doit occuper davantage. Le récit de la jeunesse du maître montrera que le moment présent marque dans sa carrière un point de départ significatif.

*
* *

Hubert Herkomer est né à Waal, dans les régions pittoresques de la Bavière, le 26 mai 1849. Son père, sculpteur sur bois, était un artiste véritable; sa mère, maîtresse de musique, apportait dans un intérieur, d'ailleurs peu fortuné, le charme de l'harmonie. Hubert n'avait pas deux ans quand son père, poussé par cet instinct aventureux qu'il devait transmettre à son fils, émigra en Amérique et vint avec sa famille s'établir dans l'Ohio. Découragé et désillusionné, il revint en Europe au bout de six ans et se fixa à Southampton, en Angleterre. C'était en mai 1857 : Hubert, âgé de huit ans, ne pouvait à cause de sa santé suivre l'école commune et ce furent ses parents qui se chargèrent de son éducation. Dans l'atelier paternel, ses mains acquirent la patiente habileté de l'artisan, et bientôt il fut admis à fréquenter une sorte d'école d'art qui existait alors à Southampton.

Ce milieu n'était pourtant pas favorable au développement d'un artiste : son père le sentit; il ramena le jeune homme à Munich où il le mit sous la direction du professeur Echter. Hubert n'y resta que six mois et dès son retour à Southampton, il se crut assez habile pour ouvrir une école de dessin et organiser diverses expositions des œuvres des peintres locaux.

Cette tentative échoua et Herkomer vint à Londres pour suivre les cours artistiques du South-Kensington. Sous l'éminente direction de feu M. Frédéric Walker, un des premiers chefs en Angleterre de « l'École du plein air », la pensée du jeune artiste se tourna naturellement vers ce réalisme élevé qui était déjà son idéal. « Walker, a dit Herkomer lui-même, a enseigné deux choses : le caractère tendre de la nature et la possibilité de combiner la grâce et les proportions de l'antique avec le type familier du paysan anglais. » Au point de vue technique, Walker devait avoir sur son disciple une influence d'autant plus marquée que, lui aussi, avait débuté par le métier de sculpteur sur bois et que c'est dans cette éducation première qu'il faut chercher le

secret de sa *manière*. L'action de Walker sur Herkomer fut donc profonde et il est impossible de la nier devant les études sans nombre que le peintre produisit à cette époque. Au reste, Herkomer est le premier à proclamer ce qu'il doit à son maître, surtout au point de vue de la théorie artistique.

Il fallait pourvoir à la vie matérielle et au début ce fut le dessin sur bois qui en fournit le moyen. Un petit journal hebdomadaire de Southampton, *Le Censeur,* demanda à Herkomer des caricatures. M. Daziel, le célèbre graveur, le fit travailler, mais c'était là une ressource bien précaire, et Herkomer installé avec son ami M. Herbert Johnson à Chelsea, le *quartier latin* de Londres, eut à traverser bien des jours de misère : « Je n'oublierai jamais, écrit-il, ce que nous éprouvâmes lorsqu'il fallut payer le loyer de la première semaine : huit shellings et six pence! Combien de fois ne retournâmes-nous pas l'argent dans nos mains en pensant qu'il fallait donner tout cela pour le loyer d'une seule semaine, car nous ne l'avions pas gagné, cet argent! »

Néanmoins, tout en gagnant le nécessaire par ses travaux de gravure, Herkomer continuait à peindre. Il réussit, en 1870, à faire recevoir à l'Exposition de « Dudley Gallery » une aquarelle, souvenir d'une excursion dans les belles régions pastorales du comté de Sussex, qui eut un véritable succès. Remarqué par les éditeurs du journal hebdomadaire illustré *The Graphic*, il devint un des collaborateurs habituels de ce journal qui a exercé une influence considérable sur la jeune génération des peintres anglais et dont certains volumes méritent à coup sûr d'être placés dans une bibliothèque artistique. Comme l'a fort bien dit M. Comyns Carr, « ce travail servit à mettre l'artiste face à face avec la vie courante et lui donna quelque facilité pour la rendre. Il fut amené à observer dans des sujets qu'il n'aurait peut-être pas choisis de son plein gré, des qualités de caractère et même de dessin qui auraient pu lui échapper et qu'il n'aurait peut-être pas soupçonnées. La jeune école de peinture, attirée par les avantages matériels qu'offrait *The Graphic*, a appris de cette façon à serrer de plus près la vérité et à trouver la beauté dans des aspects de la vie qui eussent autrefois paru repoussants. Comme les artistes étaient obligés de donner à chacun de leurs dessins quelque peu du charme et

de l'attrait d'un tableau, l'école anglaise, dans sa tendance nouvelle vers le naturalisme, fut peut-être préservée de quelques-unes de ces manifestations trop crues du réalisme qui ont marqué le progrès d'idées analogues dans les écoles du continent. Mais, d'autre part, il faut avouer que les conditions dans lesquelles les travaux étaient exécutés étaient peu favorables au développement des qualités d'analyse et de recherche. La beauté d'un sujet, si simple qu'il soit, ne saurait être épuisée par une étude de quelques semaines : donc, la force et la perfection apparentes de l'expression étaient trompeuses à bien des égards et nuisibles aux artistes eux-mêmes. »

Ce passage au *Graphic* a marqué dans les premiers tableaux exposés par M. Herkomer qui, arrêté par son inexpérience comme coloriste, revint franchement à la manière de Frédéric Walker, dont l'influence est très marquée dans le tableau intitulé : « *After the toil of the day.* » Néanmoins, dans l'agencement de ses paysans bavarois, certains détails montraient l'observateur habitué à s'inspirer uniquement de la nature vivante et, si le procédé de peinture était médiocre, l'inspiration était franche et la composition adroite.

* * *

Élu, en 1871, membre de l'Institut des aquarellistes, Herkomer ne s'affirma comme peintre, d'une façon éclatante, qu'à l'Exposition de la « Royal Academy » de 1875. Il y présenta ce tableau que la gravure et la photographie ont popularisé à l'envi : *The last Muster.*

Voici comment l'éminent critique Charles Yriarte décrit ce tableau : « L'artiste, dit-il, s'est placé dans la chapelle de l'Hôpital Royal de Chelsea, un jour de fête, alors que tous les vieux vétérans des guerres nationales, dans le costume des Invalides, assistent au service divin... Tout le tableau réside dans la diversité des physionomies de ces vieillards, rangés symétriquement sur leurs bancs et dont les figures au premier plan sont presque grandes comme nature. »

On sait la fortune de ce tableau : Commencé le 1er janvier 1875, dans le petit atelier de Chelsea, à peine plus large d'un pied que la toile elle-même, il fallut des efforts surhumains pour qu'il pût être achevé en temps utile.

HERKOMER



THE LAST MUSTER

Herkomer était las, découragé. « J'étais persuadé d'avance, écrit-il, que mon tableau ne serait pas reçu, car il ressemblait si peu à tous ceux que j'avais vus jusque-là! » Mais l'effet produit sur les membres du jury fut pour rassurer pleinement l'artiste. Devant le tableau, les juges s'exclamèrent et battirent des mains. Sir Frédéric Leighton et M. Richmond écrivirent au peintre pour le féliciter, et le public européen confirma pleinement ce jugement, car, après avoir eu un grand succès à Londres, *The last Muster* obtint, à l'Exposition universelle de Paris, en 1878, une des deux grandes médailles d'honneur accordées aux peintres anglais.

Herkomer avait vingt-six ans. Loin de se laisser griser par cette renommée hâtive, le jeune maître qui venait de se marier et de s'établir définitivement à Bushey, petit village du comté de Hertford, ne sentit que plus vivement la nécessité de dégager entièrement sa manière et de s'en créer une qui lui fût entièrement personnelle.

Le tableau qu'il envoya en 1876 à la « Royal Academy », a marqué au point de vue de la coloration un progrès certain, mais il n'émut point le public au même degré que l'avait fait *The last Muster*. Le peintre revenait en effet à une de ses scènes favorites de la Haute-Bavière, et si « *At the Death's door* » est une toile pleine d'un sentiment dramatique très intense « où un gracieux paysage de collines empourprées par les rayons du soleil couchant encadre un groupe habilement équilibré de personnages aux types bien choisis », il n'en est pas moins vrai qu'il y manque une unité artistique bien entendue et que l'effort pour rendre le plein air aboutit à des superpositions de tons noirâtres qui ne sont pas toujours heureux. Ce qu'il faut louer entièrement c'est la simplicité de la composition qui n'est point un instant déclamatoire. La scène des *Rogations* « *der Bittag* » exposée en 1877 fut moins comprise en Angleterre. On y trouva trop de couleur locale; on s'ingénia à deviner le sujet; on fit une coutume bavaroise d'une cérémonie pratiquée en tout pays catholique. Herkomer revint à des sujets plus intelligibles avec « *Eventide* », un tableau qui peut servir de pendant à *The last Muster*. C'est le quartier des vieilles femmes dans un asile public de Londres. « J'avais été frappé par cette scène, a dit le peintre lui-même. Je sentis que chacune de ces vieilles

commères avait livré de durs combats dans la vie, des combats bien plus rudes que ceux des vieux guerriers que j'avais peints, car elles avaient eu à lutter seules et non en bataillons, comme les hommes. » Malgré des qualités de lumière remarquables, malgré la touche tout à fait franche dont il est peint, malgré la beauté merveilleuse du dessin dans les têtes de vieilles, ce tableau n'obtint pas la faveur du public. On ne trouva point le sujet *dramatique*.

* * *

Tout en s'adonnant ainsi à de grandes compositions qu'il ne pouvait exécuter qu'à l'huile, M. Herkomer n'avait point abandonné l'aquarelle. Ce fut même à ce moment, dit-il, « qu'il arriva à une phase nouvelle de son art et que par le portrait de Richard Wagner il ouvrit à l'aquarelle une voie inconnue ». L'artiste a lui-même, dans un article sur « la Peinture de paysage », publié dans le *Portfolio* de 1880, indiqué à quel point de vue très curieux il s'est placé et révélé en entier le secret de sa théorie artistique. En effet, à l'opposé de la plupart des peintres, dont la pratique est plus ou moins inconsciente et empirique, M. Herkomer a raisonné attentivement toutes les parties de son art, depuis le jour où à Munich il trouva aux prises la tradition académique et la vérité artistique. Pour démontrer ce précepte que les détails du paysage doivent être étudiés longuement et minutieusement sur les lieux mêmes avant d'être reproduits fidèlement, M. Herkomer raconte ce qui lui est arrivé à lui-même lorsqu'il fit le portrait de Wagner. Wagner ne voulait point donner de séances à l'artiste ; mais celui-ci avait pu prendre au vol des croquis rapides pendant que le compositeur se promenait de long en large, et c'est d'après ces croquis qu'il avait commencé son aquarelle. Wagner la vit et, frappé du résultat atteint par l'artiste, consentit à donner une séance. Quinze minutes suffirent alors pour obtenir un résultat qui contrastait singulièrement avec le dessin impressionniste fait antérieurement. M. Herkomer se sert ingénieusement de cet exemple pour appuyer sa théorie du paysage. Il faut, suivant lui, allier la vive inspiration résultant de l'impression immédiate à l'étude méthodique et consciencieuse de chaque détail, envisagé sous les aspects variés d'ombre et de lumière qui peuvent permettre au peintre de

parvenir à l'âme même de son sujet. « Le réalisme poétique » est, selon lui, la formule définitive de l'art moderne. « Le réalisme poétique, dit-il, est l'art le plus circonspect, le plus raisonnable et celui qui produit le plus d'effet. » Pour parvenir à son but, le peintre doit essentiellement choisir. Il ne lui suffit pas de traduire une impression. L'école idéaliste proprement dite contre laquelle le réalisme essaye une réaction salutaire, obéit à ce double mobile : rendre ce qu'on voit, en y ajoutant ce que fournit quelque fantaisie sentimentale qu'on appelle imagination. L'école réaliste au contraire s'essaye à rendre exclusivement ce qu'elle voit et le rend à la lettre. Or, suivant Herkomer, il faut tenir compte de l'*âme* des choses aussi bien que de leur *corps* et c'est là où le *réalisme poétique* apparaît pour tracer une route intermédiaire entre les deux écoles rivales. Il faut de l'imagination avant tout : on n'en saurait jamais trop avoir; mais il faut que l'imagination prenne sa source uniquement dans le réalisme, c'est-à-dire dans la nature.

Depuis longtemps, M. Herkomer mûrissait ces idées. Au printemps de 1880, sur les bords du lac Idwal, dans le nord du pays de Galles, il essaya de mettre en pratique ses théories. Pour cette campagne dans les montagnes, il avait fait construire sur ses plans une chaumière-atelier qui fut transportée dans le pays à explorer et soigneusement montée sur place. Cette chaumière était en bois : un des côtés s'ouvrait par d'immenses fenêtres sur la campagne environnante; des rails circulaires et des pivots permettaient de la tourner sans peine vers les quatre points cardinaux. Des tentes ingénieusement disposées complétaient le campement.

C'est là que le peintre exécuta son tableau : « *The Gloom of Idwal.* » Il est presque impossible de surpasser le réalisme poétique de cette toile, où des montagnes en amphithéâtre d'un aspect mélancolique éveillent chez le spectateur un sentiment mystique d'une signification profonde et presque religieuse. Il y a là des montagnes vraies, dont la forme et la couleur sont représentées avec une fidélité subtile de détails que le réaliste le plus sincère ne dépasserait pas; mais, en regardant ces montagnes, on sent qu'il y a quelque chose *derrière*, qu'une âme palpite dans ce corps titanesque : on sent que l'homme qui a exécuté une telle œuvre est un mystique dans l'acception la plus noble

du mot, un poète et un voyant, en même temps qu'un ouvrier incomparable.

D'une veine semblable découlait déjà un tableau : « *God'schine* », exposé par l'artiste en 1880, à la « Royal Academy ». Sans admettre aucun élément humain, M. Herkomer trouvait moyen pourtant d'exprimer nettement dans ce paysage le sentiment religieux en plaçant sur un sentier de montagne un autel en bois, entre les ravins sans fond et les hauteurs inaccessibles. Ce symbolisme profond est exposé avec une subtilité extrême et tout, couleur et forme, est intimement combiné pour en rendre l'impression plus vive.

Parmi les œuvres moins sévères qui remontent à cette époque, il faut mentionner la grande aquarelle intitulée « *Light, Life and Melody* » : des montagnards bavarois buvant dans un bosquet, au milieu de la journée, pendant que les accords d'une *Zither* les invite au repos. Cette aquarelle d'une coloration très fraîche et d'une lumière intense, contraste singulièrement avec les tableaux à l'huile que nous venons de décrire. On ne saurait non plus passer sous silence les portraits de M. Archibald Torbes, du père de l'artiste, du maître de Trinity-College, à Cambridge, et surtout de Mlle Grant. Ce dernier portrait, d'un éclat merveilleux, a produit une véritable sensation à la « Royal Academy », en 1885.

C'est aussi en 1885 que l'artiste a voulu affirmer sa passion filiale pour la Bavière natale par l'exposition d'une suite de tableaux qu'il avait intitulés : *La vie et les occupations dans les Alpes bavaroises.* C'est là un pays peu connu, peu visité et que l'on confond volontiers avec le Tyrol, bien qu'il soit habité par des hommes de race et de vie différentes. Ces Bavarois montagnards sont rudes et forts, indépendants et généreux. Ils n'ont pour ainsi dire aucun rapport avec les habitants des basses terres dont la grossièreté est proverbiale. Ils n'ont point, comme les Tyroliens, qui boivent du vin, des côtés de vivacité presque méridionale : eux, boivent de la bière, ils en boivent beaucoup et la brutalité chez eux tient à l'ivrognerie plus qu'au caractère. D'ailleurs leur vie est dure et presque tout stimulant intellectuel leur fait défaut. Il n'importe : ils ne voudraient point quitter leurs montagnes qu'ils aiment comme leur religion. Cette religion est un des facteurs les plus importants de leur vie et l'on n'ignore pas que c'est à Ober-Ammergau que



Imprimé et publié par Goupil et Cie Paris

se jouent les derniers Mystères. Cette religion leur enseigne le respect, la courtoisie sociale. En ce pays, pas un enfant, pas un vieillard ne passe devant un étranger sans le saluer. Ils baisent leur main, lèvent leur chapeau et disent : « Dieu vous salue ! »

Un des meilleurs tableaux de M. Herkomer est intitulé *Contraste* et représente une scène de ce genre. Les enfants du village, sortant de l'école pour le goûter, entourent curieusement et saluent une dame anglaise accompagnée de sa fille. Un grand nombre de ces toiles représentent des scènes où le sentiment religieux joue son rôle : ainsi *l'Angelus* qui rappelle par des côtés le beau tableau du maître français, Jean-François Millet ; ainsi le tableau intitulé *Dieu bénisse les allées et venues* où, devant la porte de sa maison toute ornée de cœurs enfilés sur lesquels sont écrits des versets de l'Évangile, une vieille, chargée des fruits qu'elle vient de cueillir, s'arrête avec une sorte de vénération. Que de merveilles à citer encore : *Pour l'année prochaine,* où moissonneurs et semeurs se croisent en une fraternelle assistance ; *Les lieux où porte la foudre, Les Faucheuses, Les Vaches descendant de l'Alm, Le Père du braconnier mort,* enfin, le tableau qui a produit l'impression dramatique la plus puissante.

On sait que, en Bavière, la chasse, réservée au souverain, est plus que sévèrement gardée et que la loi donne aux gardes le droit de tirer sur les braconniers lorsqu'ils se trouvent en face d'eux. D'ordinaire, on a soin de transférer dans un autre district le garde meurtrier pour le soustraire à la vengeance des parents du mort. C'est là justement le sujet choisi par M. Herkomer : dans un cabaret de village un vieillard voit passer le garde qui a tué son fils. Il se raidit, il veut s'élancer ; ses amis l'entourent et le retiennent. C'est en quelque façon le pendant du sujet exposé en 1884 à la « Royal Academy » et intitulé *Les Ennemis naturels.*

Au moment même où allait s'ouvrir cette exposition qui devait consacrer d'une façon si éclatante la renommée d'Herkomer, le peintre fut frappé au cœur d'un des coups que nul succès ne peut adoucir. Sa jeune femme, qu'il venait d'épouser depuis quinze mois à peine et qu'il aimait d'autant plus que son premier mariage n'avait point été heureux, lui fut brusquement enlevée

alors qu'elle présidait elle-même aux derniers préparatifs de l'exposition. Cet événement terrible exerça une influence très particulière sur l'artiste. Il concentra toutes ses facultés sur la construction d'une maison qui sera un monument élevé à la mémoire de sa femme. « Ce sera, disait-il dernièrement, l'expression immortelle d'une femme remarquable à laquelle je dois le bonheur et le succès de ma vie. » C'est M. Herkomer qui a lui-même donné les dessins de cette maison. Tout, boiseries, ferrures, tentures, sort de ses mains. Son éducation l'avait armé pour un tel travail et, suivant lui, l'habileté de l'ouvrier fait partie de l'art.

Cette maison est située à Bushey, à une heure de Londres, dans un pays riant, aux collines boisées, aux vallées paisibles, aux rivières sinueuses, aux chemins garnis de haies vives. Le maître y est établi depuis 1875 et c'est là qu'il dirige cette école d'art, unique en son genre, dont le monde entier s'est occupé et qu'il n'est pas inutile de montrer telle que je la vis à une première visite il y a deux ans.

*
* *

Lorsque M. Herkomer vint se fixer à Bushey et y construisit le cottage qu'il habite encore aujourd'hui en attendant l'achèvement de la grande maison, il avait voulu surtout échapper aux distractions mondaines qui, suivant lui, ne peuvent que détourner de sa voie l'artiste véritable. Il prétendait mener la vie d'un paysan, presque d'un ouvrier. Près de sa maison, se trouvait un terrain vague appartenant à un riche philanthrope, M. Gibbs. M. Gibbs avait une pupille, fort bien douée au point de vue artistique, et il proposa au peintre de faire construire sur ce terrain un atelier pour la jeune fille, à condition que Herkomer devînt son professeur. Herkomer refusa d'abord, puis réfléchit que M. Gibbs pourrait l'aider à réaliser un de ses rêves les plus chers : créer une école d'art où la jeune fille trouverait, en même temps que d'autres élèves, un enseignement qui ne détournerait point l'artiste de ses travaux personnels.

Suivant M. Herkomer, les écoles d'art anglaises avaient, en effet, grand besoin d'une réforme radicale. Les élèves y sont trop nombreux pour que le

maître puisse s'occuper de chacun d'eux. En général, la routine y règne, et à la « Royal Academy » on change constamment de professeurs et de méthodes. Si M. Herkomer n'approuve pas entièrement le système français du travail dans les ateliers, parce qu'il croit que chaque élève doit chercher en soi-même son individualité, il ne veut pas qu'une trop grande liberté amène le gaspillage du temps. C'est pour expérimenter ces idées que M. Gibbs construisit l'école dont M. Herkomer se réserva la direction entière, absolue, autocratique.

L'école est à présent bâtie et ouverte. Pour y être admis, l'élève doit exécuter d'après un modèle nu un dessin dont M. Herkomer est seul juge; une fois reçu, il s'engage à rester dans l'école pendant trois sessions, c'est-à-dire trois trimestres, au bout desquels M. Herkomer a le droit de le renvoyer, sans donner aucun motif de cette exclusion. L'école n'est pas faite pour fournir des recrues à cette armée d'artistes médiocres qui sortent des écoles de Slade et de South-Kensington. Rien de pis que les fausses vocations. Le prix du cours est de 18 livres sterlings par an. Aucun élève n'est admis gratuitement. M. Herkomer croit que la discipline morale est meilleure et les efforts plus généreux lorsque l'élève sait qu'on paie pour lui et sent qu'il faut gagner cet argent. La séance quotidienne dure sept heures, excepté le samedi et le dimanche. Il est interdit de fumer même pendant les récréations, mais il est obligatoire de jouer au *Lawn Tennis* et à d'autres jeux semblables. Les élèves qui logent dans le village où M. Herkomer les aide, s'ils sont pauvres, à trouver un logement et une pension à bon marché, ne peuvent aller à Londres sans une permission spéciale. Toute dissipation, toute veillée est défendue. L'école compte aujourd'hui trente-quatre élèves dont dix-neuf femmes : on n'en admettra jamais plus de cinquante. Entre les élèves qui pour la plupart viennent d'Écosse et sortent des classes basses ou moyennes, M. Herkomer se plaît à entretenir l'esprit de solidarité et à nouer presque des relations familiales. Chaque jour, il en a quelques-uns à dîner et il se flatte d'avoir conquis leur cœur pour leur vie tout entière. Loin de s'effrayer de la pauvreté originelle de ses élèves, il en conçoit pour eux de plus grandes espérances. Il croit avoir remarqué que peu d'artistes sortent des classes supérieures de la société. Il pense que le dilettantisme est le fléau de

l'Angleterre moderne et que cette contagion a atteint même les artistes de profession.

L'école a été bâtie sur les plans de M. Herkomer : on y pénètre par une arcade pittoresque qui donne accès à une petite cour carrée, promenoir pour les jours de pluie. Après avoir traversé une sorte de magasin où l'on vend à bon marché les ustensiles de peinture, on entre dans une grande salle bien éclairée, appelée la « Galerie » où sont constamment exposés, pour l'instruction des élèves, des dessins et des esquisses des maîtres contemporains. C'est aussi dans cette salle que M. Herkomer fait parfois des conférences : on y joue la comédie et on y donne des concerts. On trouve ensuite trois ateliers pour l'étude d'après nature ; un de ces ateliers est éclairé par en haut ; un autre, de côté ; le troisième à la fois par en haut et de côté. Dans l'un, les boiseries sont en pin du nord, dans un autre en vieux chêne richement sculpté. Dans la *salle de torture,* le modèle peut être placé dans la lumière sans aucune ombre artificielle. Les élèves doivent constamment changer d'atelier ; à aucun prix il ne leur est permis de prendre des habitudes de routine et de paresse. « Je leur crée des difficultés, dit M. Herkomer, je les force ainsi à avancer et je ne me contente pas d'un travail médiocre ».

Il ne faudrait point s'imaginer que ce despotisme soit impatiemment supporté. M. Herkomer est adoré de ses élèves et dans cette vie de travail qu'il leur impose il est le premier et le plus âpre à la besogne. Lorsqu'il est satisfait de son œuvre du jour, c'est à ses écoliers qu'il vient la montrer d'abord avec l'enthousiasme d'un enfant. Rien de mystérieux dans son caractère, rien de secret dans son âme. Il parle avec une franchise qui commande la confiance ; il lit dans l'esprit de son interlocuteur avec une puissance presque magnétique. Il aime son *home;* il adore son père, ses enfants, ses chevaux, ses chiens, tout ce qui l'entoure. Il ne saurait vivre que dans un milieu sympathique, en dehors des prétentions et des conventions sociales. Il n'a pas de relations, mais il a quantité d'amis, presque tous ceux dont il a fait les portraits. C'est probablement parce qu'il aimait ses modèles qu'il a rendu leur physionomie et leur âme d'une façon si parfaite. Il est fou de musique, surtout de la musique de Wagner. Il a donné à ses enfants les noms de Siegfried et d'Elsa,



Orphans

Imprimé et publié par Goupil et Cie Paris

les héros des *Niebelungen*, et le compositeur de Bayreuth a comme un temple en sa maison.

Ce que sera cette maison définitive, il est encore impossible d'en juger. A coup sûr elle ne ressemblera à rien de ce qu'on connaît. Tout sortira des mains de M. Herkomer qui sait tout faire, et tout bien faire. Croirait-on que dans cette même maison où se trouvent un atelier d'imprimerie et un laboratoire de chimie qui ne servent qu'à M. Herkomer, j'ai vu l'admirable bahut, orné de dessins symboliques, qu'il a sculpté lui-même et offert à sa fiancée ; j'ai vu son anneau de fiançailles qu'il a ciselé de ses mains ; j'ai vu des cuillers qu'il termine en ce moment et qui sont peut-être ce que l'orfèvrerie peut produire de plus original. J'ai vu son jardin qu'il a transformé, où il a planté un bois, creusé un lac, construit un pont dont il a cuit les briques. Les mouvements de terrain sont si bien combinés qu'on ne voit plus les limites de la propriété et que toute la campagne environnante semble en faire partie. Dans un coin du jardin, voici la forge. Il en est sorti, entre autres objets, un garde-feu en fer d'une originalité extrême, destiné à orner une tour de style moyen-âge que M. Herkomer fait construire à Lansdsberg en Bavière pour perpétuer la mémoire de sa mère ; il compte faire de cette tour sa résidence d'été.

Dans tous ces ouvrages de bois, de fer, d'orfèvrerie, le maître a un parti pris : c'est de combiner les ornements gothiques avec des figures nues. Il blâme la fausse direction du goût moderne qui imite servilement des formes archaïques sans comprendre que leur laideur est le résultat de l'impuissance artistique du Moyen-Age et non d'une conception particulière de la beauté. Si les vieux maîtres allemands n'avaient été arrêtés dans leur développement par la Réforme qui a brisé les images et par la Renaissance qui a donné à l'art des voies différentes, ils seraient sans doute parvenus à rompre la roideur de leurs figures et à leur donner la vie. Pour appuyer cette théorie, M. Herkomer me faisait remarquer comme la figure nue de H. Thornycrop, *le Grec Teucer,* se détachait bien à côté du trône gothique qui se trouve dans un de ses ateliers.

Tous ces travaux d'ordre si divers ne sont pas pour diminuer cependant l'activité productrice du maître peintre. Depuis 1879, il a peint cent cinquante

portraits. Et il faut renoncer à compter les paysages, les tableaux de genre, les aquarelles, les mezzo-tintos. les eaux-fortes.

Je n'ai point encore parlé de ces eaux-fortes qui, seules, suffiraient à établir d'une façon éclatante la réputation de M. Herkomer. « *Mon portrait* », « *Femme du pays de Galles* », « *Souvenir de Rembrandt* », sont des œuvres hors ligne, que surpasse peut-être encore celle-ci : « *Granny's Story* ». Il est impossible de donner à une tête un relief plus intense, d'en mieux faire valoir tous les plans, de rendre par un travail plus ingénieux les rides et les méplats, de noyer les fonds dans une teinte plus harmonieuse, de combiner les lumières pour leur accorder des valeurs plus équitables et plus diverses. Cela est d'une taille toute personnelle, où l'on sent seulement l'influence de Rembrandt, mais où il est difficile de retrouver l'action de M. Macbeth, bien que M. Herkomer se réclame volontiers de lui.

A côté de *Waiting for relief,* eau-forte large et qui par des côtés rappelle *Granny's Story* tandis que d'autres sont touchées d'une pointe très légère, aux traits fins entaillant à peine le cuivre, il faut citer *In Trouble,* une planche d'un goût exquis, d'une élégance extrême et qui montre en sa boudeuse inquiétude une petite fille, toute moderne, toute anglaise, aux longs cheveux bouclés, à la robe à ceinture basse. Et *Orphans* et *La fille du berger* et le portrait de Richard Wagner. C'est là une œuvre capitale, mais dont il faut renoncer à donner l'idée par une réduction.

En dehors de ces œuvres originales, le maître s'est plu parfois à reproduire par l'eau-forte quelques tableaux de Frédéric Walker. Il a de même essayé du procédé de « mezzo-tinto » pour copier le tableau de Sir John E. Millais, *Caller Herrin,* et le portrait du « Maître de Trinity-College » ; mais son œuvre ne le satisfait pas. Il veut faire mieux ; il veut tenter d'autres procédés ; il a en tête toute une série de sujets d'une originalité toute personnelle. « J'ai jeté ma gourme pour la gravure, me disait-il dernièrement, et dans la peinture aussi je ne me lancerai plus à l'aventure. J'espère maintenant concentrer toutes mes facultés, tout en leur permettant quelquefois de faire l'école buissonnière. Je mériterai peut-être alors une réputation qui m'est venue plus tôt qu'aux autres artistes de mon âge. »


in Trouble
Imprimé et publié par Goupil et Cie Paris

Le défaut qui a gâté jusqu'ici certaines œuvres de M. Herkomer, c'est la précipitation. A côté de tableaux qui sont des œuvres complètes, il s'en trouve qui déroutent l'observateur et le critique. « Souvent, dit-il lui-même, j'ai gâté un tableau en le terminant trop vite ». Mais aujourd'hui l'artiste est en proie à une sorte de maladie de la pensée qui lui fait critiquer avec âpreté toutes ses œuvres antérieures. Il ne faut point qu'on s'en inquiète : son génie créateur le poussera malgré tout en avant et ce sens critique, ardemment développé, le forcera à améliorer ses œuvres. A l'âge qu'il a, avec les dons natifs qu'il possède, l'artiste peut hésiter quelque peu au bord de la vie nouvelle qu'il entrevoit, mais il ne peut ni s'arrêter, ni reculer : il se recueille; et, de cette période de recueillement, il sortira mieux armé pour la lutte, avec une connaissance plus complète de ses qualités et de ses défauts. Herkomer nous disait lui-même : « Écrire maintenant ma biographie, c'est exposer un tableau avant qu'il soit terminé. Certaines parties donneront bon espoir pour l'avenir, mais il est impossible de juger de l'ensemble. On ne pourra apprécier ma vie artistique qu'en connaissant mon œuvre future ».

Attendons donc patiemment que l'artiste ait élevé cette maison, ce monument qu'il a consacré au souvenir de sa femme et où il a cherché à satisfaire les tendances artistiques de son esprit sous les formes diverses que peut embrasser l'imagination humaine; attendons qu'il ait repris ses pinceaux et se soit remis à cette œuvre picturale qui, si tôt et si vite, lui a valu une gloire incontestable et une des premières places parmi les maîtres européens.

H. ZIMMERN



LE LINOT

Musique de V. Roger.
Paroles de Saint-Juirs et Villergue.




Alterne un re_frain très gri_vois Avec u_ne chanson ba_chi - que
Qui donne ce joy_eux con_cert? Un pe_tit po_lis_son pré_co - ce
pp
Plus vite.
Dit la chouet_te en prenant des airs, C'est un linot qui fait la no - ce
pp Suivez.
pp Suivez


Volti_geant sur les ar_bris_seaux Il piquait la mû - re nou - vel - le
Et ce petit bleu des oi - seaux Brouillait sa pe_ti_te cer - vel - le
pp
« Qui donc réveil - le ma fo - rêt? » Dit le chê - ne mais le co - los - se
Vite
Sou - rit en voy_ant l'oi_se - let: C'est un linot qui fait la no - ce.
pp
Suivez.
pp
Suivez.


Voulant taqui - ner ses voi - sins, Il allait tirer les son - net - tes
pp
Et chanter des ga - lants re - frains Aux fe-nê-tres des sanson - net - tes.
Et les sansonnets fu - ri - eux Montrant d'abord un bec fé - ro - ce
pp


Vite.
Sou_dain perdaient leur sé - rieux. C'est un linot qui fait la no - ce.
pp Suivez.
pp Suivez.
Beaucoup plus lent.
Il se perdit dans un buis_son Où s'endormait u - ne fau - vet - te
pp
On n'entendit plus_ sa chan_son Partir du nid de la co - quet - te


Nul ne vit d'un œil in_dis_cret Les détails de son sa_cer_do _ ce
Mais chaque feuille murmu_rait C'est un li_not qui fait la no _ ce.
pp
Suivez.
pp
Suivez



MADEMOISELLE BLANCHE PIERSON

Henry Marnay homme de lettres, à Pierre Sylvain, artiste peintre.



AIS-TU, mon cher ami, que tu me plonges dans un terrible embarras? Tu m'écris une lettre éplorée, incohérente de plume et de pensées, où tu me racontes que tu ne peux parvenir à saisir le modèle que tu rêves pour ton prochain portrait du Salon : tu as cherché parmi les femmes du monde et tu n'as trouvé que des comédiennes : tu t'es lancé dans les comédiennes et tu n'as rencontré que des femmes du monde : comme tu le dis, cela manquait de sincérité, et tu es avant tout un peintre sincère. Au fond, ce qu'il te faut, c'est un modèle réunissant toutes les qualités imaginables de beauté, de charme, d'esprit, qui, transportées sur ta toile, arrêteront invinciblement le spectateur et le cloueront immobile et rêveur, devant ton tableau, comme Œdipe devant le Sphinx.

Eh bien! cher ami, j'ai, sans chercher bien longtemps, trouvé ce qu'il te faut : un sujet des plus intéressants : une vraie femme, deux fois femme, puisqu'elle est actrice suivant un mot d'un maître critique, une femme qui sollicite et attire; je suis persuadé que, après l'avoir vue, tu seras pris du désir irrésistible de traduire cette beauté dans ton langage plastique.

Sans doute, tu rencontreras des surprises qui te feront passer des bouffées

de découragement; mais ce sont de ces parties qu'on n'abandonne pas et l'on ne constate les difficultés qui retardent que pour se sentir plus déterminé à triompher; un moment d'irritation traverse peut-être le cerveau, mais c'est un élan qui pousse à la lutte et l'on veut, quand même, demeurer victorieux.

Ci-joint un mot d'introduction, où j'expose ton cas : la singularité de l'affaire t'assure d'avance un bon accueil; ton talent fera le reste.

Pierre Sylvain à Henry Marnay.

Je suis allé, une heure après avoir ouvert ta lettre, chez Mlle Blanche Pierson. Je ne sais pas ce que tu avais mis dans ton mot d'introduction, mais il paraît que c'était drôle, car elle a souri à plusieurs reprises, d'un sourire fort encourageant. Elle m'avait d'abord reçu debout, mais elle n'a pas tardé à me faire asseoir et, sans me laisser guère le temps de parler et de placer le petit discours que j'avais préparé, elle a commencé à bavarder de la plus harmonieuse façon, avec un petit zézaiement imperceptible et une sorte d'accent étranger qui appuie volontiers sur la première syllabe de chaque mot; sa voix jetait des notes claires, joyeuses, qu'accompagnait un geste souple, vif, gracieux. Ses cheveux dorés, animaient sa physionomie où un rose discret s'entend à échauffer une blancheur, qui, seule, serait peut-être trop uniforme : toute sa personne respirait l'abandon, elle me semblait une déesse pitoyable aux mortels. Je commençais à être ému et à oublier le but spécial, purement artistique, de ma visite, lorsque, par un à-droite subit, elle a repris une attitude plus indifférente, sa voix s'est affermie, elle s'est mise à causer de choses et d'autres, avec des intervalles de silence, et cela en conservant toute sa grâce dans une rigidité apparente; heureusement que, pour parler, il faut ouvrir la bouche et mon modèle ne pouvait dissimuler la double et blanche rangée de ses petites dents de perle.

Autant que je m'en souviens, — car je t'avoue que je ne prêtais pas une attention soutenue à ses paroles, depuis que sa conversation avait tourné au sérieux — elle s'était mise à parler théâtre, de certains froissements qu'elle avait subis, de certaines amertumes qu'elle ne pouvait oublier; il s'agissait je crois, de la pièce des *Rois en exil,* de Daudet, où Mlle Pierson remplissait un

rôle que le public ne goûta point. « Franchement, s'écria-t-elle d'une voix pleine d'émotion, franchement j'aurais préféré ne pas achever la pièce; mieux eût valu s'arrêter carrément devant le premier sifflet. Doit-on lutter avec la cabale? Elle est anti artistique; doit-on dès lors penser qu'on s'imposera par la valeur de l'œuvre? Et cependant que de jolies choses, comme toujours, partout où Daudet a passé! » Quand elle prononça ce mot de « sifflet » sa physionomie prit une singulière expression de dureté : je la voyais de profil, sa narine se retroussa, la joue se sillonna de quelques lignes heurtées, courtes, nettes; la bouche se releva dédaigneusement, contractant la lèvre. Est-ce possible? me demandai-je; cette femme serait-elle méchante? Heureusement elle changea de pose et me montra l'autre profil, où régnait le plus grand calme; la lèvre se dessinait, douce et bienveillante, les teintes se dégradaient délicatement estompées; tout, de ce côté, inspirait la confiance. Assurément, pensai-je, cette femme est la bonté même.

Elle a eu la gracieuseté de me parler de mes derniers tableaux et m'a questionné sur mes débuts. Quand je lui ai dit que j'avais passé mes premières années à l'île Maurice, elle fit un bond joyeux en s'écriant : « Mais nous sommes voisins, Monsieur Sylvain, je suis née tout à côté, à Bourbon. » J'ai profité de cette heureuse coïncidence pour me livrer à quelques développements ingénieux sur la nature équatoriale, sur Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie,* etc. Enfin, après tout ce bavardage que je prolongeais pour la mieux étudier, je me suis décidé à formuler ma demande : la réponse ne s'est pas fait attendre; elle a accepté de la meilleure grâce du monde, en me disant que ce qu'elle en faisait c'était surtout par amitié pour toi. Elle m'écrira dans deux ou trois jours pour me fixer la première séance.

D'ici là, je te demanderai de me renseigner un peu sur sa vie artistique et sur les principaux rôles qu'elle a remplis : je ne suis guère familier avec les choses du théâtre et comme je ne peux pas toujours lui parler de Bernardin de Saint-Pierre et de Paul et Virginie, je voudrais, pendant nos séances de pose, causer avec elle de sujets qui l'intéressent.

En faisant cela, tu mettras le comble à l'immense service que tu m'as rendu, car, je le jure, je tiens mon modèle et j'en tirerai un chef-d'œuvre!



[illegible]

[illegible] FRANÇAISE

[illegible]

Henry Marnay à Pierre Sylvain.

Peste! Comme tu y vas, cher ami! Tu ne perds pas ton temps, et que l'amour de l'art est une belle chose! Je m'étonne que tu aies besoin de sujets de conversation! Néanmoins, puisque tu le désires, je vais me transformer en Vapereau et prendre ma plume de critique théâtral.

Mlle Blanche Pierson a débuté à douze ans, au théâtre de Rennes, dans le rôle de l'Enfant de *Gabrielle,* d'Émile Augier. D'étapes en étapes elle alla à Bruxelles, revint près de Paris : à l'Odéon, s'envola ensuite vers Toulouse, pour accourir de nouveau et définitivement à Paris. Il s'agissait de l'Ambigu et l'on était en 1856; c'était une mauvaise affaire; elle avait quatorze ans, elle y joua les veuves. Mais le Vaudeville s'empara bientôt d'elle. Blanche Pierson dut fort travailler car, encore qu'elle eût la passion de son art, elle en ignorait les principes. Malgré cela d'*utilité* admirée pour sa beauté elle passait *étoile,* quand elle entra au Gymnase où Montigny la mit à de rudes besognes qui en firent ce que nous l'avons vue; elle est demeurée telle au Vaudeville, vers lequel elle s'était retournée en 1875, c'est-à-dire la première actrice de Paris, en dehors de l'aristocratie de la rue de Richelieu.

C'est alors que la Comédie-Française la cueillit, en 1883; ce ne fut que justice. Certains ont nommé Dumas comme instigateur de cette mesure. Assurément, il eût été regrettable de ne pas compter Mlle Pierson au nombre des sociétaires de la maison de Molière.

Quelques critiques ont été sévères à ses débuts sur cette scène solennelle. Il ne s'agissait que d'une querelle de quantité. Mlle Pierson nous a habitués à la voir en toute première ligne et l'on éprouvait quelque déconvenue à la trouver au second rang. Nul doute qu'elle ne conquière là, comme aux autres théâtres auxquels elle a appartenu, la place qui est la sienne, et cela à force de volonté et d'amour de son art.

Un de ses bons rôles à la Comédie-Française sera certainement et est déjà celui de Dona Clorinde; rien n'est plus adapté à sa nature de femme et d'artiste que le personnage de cette aventurière, si au courant des procédés du demi-monde, à laquelle par instants échappent des élans de grande dame

et dont Augier, qui possède son acte de naissance, pourrait nous affirmer qu'elle est fille naturelle d'un grand seigneur.

Mlle Blanche Pierson compte aussi de signalés triomphes dans ces rôles à-côté qui viennent embrouiller l'action d'une charmante façon, Madame de Thauzette, par exemple, pour n'en citer qu'un, où elle fut étourdissante de verve. Peut-être enfin, trouverait-elle de grands éléments de succès dans ces rôles de femmes d'âge moyen, spirituelles, rêveuses encore, déesses de beauté toujours, qui s'occupent des amours des autres sans pouvoir oublier complètement les leurs, quelque chose comme les baronnes ou les comtesses d'A. de Musset. Mlle Madeleine Brohan n'a-t-elle pas laissé, dans ce sens, un héritage vacant ?

Mais, avant les succès présents et à venir de la Comédie-Française, Mlle Pierson en a recueilli bien d'autres dans lesquels s'incarnera longtemps encore sa personnalité théâtrale. Quels auteurs n'a-t-elle interprétés ! O. Feuillet, dans le *Roman d'un jeune homme pauvre ;* Sardou, dans les *Vieux garçons,* les *Pattes de Mouche, Dora ;* Meilhac dans *Froufrou ;* Alexandre Dumas, dans les *Idées de Madame Aubray*, le *Demi-Monde* et surtout la *Dame aux camélias,* où elle témoigna en Marguerite Gautier de tout ce que sa personne contenait de passion forte, simple et discrète jusqu'au sacrifice.

J'en passe, sinon des meilleurs, du moins des plus intéressants, entre autres le rôle de Chérubin du *Mariage de Figaro* qu'elle joua naguères, à l'aurore de ses charmes et de sa beauté.

Tu pourras aussi lui parler voyage, car c'est une touriste intrépide que Mlle Pierson; l'été venu elle abandonne Passy et la rue des Bassins et va s'installer chez elle à Pourville, rayonnant dans les entours, ne s'effrayant même pas des traversées de mer. Elle n'a pas vu l'Amérique, je crois ; ce n'est pourtant pas ce long voyage qui l'arrête et peut-être un jour s'y résoudra-t-elle; mais ce dont je suis sûr c'est qu'elle satisferait uniquement alors sa passion de touriste, car elle aime trop son art pour se lancer dans ces tournées fructueuses mais exotiques, d'où les plus grands talents reviennent étiolés et déformés.

Enfin, — et ceci est plus qu'un renseignement, c'est un avertissement —

sache qu'elle fut naguères proclamée présidente du club des blondes ; sache surtout qu'un poète, mort jeune, lui adressa ces vers douloureux :

Vous me demanderez, il est vrai, tout à l'heure,
Blanche, pourquoi je tremble à chacun de vos pas,
Pourquoi je reste là muet, pourquoi je pleure ?
Vraiment, si je le sais, Madame, que je meure !
Car pour moi, Dieu merci... je ne vous aime pas.

Te voilà maintenant fixé : je n'attends plus que le chef-d'œuvre promis.

Pierre Sylvain à Henry Marnay.

Nos séances marchent à merveille : nous en avons une tous les jours, depuis plus d'une semaine. Mon modèle est admirable d'exactitude, de docilité ; elle a compris dès le premier moment ce que je voulais. Nous avons tout d'abord réglé notre *modus vivendi* et nous sommes établis sur un pied de camaraderie réciproque qui nous met tout à fait à l'aise.

Nous avons cependant failli nous brouiller — mais cela n'a pas duré longtemps. Ç'a été sur la question de la toilette, Mlle Pierson voulait absolument m'imposer une robe de l'année dernière, qui avait produit un effet énorme dans je ne sais plus quelle pièce et dont les salons féminins avaient parlé pendant huit jours. C'était une robe très compliquée et montante : je me suis récrié et j'ai déclaré qu'à aucun prix je ne ferais le sacrifice de ses épaules et de ses bras que je savais charmants ; j'ajoutai que je regrettais de ne pas être au XVIIIe siècle, car je lui aurais demandé de la peindre en Diane chasseresse. « Vous avez tout pour cela, ai-je risqué. — Qu'en savez-vous ? me répondit-elle, vous êtes bien indiscret — pensez au sort d'Actéon ! » Pour me tirer d'affaire, je lui objectai qu'un peintre qui fait un portrait c'est comme un médecin qui vous ausculte, ce n'est pas un homme. Elle eut un geste d'incrédulité. Après un moment de silence qui commençait à devenir gênant, je repris et lui demandai, puisqu'elle me refusait et la robe décolletée, et la tenue de Diane chasseresse, si elle ne voudrait pas m'accorder ce costume de Chérubin dans lequel je l'avais vue autrefois jouer le *Mariage de Figaro*. J'avais, sans le vouloir, commis une grosse maladresse, car elle rougit

subitement et eut un geste de pudeur, comme si elle se fût réellement trouvée devant moi dans la coquette veste de satin bleu ciel et la petite culotte du filleul de la sensible comtesse. Singulier sentiment de femme et de comédienne qui s'était montrée dans ce costume à des milliers de spectateurs et qui s'offusquait à la pensée de pouvoir s'y retrouver devant un peintre seul avec elle dans son atelier!

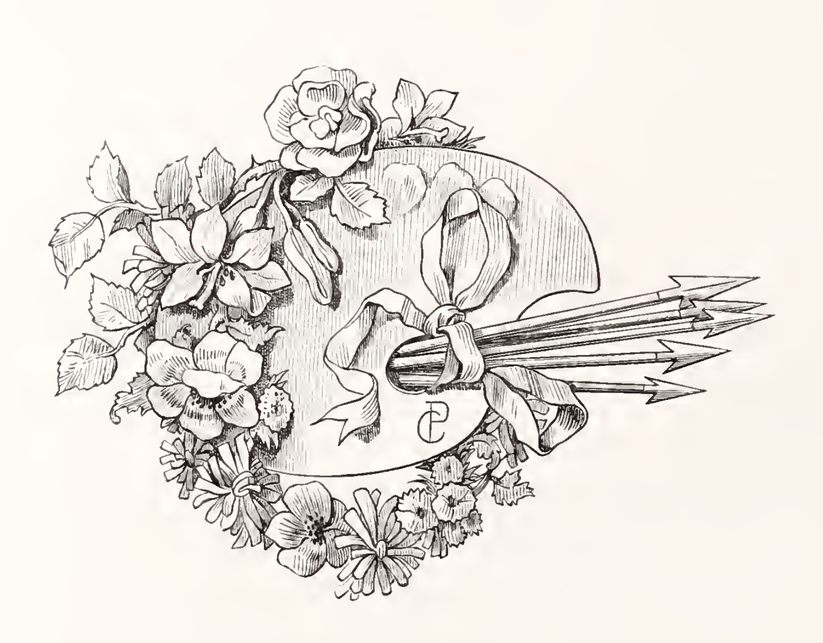
Enfin, j'ai fait des excuses, tout s'est arrangé, j'aurai la robe décolletée, les épaules blanches, les bras finement moulés et les petites mains.

Henry Marnay à Pierre Sylvain.

Cher ami, ton enthousiasme me prouve que tu n'as plus besoin de moi, puisque tu ne me demandes plus rien. Consacre-toi tout entier à ton chef-d'œuvre, cher ami : j'espère que tu me feras signe quand il sera terminé.

Un dernier conseil, cependant : tu devrais, dans ton tableau, mettre une table et sur la table tu poserais un volume au dos duquel on lirait ce titre de Molière : « *Le Sicilien* ou l'Amour-Peintre »!

P. c. c. : JACQUES BALLIEU.




LES GERANTS
L. BOUSSOD
R. VALADON

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE ROUSSOD, VALADON ET Cie, 2, AVENUE DE COURBEVOIE

LES

LETTRES ET LES ARTS

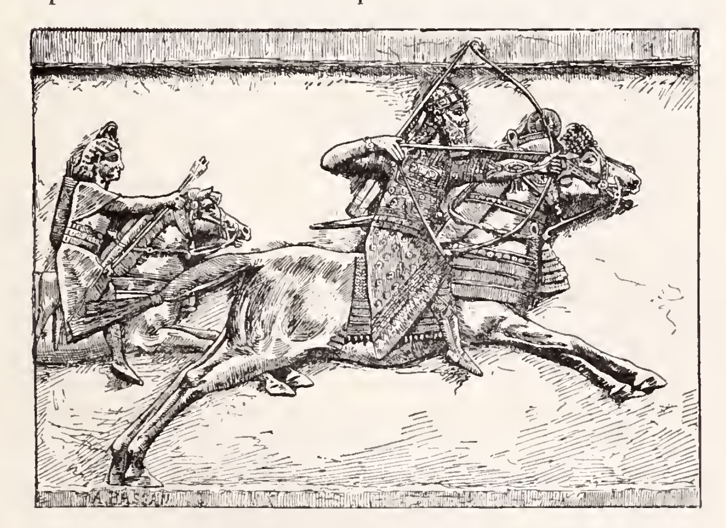
DIRECTEUR : FRÉDÉRIC MASSON

FEUILLETON DU 1er OCTOBRE 1886

LIVRES

HISTOIRE DE LA CIVILISATION, par Ch. Seignobos. 2 vol. in-12 avec gravures. *Georges Masson*, éditeur.

Entre les historiens de la jeune génération qui font le plus d'honneur à celui qui semble avoir consacré sa



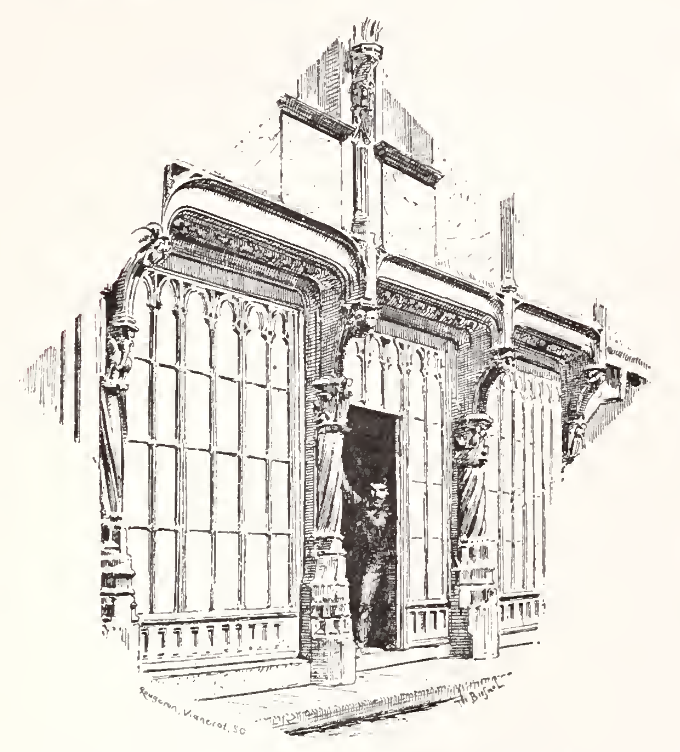
vie à leur éducation et qui a provoqué en France un mouvement qui fera sa gloire, M. Charles Seignobos est de ceux qui promettent le plus et qui, dès à présent, sont des maîtres. Le livre qu'il vient de publier est un précis d'une forme très simple, d'une érudition très ample qui donne des faits tout ce qu'il importe d'en retenir et qui mérite d'être lu par d'autres que par des lycéens. C'est en réalité un monde inconnu, le monde des mœurs et des idées que M. Seignobos découvre devant nous. Il s'inquiète moins des guerres qui tuent les hommes que des inventions qui les font vivre. Il recherche comment l'espèce humaine a amélioré sa vie depuis les temps préhistoriques; il montre leurs arts, explique leurs monuments et dans des planches très soignées en donne des reproductions et des restaurations. Ces gravures ont en son esprit une importance capitale et il a raison. Ce genre d'histoire doit s'apprendre surtout par les yeux. Cet abrégé à l'usage des lycéens



a sa place marquée en toute bibliothèque sérieuse; il comble une lacune qu'on serait bien empêché de remplir avec beaucoup de très gros livres. — F. M.

Prière d'adresser toutes les communications au Secrétariat de la Rédaction, 9, rue Chaptal.

MONUMENTS HISTORIQUES DE FRANCE, collection de phototypies, par C. Peigné (de Tours), avec un texte explicatif et des notices par Henri du Cleuziou. Grand in-folio. Paris. *Ed. Monnier et Cie*, éditeurs.

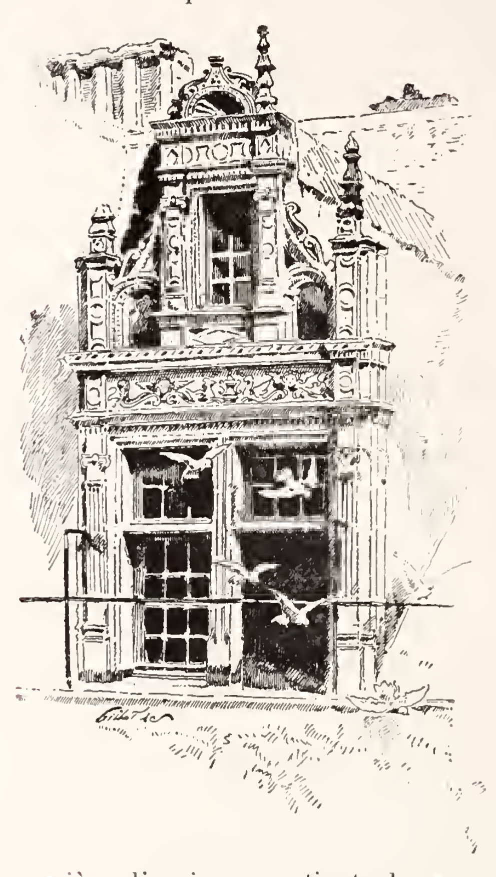


C'est un devoir pour « Les Lettres et Arts » de saluer d'une sympathique bienvenue des entreprises du genre de celle que tente l'éditeur Ed. Monnier.

Reproduire par des procédés mécaniques et précis,



que complète l'art de l'arrangement et de la belle impression, les chefs-d'œuvre de notre architecture nationale; en revendiquer l'honneur pour les artistes français sacrifiés, on ne sait pourquoi, par la tradition, aux architectes étrangers, montrer enfin que la France est au moins aussi riche en merveilles que les pays voisins, tel est le but de cette publication.



La première livraison contient de merveilleuses reproductions de l'église Notre-Dame-la-Grande de Poitiers, de l'hôtel de Jacques Cœur à Bourges, du château de Chenonceaux, etc.; sans compter des lettres ornées et des culs-de-lampe fort délicatement dessinés. — T. G.

*
* *

LES CIMETIÈRES depuis la fondation de la monarchie française jusqu'à nos jours, par le docteur Gannal. Premier volume. 1 vol. in-8°. *Muzard et fils*, éditeurs.

Pendant douze ans, dans toutes les archives publiques de Paris, le docteur Gannal a recherché sans lassitude tous les documents, tous les volumes et les brochures ayant trait à cette question des cimetières qui, régulièrement tous les dix ans, viendra se poser à nos gouvernants et dont la solution importe autant à la salubrité publique qu'aux bonnes mœurs. Qu'on ne s'y méprenne pas : il y a là un péril toujours grandissant et que ne conjurent pas — comme certains voudraient le faire penser — les enterrements civils. Dans ce premier volume tout historique, M. Gannal étudie les lois et réglements qui ont régi les cimetières avant la Révolution. Deux autres volumes nous mèneront jusqu'à nos

jours; un quatrième contiendra la législation; un cinquième étudiera des solutions présentées de notre temps. C'est là un travail d'ensemble que l'auteur, il le faut espérer, mènera à bon terme et qui mérite de trouver place non seulement dans les bibliothèques publiques, chez les juristes et les avocats, mais chez tout amateur de *Parisiana*. — F. M.

*
* *

JACQUES COEUR ET CHARLES VII, par PIERRE CLÉMENT, de l'Institut. Nouvelle édition. 1 vol. in-18. *Perrin et Cie*, éditeurs.

L'histoire du XVe siècle est depuis quelques années en grande faveur. Peu d'époques ont suscité autant de recherches et fourni la matière d'autant de volumes. On a raison de revenir à l'étude de cette curieuse période; c'est celle où la France féodale a fait place à la France monarchique, et il faut remonter jusque-là pour découvrir les vraies origines de la France contemporaine. L'*Histoire de Charles VII* qu'a entreprise M. de Beaucourt rendra, à cet égard, les plus grands services. Je ne sais si son ouvrage apportera de nouvelles lumières au sujet de Jacques Cœur; il semble jusqu'à présent que M. Pierre Clément n'ait laissé qu'à glaner après lui. Son livre, déjà ancien, mais qu'il a soigneusement revu pour cette nouvelle édition, s'appuie sur une information si étendue, qu'on ne pourra vraisemblablement ni y ajouter, ni en modifier les conclusions. Du moins on ne le fera pas oublier. Non seulement il restera la base de toute enquête sérieuse sur Jacques Cœur, mais il méritera d'être lu, même après les nouvelles recherches qui rajeuniront peut-être le sujet. M. Clément, comme il le dit lui-même, a fréquemment laissé la parole aux écrivains contemporains, afin de « faire vivre le lecteur pendant quelques heures en plein quinzième siècle. » Ceux qui écrivent l'histoire savent combien l'art des citations ainsi compris est difficile à pratiquer. M. Clément y est passé maître; c'est ce qui rend la lecture de son livre si attachante, même pour les profanes, et ce qui l'empêchera de se démoder. — G. C.

*
* *

ÉTUDE SUR BOURDALOUE avec quelques documents inédits, par M. BLAMPIGNON. 1 vol. in-8°. *Berche et Tralin*, éditeurs.

M. l'abbé Blampignon a été en Sorbonne le dernier professeur de la Faculté de théologie. Il enseignait magistralement une haute doctrine philosophique et religieuse, lorsqu'un vote de la Chambre des députés est venu briser ce Corps si remarquable à tous égards et, en supprimant la première Faculté de France et du monde, rompre une tradition glorieuse au profit de misérables et mesquines passions. A défaut de la chaire, la plume reste à M. Blampignon. Son *Étude sur Bourdaloue* est digne de ses études sur Malebranche et sur Massillon. Il nous rend vivant cet admirable prédicateur; il nous donne de très intéressantes lettres inédites; il nous analyse avec un art infini ses procédés de composition et de style. C'est un excellent livre — ce dont M. Blampignon est coutumier — et un beau livre, car les pages sont réglées en rouge à la façon des beaux volumes du XVIIe siècle. — F. M.

*
* *

SÉBASTIEN BOURDON, sa vie et son œuvre, par CHARLES POUSONAILHE. 1 vol. grand in-8°. *Rouam*, éditeur.

Un charmant et beau livre qui nous vient tout droit de Montpellier, et où, en un style de lettré délicat, avec une abondance de détails nouveaux et de pièces inédites, M. Charles Pousonailhe s'est plu à conter la vie étrangement accidentée de l'excellent peintre huguenot, Sébastien Bourdon. C'est un de ces braves livres comme on en sait faire en province, où, avec une passion qui n'est point hâtive, on embrasse son sujet, on l'étreint, on le dissèque, on en vit et parfois on en meurt. Et, si le sujet est local, si c'est d'un compatriote que l'on parle, quel surcroît de bonheur! Comme on sent que M. Pousonailhe s'est plu à retrouver les actes relatifs à Sébastien Bourdon; comme il s'est plu à le suivre, de Paris à Rome, de Rome à Stockholm et à Montpellier, à rechercher minutieusement ses tableaux et à en dresser la liste, à enrichir de belles gravures ce livre luxueusement imprimé par un vieil imprimeur français, Jean Martel de Montpellier, dont la maison — on devrait dire la dynastie — remonte à 1628. Et un livre fait avec tant d'amour, comment ne serait-il pas pour contenter le lecteur? — C. D.

*
* *

LA RÉGENCE ET LE CARDINAL DUBOIS, par M. FONTAINE DE RAMBOUILLET. 1 vol. in-12. *Calmann Lévy*, éditeur.

En vérité, j'étais bien convaincu que le roman historique, mettant en scène des personnages historiques, les faisant jaser, parler, écrire et chanter, avait fait son temps et qu'il n'en paraîtrait plus jamais sous le soleil de France. J'étais bien convaincu que, dans le roman historique même, le moule des mémoires apocryphes sentant d'une lieue leur fausseté, fabriqués avec les recueils d'Ana qui dorment sur les parapets du quai, était brisé en tout petits morceaux et jeté au vent. Bêtise, que cela! Nul moule ne se casse si menu qu'on ne le puisse racommoder. C'est regrettable! Pourtant, M. Fontaine de Rambouillet a fort travaillé — même dans des archives — et je le puis attester, car je l'y ai vu. Pourquoi s'est-il amusé à ces tournures romanesques,

cela, je l'ignore. Peut-être est-ce ce nom de Rambouillet qui le pousse au roman comme malgré lui. Fatalité des noms ! — C. D.

*
* *

LA SÉNÉCHAUSSÉE D'AUVERGNE ET LE SIÈGE PRÉSIDIAL DE RIOM AU XVIIIe SIÈCLE, par M. ÉDOUARD EVERAT. 1 vol. in-8°. *Ernest Thorin,* éditeur.

Un excellent livre qui nous vient d'Auvergne et dont les matériaux ont été en grande partie puisés dans les riches archives de la famille de Chabrol, un livre qu'on croirait volontiers d'un intérêt purement local et provincial, mais qui en réalité touche à des problèmes généraux et éclaircit notamment d'une façon très intéressante et très complète, d'abord la question de l'organisation des sénéchaussées et des sièges présidiaux, ensuite la tentative de réforme de la magistrature essayée par le chancelier Maupeou. M. Everat démontre par les faits à quel point cette réforme était nécessaire et juste. Il apporte à l'histoire nationale, sur ce point si controversé, une contribution d'autant plus importante que ce sont les documents même qui la fournissent. Les annexes sont remplies de pièces très curieuses et le volume est heureusement complété par des tables excellentes. Nous savions de longue date que les recherches historiques avaient en Auvergne des tenants remarquables, mais nous sommes heureux d'ajouter le nom de M. Everat à la liste déjà longue des érudits qui s'occupent là-bas, avec une ardente passion, à rétablir la vérité sur les faits et les institutions de la vieille France. — C. D.

*
* *

UNE INVASION PRUSSIENNE EN HOLLANDE en 1787, par PIERRE DE WITT. 1 vol. in-12. *Plon,* éditeur.

Un excellent livre d'histoire qui marque le très intéressant début d'un jeune homme qui, pour porter un nom illustre, n'en est pas moins un travailleur acharné. M. Pierre de Witt a entrepris de raconter, d'après les documents diplomatiques français et prussiens, d'après les papiers d'État hollandais, cette révolution singulière qui détruisit à la veille de la Révolution, le gouvernement républicain de notre plus ancienne alliée pour lui substituer le gouvernement d'un seul. Il a su tirer des papiers officiels et privés, un récit d'un intérêt véritable. Il l'a écrit en un style sobre et qui montre bien qu'il est de la race qui a fourni un maître à notre langue. Il n'a reculé devant aucune des responsabilités qu'entraîne le jugement des actes d'un roi tel que Louis XVI, dont le malheur a, semble-t-il, aux yeux de quelques-uns, couvert ou au moins atténué toutes les fautes. Peut-être, peut-on seulement regretter que M. de Witt n'ait point insisté davantage sur le rôle de l'Autriche et sur son influence, mais cela n'est qu'un détail et il ne saurait convenir de diminuer, à un degré quelconque, l'éloge mérité d'un livre qui promet un historien de véritable valeur. — F. M.

*
* *

PITT ET FRÉDÉRIC GUILLAUME II, l'Angleterre et la Prusse devant la question d'Orient en 1790 et 1791, par J.-H. CREUX. 1 vol. in-12. *Perrin et Cie,* éditeurs.

L'histoire telle qu'on la comprend aujourd'hui exige d'une façon impérieuse que, dès qu'il sort des généralités et des appréciations que l'on préfère éviter d'ordinaire, un auteur indique les sources qu'il a consultées et note ses références. Peut-être en a-t-on quelque peu abusé et y a-t-il là parfois une fantasmagorie destinée à éblouir le lecteur, sans pour cela que les recherches aient été poussées bien profondément. Mais les gens du métier ne s'y trompent pas et une inspection sommaire leur suffit pour trouver le défaut de la cuirasse. Ici, sur ce sujet qui exigerait des études infinies — notre ami Albert Sorel l'a bien montré — M. Creux paraît n'avoir consulté que quelques imprimés, dont il ne donne même que de rares indications. Si l'on oppose ce livre à celui de M. de Witt, on sent vite la différence. — F. M.

*
* *

LES DÉBRIS DE QUIBERON, souvenirs du désastre de 1795, par EUGÈNE DE LA GOURNERIE. 1 vol. in-12. Nantes. *Libaros,* éditeur.

L'histoire du désastre de Quiberon est à peu près connue. Le point controversé, celui de la capitulation, est depuis longtemps éclairci et nul des écrivains royalistes ne soutient à présent que cette capitulation ait été rédigée : M. de la Gournerie se borne à affirmer que des soldats l'ont promise. La discussion nous mènerait fort loin et est inutile : chacun restera dans sa position et personne ne se convaincra. D'ailleurs, là n'est pas l'intérêt du livre dont M. de la Gournerie nous donne une nouvelle édition. Il est dans le récit des souffrances et de la mort des prisonniers, et surtout dans la liste établie avec grand soin de tous les individus condamnés et exécutés. L'auteur a porté une intelligente attention à rétablir leur état-civil, à distinguer les parents, à indiquer les généalogies, à discerner les confusions de noms. Son travail est précieux pour les familles et fait avec une conscience très rare. — C. D.

*
* *

HISTOIRE DE LA MARINE FRANÇAISE SOUS LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE, par E. CHEVALIER, capitaine de vaisseau. 1 vol. in-8°. 1886. *Hachette,* éditeur.

L'*Histoire de la marine française sous la première république* fait suite à l'*Histoire de la marine française pendant la guerre de l'Indépendance*

américaine du même auteur. La situation et le rôle de nos forces navales sous les divers régimes qui se succèdent de 1783 à 1799 y sont indiqués fort nettement. On y trouve en particulier des renseignements curieux sur les révoltes qui eurent lieu dans nos ports pendant la période révolutionnaire, l'insurrection des équipages dans la baie de Quiberon, le combat du 1er juin 1794, la légende du Vengeur que M. E. Chevalier réduit à sa juste valeur, l'expédition d'Irlande, celle d'Égypte. Homme du métier, ne visant pas à l'effet, observateur impartial, il expose les faits avec simplicité, s'appuie sur des documents authentiques, souvent inédits et puisés aux meilleures sources. Le style est sobre, concis, serré, les conclusions résumées en quelques phrases courtes et précises; un tel livre fait honneur à l'auteur, à notre marine dont il a été un des membres les plus distingués. — V. DU BLED.

*
* *

SAINTE-PÉLAGIE EN 1832. Souvenirs par BERARD, auteur des *Cancans*. 1 vol. in-12. Nantes. *Libaros*, éditeur.

Comme c'est loin les *Cancans*, ces petites feuilles mordantes et volantes qui chaque semaine, cancans indignés, cancans vengeurs, cancans victorieux, changeant à chaque fois leur qualificatif, venaient piquer le Roi de Juillet. Le dard restait dans la chair, et, pour ces plaisanteries, poursuites sur poursuites, condamnations sur condamnations. Cela ne dura guère plus de deux années, mais cela marqua dans l'histoire du petit journalisme et, bien que l'esprit s'en soit aux deux tiers évaporé, comme il arrive d'ordinaire, il en reste assez pour que la collection des *Cancans* faisant pendant à celle de *la Mode* soit nécessaire en la bibliothèque de quiconque veut connaître quelque peu la façon d'être des royalistes purs en face de la monarchie de Juillet. A vrai dire, je croyais Berard mort depuis longtemps, — songez qu'il a je crois quatre-vingt-huit ans — en tout cas, il ne faisait point parler de lui depuis quelque cinquante-six ans et cela excuse l'erreur. Il vivait, paraît-il, et le témoigne en publiant ses *Souvenirs* et en se ralliant à la monarchie du prince d'Anjou. Les *Souvenirs* sont curieux. Il est vrai qu'on avait déjà quelques livres sur les prisons politiques à cette époque, mais je ne sache point qu'on ait raconté de cette façon l'affaire de Juin 1832, ni les tentatives de révolte républicaines, ni surtout l'invasion du choléra. Cela suffirait seul à classer ce petit volume parmi les curiosités, même si le nom de l'auteur, un peu oublié de notre génération, ne devait pas le faire rechercher. — C. D.

*
* *

PAULIN TALABOT, sa vie et son œuvre, par M. le baron ERNOUF. 1 vol. in-18. *Plon, Nourrit et Cie*, éditeurs.

La vie d'un infatigable travailleur comme le fut Paulin Talabot, devrait être lue et racontée chaque jour à la jeunesse : nos petits paysans à qui l'on enseigne maintenant la chronologie des rois de France et la géographie de l'Afrique centrale, y trouveraient un admirable exemple de ce que peuvent la ténacité, la persévérance, la résistance aux luttes de la vie. La grande révolution économique dont la seconde moitié de ce siècle a été témoin, n'a pas eu de plus ardent et de plus persistant apôtre que Paulin Talabot. Je dis apôtre, non sans motif : car il appartenait, sinon de fait, du moins d'esprit, quoi qu'en dise son biographe, à cette école Saint-Simonienne qui, la première, a prévu l'importance du mouvement industriel. M. le baron Ernouf passe en revue les innombrables travaux de Talabot; il donne de curieux détails sur les études faites par lui en vue du percement de l'Isthme de Suez en 1847; mais le vrai titre de gloire de Paulin Talabot, c'est la constitution de cet immense réseau de Paris-Lyon-Méditerranée; cette œuvre dura vingt années, traversant toutes les péripéties financières et politiques les plus étranges, côtoyant par instant la faillite et arrivant finalement à ce colossal résultat d'une compagnie qui s'étend, sur la France, depuis Belfort jusqu'à Cette et depuis Paris jusqu'à Vintimille, après avoir réuni pour arriver à ce résultat les milliards de l'épargne.

L'auteur de cette biographie n'a pas oublié de placer à côté du nom de Paulin Talabot, celui de M. de Franqueville qui, en sa qualité de directeur général des chemins de fer au Ministère des Travaux publics, facilita l'œuvre de Talabot; mais, ce qui nous étonne, c'est que M. le baron Ernouf n'ait nulle part mentionné le Ministre dont M. de Franqueville ne faisait qu'exécuter les instructions, pas plus d'ailleurs qu'il n'a fait allusion au Souverain qui se préoccupait si vivement des questions économiques. — T. G.

*
* *

LES GRANDES MANOEUVRES DE L'ESCADRE FRANÇAISE, par C. WEGL. 1 vol. in-12. *Ollendorff*, éditeur.

Nul journal mieux que le *Temps* n'a rendu compte des grandes manœuvres faites dans la Méditerranée par l'escadre française et qui ont démontré d'une façon pleine et entière, la valeur de la théorie dont M. l'amiral Aube s'est, après M. Charme, installé le prophète : à savoir que le torpilleur de haute mer de 33 mètres était le type achevé du navire de combat. La compétence du correspondant du *Temps* était reconnue par tous les marins qui ont été ses collègues et sont restés ses amis. Ses lettres d'une grande impartialité ont pointé exactement les coups et, s'il en est résulté — ce qu'on savait — que la torpille est un engin de guerre terrible, on a acquis la certitude que le torpilleur n'était encore ni construit ni paré pour des actions loin des côtes, même en mer ordinaire et en temps relativement calme. Ces lettres méritaient d'être reprises et publiées en volume. Elles prouvent que nos marins savent juger

même leurs erreurs et que leur œil est aussi net que leur patriotisme. — C. D.

*
* *

LES SOEURS HOSPITALIÈRES, lettres et discours sur la laïcisation des hôpitaux, par le docteur ARMAND DESPRÈS. 1 vol. in-12. *Calmann Lévy,* éditeur.

Il s'est trouvé un homme qui, libre penseur et républicain, s'est révolté à la pensée de ce qu'auraient à souffrir les malades dans les hôpitaux d'où sont chassées les sœurs de charité. Il a protesté contre les agissements imbéciles de « *l'Athéisme persécuteur.* » Il a osé s'insurger contre cette majorité factieuse du Conseil municipal de Paris qui, pour satisfaire une haine incompréhensible, livre les pauvres et les souffrants à des infirmières de rencontre dont le recrutement constitue un revenu au laïcisateur en chef et dont le troupeau fait un sérail aux laïcisateurs en second. Il a dit cela, il l'a écrit, il l'a affirmé; il a été suivi par tous les médecins qui honorent leur profession et qui, dans les hôpitaux, ont conquis le droit de parler au nom des malades. M. le docteur Armand Desprès est un brave homme et un bon citoyen. Il a bien fait de réunir ces discours et ces lettres en un volume qui est une affirmation, une revendication et une espérance. — F. M.

*
* *

NÉGOCIATIONS RELATIVES AU TRAITÉ DE BERLIN ET AUX ARRANGEMENTS QUI L'ON SUIVI (1875-1886), par M. ADOLPHE D'AVRIL. 1 vol. in-8°. *Leroux,* éditeur.

La société d'histoire diplomatique, tout récemment fondée sous les auspices de M. le duc de Broglie, pour lutter par la parole, la brochure et le livre, contre une école démoralisante qui, par ignorance ou par vanité, mènerait la France à une politique toute contraire à ses traditions et à ses intérêts, inaugure ses publications par un beau volume qui est un bon livre. Nul n'était mieux placé que M. Adolphe d'Avril pour étudier les origines et les conséquences du traité de Berlin. Longtemps chargé par ses fonctions de suivre les phases de la politique orientale, il a, depuis, consacré toutes ses forces de publiciste à en résoudre les problèmes et si parfois, jadis, sa passion bien excusable pour certaines peuplades slaves de la presqu'île des Balkans, l'a entraîné à des jugements qu'on peut trouver trop sympathiques et à des appréciations qui ne reposaient point sur une exacte entente du but à poursuivre et des moyens de l'atteindre, ici du moins, dans ce livre d'où toute polémique est soigneusement bannie, il a su exposer ces faits si curieux, si étranges, si nécessaires à connaître et pourtant si inconnus, avec une impartialité presque toujours digne d'éloges. Sous cette très légère réserve, son livre est excellent, d'une utilité courante non seulement pour les politiques, mais pour quiconque s'occupe à quelque degré que ce soit des affaires d'Orient. Je regrette seulement qu'on ait reculé devant une table onomastique si nécessaire en ce genre d'ouvrages. — F. M.

*
* *

LA VIE A BON MARCHÉ, ouvrage accompagné de 50 menus ou recettes culinaires, par TANNEGUY DE WOGAN. 1 vol. in-12. *Plon,* éditeur.

Ne souriez pas : ceci n'est point un livre de cuisine, c'est le manifeste d'une école sociale. Je ne crois pas, entre nous, qu'elle soit destinée à bouleverser le monde, mais au moins est-elle pleine de bonnes intentions. M. de Wogan prétend transformer la société en lui enlevant toute nourriture animale et en la condamnant au végétarisme. Son volume est un manifeste contre la viande. Il paraît qu'en n'en mangeant point, on est plus fort, plus intelligent, plus léger, plus vertueux et plus sage. On le disait déjà au XVIIIe siècle et le cardinal de Bernis, entre autres, était un végétarien dont M. de Wogan aurait pu citer l'exemple. Néanmoins, malgré l'attrait de la bouillie de riz, du gruau de sarrazin, des pommes de terre aux champignons, j'aime mieux y croire que d'y aller voir. Une question : Comment la grenouille — même aux épinards — est-elle devenue un végétal ? Cela m'inquiète. — C. D.

*
* *

LES COURTISANES ET LA POLICE DES MOEURS A VENISE, documents officiels empruntés aux Archives de la République. 1 vol. in-8°. Bordeaux. *P. Chollet,* éditeur.

Voilà une brochure devant laquelle notre pauvre ami Armand Baschet eût été transporté d'aise et qu'il eût classée au bon coin de sa bibliothèque vénitienne. La liste de ces femmes blondes et le détail des lois qui les régissaient, les témoignages qu'ont portés d'elles tous les voyageurs, « *et ettam il numero de li dinari che anno da pagar quelli gentilhomini et al che desiderano entrar nella sua gratia,* » cela est bien pour piquer la curiosité. A vrai dire, elle est quelque peu désappointée, mais il n'en est pas moins bon de savoir. L'éditeur anonyme de cette intéressante plaquette fort bien imprimée à Sauveterre, a accompagné les documents publiés de notes très complètes et qui montrent une érudition infiniment variée. — C. D.

*
* *

DORIA ET BARBEROUSSE, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE. 1 vol. in-12. *Plon,* éditeur.

Ce qui fait le grand charme et l'attrait particulier des livres historiques de l'amiral Jurien de la Gravière, c'est que, à travers tous les temps, tous les pays, toutes les marines, si je puis dire, il reste uniquement, obsti-

nément, absolument patriote; que tous ses livres ne visent qu'à fournir au pays des renseignements, des encouragements ou des armes ; que, en trois derniers chapitres de ce volume, il aborde le plus haut problème qui se soit posé à notre nation depuis qu'elle existe et que, sans crainte de ministres dont il n'attend rien, il réduit tout nettement à rien ces théories insensées et folles qui, tombant d'une plume quasi officielle, ont ému profondément quiconque ne saurait tranquillement voir nos marins transformés en hideux pirates. L'amiral me pardonnera si mon esprit s'est particulièrement arrêté à ces belles pages : elles sont la conclusion nécessaire et salutaire de ce livre qui, continuant dignement une œuvre considérable, devrait, depuis longtemps, avoir assuré à son auteur un fauteuil à l'Académie française. — F. M.

*
* *

L'ESPRIT ALLEMAND, étude d'après la langue et les proverbes, avec la traduction de plus de 1,200 proverbes allemands, par Pierre Peugeot. 1 vol in-18. *Giraud et Cie*, éditeurs.

M. Pierre Peugeot, qui connaît l'Allemagne pour y avoir vécu et professé, est un germanophobe, et il ne s'en cache pas. Il a vu avec quel soin, quelle persévérance et quelle insidiosité les Allemands entretiennent chez les enfants le culte de la patrie allemande et le mépris pour tout ce qui n'appartient pas à leur race, pour ce qu'ils appellent les Welches. M. Pierre Peugeot voudrait introduire des façons semblables dans notre éducation nationale. Dans ce but il a fait précéder son recueil d'une sorte d'étude, sous forme de préface, où il relève les différences de caractère des deux nations allemande et française; il en trouve la principale expression dans la diversité de formes du langage, dans la construction de la phrase, et arrive à formuler cet axiome que l'allemand est la *langue de la défiance*, et le français la *langue de la confiance*. M. Peugeot nous donne ensuite d'intéressants renseignements statistiques sur la population des écoles et des universités allemandes, sur le mode d'éducation, etc. Son livre respire un ardent patriotisme qu'il rêve d'inculquer à ses compatriotes : mais il faudrait aussi qu'il changeât le tempérament de notre race, et surtout qu'il lui rendît des croyances et des traditions qui lui permissent de marcher à la conquête du monde en mettant sur ses drapeaux à côté du mot *patrie*, celui de *Dieu* et celui du *souverain !*. — T. G.

*
* *

TRAITÉ D'ANATOMIE, D'ANTHROPOLOGIE ET D'ETHNOGRAPHIE appliquées aux Beaux-Arts, par Charles Rochet. 1 vol. in-8°. *Laurens*, éditeur.

On n'ignore pas que M. Charles Rochet est l'auteur, entre bien d'autres œuvres, de la belle statue de Charlemagne qui s'élève sur la place du Parvis-Notre-Dame. Depuis bien longtemps, car il est vieux, il professe aux cours libres de la Sorbonne et de l'école des Beaux-Arts l'anthropologie appliquée aux Beaux-Arts et, dans ce livre, il a prétendu résumer son enseignement et en même temps sa philosophie. Il décrit et dessine d'une manière très habile et très intelligente tout ce qu'il est nécessaire à l'artiste de connaître : il y joint des réflexions qui le font aimer, des idées et des rêves qu'il importerait de voir réaliser. Son livre est d'un excellent homme, d'un homme de talent, d'un philanthrope et d'un artiste. — C. D.

*
* *

PRÉCIS D'HISTOIRE DE L'ART, par C. Bayet. 1 vol. in-8°. *Quantin*, éditeur.

La bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts que dirige M. Jules Comte est une des entreprises qui méritaient le mieux de réussir et qui ont conquis le plus rapidement la faveur du public. Les vingt-deux volumes publiés jusqu'ici constituent le commencement d'une sorte d'encyclopédie artistique que chaque année complètera. On n'ignore pas que la collection se partage en une série consacrée aux généralités de l'art et une autre consacrée aux spécialités. *Le précis d'histoire de l'Art* se rattache nécessairement à la première série : « Il s'adresse, dit l'auteur, à la jeunesse des écoles et à cette partie du public qui voudrait acquérir quelque connaissance du développement artistique sans compulser un grand nombre de volumes spéciaux. » Cela est trop de modestie. Il n'est personne qui ne puisse prendre intérêt et plaisir à suivre à travers les temps l'histoire de la civilisation, à la voir apparaître en des gravures excellentes, bien choisies et bien exécutées, depuis ses origines jusqu'au XVIIIe siècle. Peu de gens font ces rapprochements : peu surtout ont la valeur d'esprit de M. C. Bayet qui, sans pédantisme et sans affectation, a su en ce petit volume accumuler une quantité presque infinie d'idées. — Une seule critique : Pourquoi, dans l'illustration, n'avoir pas adopté le parti pris de montrer les monuments tels qu'ils étaient et non tels qu'ils sont? Pourquoi le Colisée, le Temple de la Victoire Aptère en ruines, pourquoi Sainte-Sophie déshonorée alors que ailleurs et bien plus justement, les édifices sont présentés tels qu'ils étaient? — F. M.

*
* *

SOUVENIRS DE LA MAISON DES MORTS, par Th. Dostoïevsky, traduit du Russe par M. Neyroud. 1 vol. in-12. *Plon*, éditeur.

Ce n'est point ici un roman, bien que la forme soit parfois romanesque; c'est un livre de souvenirs, écrit avec du sang et des larmes : c'est le bagne sibérien avec

son horreur tout entière. Je me suis souvenu en le lisant de ces mémoires de protestants condamnés aux galères. Ceux-ci sont plus simples, plus terre à terre, moins littéraires; je ne sais si je ne les en aime pas mieux. Mais il ne faut point demander aux Slaves la façon de penser des bourgeois d'Aunis et de Saintonge. C'est par répétition qu'ils procèdent, c'est par les longueurs même et les lenteurs du récit qu'ils parviennent à enfoncer le clou. Mais l'abîme est creusé et il est profond, si profond que longtemps après avoir fermé le livre on reste à regarder dans ce trou et à penser. — L. P.

*
* *

AVENTURES DU TEMPS PASSÉ. BRIOLAN, par PAUL DE MOLÈNES. 1 vol. in-12 avec eau-forte d'ARMAND DUMARESQ. *Librairie des bibliophiles.*

Entre les hommes qui ont écrit de notre temps, Paul de Molènes a donné une note si personnelle et si particulière que son nom est inoubliable. On a bien fait, mieux que bien, de publier, en une édition agréable et faite pour les gens de goût, ces œuvres tracées par une main qui sut bien manier l'épée et où saille et tressaille tout le bon sang d'un soldat de France. Soldat et gentilhomme il était, et il aimait laisser la folle du logis courir les aventures comme eût fait un Don Quichotte du XVIIIe siècle; il la menait sur des mers inconnues et charmantes, dans des îles imaginaires et dans des palais enchantés, où, la brette au côté, la poudre sur la perruque, d'exquis seigneurs faisaient délicieusement la cour tantôt à des sauvages reconnaissantes, tantôt à d'adorables grandes dames. Et cela est si joli, si bien vêtu, si bien tourné sur ses talons rouges, cela est un jeu d'esprit si aimable que je ne sache pas une femme qui ne pleure aux misères d'amour de *Briolan* et pas un homme qui ne se passionne à ses coups d'épée. J'aimerais bien quelque jour penser tout haut sur Paul de Molènes! C'est un homme qui fait honneur à notre littérature et qui fait honneur à notre armée. Cela repose de ces ignominies que l'on publie à présent sur nos soldats, nos écoles militaires, nos régiments et notre drapeau, et que, dit-on, des officiers ont écrites : aussi voudrais-je que les *Œuvres de Paul de Molènes* se trouvassent en toute bibliothèque militaire et en toute bibliothèque d'officier. — F. M.

*
* *

LA VIE PARTOUT. LA PETITE LAMBTON, scènes de la vie parisienne, par PHILIPPE DARYL. 1 vol. in-12. *Hetzel,* éditeur.

Je ne sais qui est ce Philippe Daryl et ne veux point savoir quel nom se cache sous ce pseudonyme. Ce que je sais, c'est que, après avoir débuté par des lettres sur la vie anglaise qui ont eu un très grand retentissement, M. Philippe Daryl a donné au public trois romans qui ont été lus beaucoup moins qu'ils ne méritaient de l'être. Celui-ci, *la Petite Lambton,* est le quatrième et, je le déclare, n'ai point lu cette année de livre qui m'ait autant amusé, intéressé, passionné. C'est un de ces livres qui même à moi, vieux, bien vieux liseur, donnent cette petite fièvre qui tient éveillé jusqu'aux heures du matin et forcent à suivre les pages. C'est très mouvementé, très chaste, très honnête et très bien conçu. Presque un roman d'aventures, à la moderne, mais écrit en français, très juste et raconté simplement. — L. P.

*
* *

LE VALET ASSASSIN, par ALFRED SIRVEN et ARMAND LAPOINTE. 1 vol. in-12. *Giraud et Cie*, éditeurs.

Je parlais de *la Petite Lambton* : le roman est construit avec un art très grand sur un fait divers qui s'est passé au Cirque d'Été : une écuyère que son cheval a tuée. Voici un roman construit tout entier aussi sur un fait récent : un procès de Cour d'assises. Est-ce construit qu'il faut dire? C'est simplement le démarquage de la *Gazette des Tribunaux* qui, certes, est cent fois plus attachante, plus émouvante et mieux écrite. — L. P.

*
* *

L'AMOUR SUPRÊME, par le comte VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. 1 vol. in-12. *M. de Brunhoff,* éditeur.

Treize nouvelles, dont l'*Amour suprême* n'est pas la meilleure, dont beaucoup sont conçues en cette forme du paradoxe pince-sans-rire qu'affectionne M. Villiers de l'Isle-Adam, dont quelques-unes sont pleines de cette poésie mystérieuse et subtile qui, en ses premières œuvres, était apparue comme une révélation fastueuse et sublime. *Akedysseril* est une très belle et très noble conception qui ne pouvait venir que d'un grand artiste. L'*Aventure de Tsé-i-la,* le *Tsar et les grands ducs,* le *Droit du passé* sortent à des degrés divers de la même veine et sont œuvres de penseur. Je ne doute pas que les autres nouvelles, infiniment plus gaies et plus accessibles, très délicatement illustrées par M. A. F. Gorguet, un homme de beaucoup de talent — dont le nom est à retenir et l'œuvre à collectionner — ne plaisent davantage au public. Il se dépêchera d'en rire pour ne pas, en y pensant, découvrir — ô planète — qu'il y a des pleurs sous ce rire. — F. M.

*
* *

A MORT, par RACHILDE. 1 vol. in-12. *Ed. Monnier,* éditeur.

En une très coquette et très originale couverture que M. Grasset a dessinée, avec des amusants et spirituels dessins, en-tête et cul-de-lampe, habillés à la mode de demain, paraît ce roman bizarre, étrange, maladif mais

qui — il le faut bien reconnaître et avouer — n'est pas sans quelque agrément. Cela est même à certaines pages d'une modernité assez vivante. Il est vrai qu'ailleurs, le fantastique a la grande place, et qu'il déborde même avec quelque excès, mais on ne s'ennuie pas au moins, même à ce bal de l'Opéra, qui certes n'a point existé. Et puis vraiment une curieuse préface, une autobiographie étrange qui est un étrange, bien étrange document sur la femme de lettres en 1886, celle-là qui écrit des romans à scandale. — L. P.

*
* *

SÉCHOT ET POULARD, fantaisie alpestre, par Émile Guignes d'Embrun. 1 vol. grand in-8° avec gravures et photogravures. *Émile Baratier,* éditeur à Grenoble.

Infiniment d'esprit, de gaîté, d'à-propos dans cette fantaisie d'un entrain endiablé qui nous arrive de Grenoble. Si la trame rappelle quelque peu ce *Tartarin dans les Alpes* qui obtint un si grand succès et si, comme de juste, le style de M. Guignes est inférieur notoirement à celui d'Alphonse Daudet, les dessins, qui sont du même auteur, sont d'une originalité bien personnelle et il faudrait aller fouiller les albums de Topffer pour y rencontrer d'aussi drôlatiques inventions. J'aime surtout les croquis ; car les dessins plus serrés ne sont pas de même valeur et la dénomination de photogravure que l'éditeur donne au procédé par lequel ils sont exécutés, ne laisse pas que de nous surprendre. Il ne faut pas chicaner, surtout lorsqu'on a ri. Le volume, imprimé sur beau papier, fait honneur aux presses d'Allier, l'éditeur grenoblois et sera certainement classé par les bibliophiles parmi les livres les mieux compris et les plus originaux que la province ait produits en 1886. — L. P.

*
* *

KROTKAIA, par Th. Dostoïevsky. 1 vol. in-12. *Plon,* éditeur.

On nous annonce comme devant bientôt paraître dix-huit volumes de Dostoïevsky. N'y a-t-il pas à craindre de fatiguer le public français et ne doit-on pas supposer que : *Le Crime et le Châtiment, Humiliés et offensés, les Souvenirs de la maison des morts* ne gagneront pas à être noyés dans ce monceau d'ouvrages analogues. Certes, dans ce volume qui vient de paraître, il se trouve une très courte nouvelle, *l'Arbre de Noël,* qui valait qu'on la connût. C'est un de ces contes tels que les Anglais en publient pour Christmas, mais tout imprégné de la nature slave, tout attristé de froid, tout plein, au fond, d'appel à la révolution sociale. *Krotkaïa* encore a un intérêt et bien que cette nouvelle sorte bien de la même veine que le *Crime et le Châtiment,* on s'y peut plaire, mais j'avoue n'avoir pas compris le *Petit Héros.* Il n'y a qu'à tendre son parapluie et à laisser tomber la neige des romans russes. Quand l'hiver aura passé, il sera curieux de compter ce qu'il en restera... au dégel. — L. P.

*
* *

LES FAISEURS, par Alexis Pisemsky. 1 vol. in-12. *Plon,* éditeur.

Quel que soit l'engouement public pour les romans russes, il faut reconnaître qu'on en abuse quelque peu. Celui-ci est amusant ; par quelques points il peut intéresser parce qu'il montre un certain demi-monde moscovite au milieu de ses affaires et de ses plaisirs, mais il est composé à la diable, il n'a ni unité, ni artifice ; il tombe d'une gaîté humouristique dans un sentimentalisme au moins banal : les événements s'y enchaînent comme ils peuvent ; les personnages s'y rencontrent on ne sait pourquoi ; c'est amusant pourtant, car cela montre la lanterne magique et si les grotesques peints sur les verres, grimacent un peu plus que dans la nature, qu'importe, puisque les rideaux sont baissés et qu'on est dans le monde inconnu « de la nuit et des rêves. » — C. L.

*
* *

RÊVERIES D'UN PAIEN MYSTIQUE, par Louis Ménard. 1 vol. in-16. *Lemerre,* éditeur.

Un livre étrange et charmant, alterné de prose mystique et de vers exquis où, en des formes qui sont bien à lui, l'auteur passionné et doux développe une philosophie mythologique qui embrasse tous les siècles et prouve une des plus fortes cultures intellectuelles de notre temps. Il est impossible, pour peu que l'esprit ne dédaigne point ces problèmes de l'au delà qui sont la perpétuelle inquiétude de toute intelligence libérée, de ne pas être attiré et séduit par quelqu'une de ces idées que M. Louis Ménard exprime en si beaux vers et en si juste prose. Il y a de tout en ce petit livre, mais tout converge à une haute pensée d'immortalité sereine, à un déisme généreux, à une conception grandiose d'une humanité supérieure. Livre à noter, car il est presque unique de son genre, en ces années. — F. M.

*
* *

CHANTS D'AURORE, par Hélène Vacaresco. 1 vol. in-12. *Lemerre,* éditeur.

Je ne sais si Mlle Vacaresco dont les vers sont écrits dans le meilleur français, avec une connaissance fort complète de notre prosodie et de nos usages poétiques, n'aurait point été mieux inspirée si, au lieu de chanter nos choses de France, elle avait tenté de rendre en français les impressions natales. Je serais disposé à le penser, car elle y eût pris sans doute une originalité plus vive, mais l'effort qu'elle a fait est si grand, si méritoire et si flatteur pour notre pays qu'on ne saurait tenir rigueur à l'auteur des *Chants d'Aurore.* — L. P.

EHR-TOU-MEI OU LES PRUNIERS MERVEILLEUX, roman chinois, traduit par Théophile Piry. 2 vol. in-12. *Leroux*, éditeur.

Jusqu'au moment où M. Piry nous a donné son excellente traduction des *Pruniers merveilleux*, on ne connaissait guère en France que deux romans chinois : *Les deux jeunes filles lettrées* et *les Deux cousines;* car on n'a guère lu : *La femme accomplie* que traduisit, vers 1842, M. Guillard d'Arcy. Ce dernier livre est pourtant celui qui se rapproche le plus du genre des *Pruniers merveilleux*. Ici et là, il s'agit de romans populaires, mettant en scène le peuple chinois, donnant sur ses mœurs, sa façon de vivre et de penser, les aperçus les plus curieux et le montrant tel qu'il est aujourd'hui, dans son immuabilité singulière. Ce livre date du XVIe ou du XVIIe siècle et pourtant, pas un détail qui n'en soit actuel, vivant, contemporain. Le traducteur a pris un soin particulier de mettre ce roman à la portée de tous les lecteurs et ce n'est pas là un de ses moindres mérites. — L. P.

LA LÉGENDE DE NORMANDIE, par Aristide Frémine. 1 vol. in-12. *Lemerre*, éditeur.

Encore un normand, mais non, celui-ci, de la race de M. Harel, cherchant des rimes dans les chemins creux et s'accoudant, pour les réciter, aux barrières moussues des fermes. C'est un épique. En onze de ces poèmes, diversifiés de rythmes et d'allures, il chante le Normand, du Viking tombé dans les batailles sanglantes, jusqu'à Charlotte de Corday promise à l'échafaud. Il est des vers superbes et frissonnants, des mâles paroles, des descriptions d'une beauté rare en ces pièces où l'auteur a eu cette audace de vouloir mettre de l'histoire, une suite et quelque chose de patriotique. J'aime moins les dernières pièces : les Iles normandes ne se rattachent que par un fil très tenu à la *Légende de Normandie;* la ballade est charmante, cela est vrai, mais que vient faire *Windsor?* Je n'aurais point cru que M. Frémine, se nommant Aristide, voulût être le Conquérant comme Guillaume de Normandie. — L. P.



CAUSERIE FINANCIÈRE

Mercredi 22 septembre 1886.

La morte-saison est finie bien que le monde financier ne soit pas encore complètement rentré, et le marché a manifesté de toute façon un peu plus d'activité. Cela tient à ce que les affaires commerciales marquent certainement une reprise qui se fait sentir dans tous les pays. La laine a considérablement monté; il y a une forte hausse sur les cafés; une amélioration sur les métaux; enfin, les loyers des capitaux se sont un peu roidis. Parmi ces améliorations, il faut éviter surtout celle de l'argent métal qui, de 42 deniers, a monté à 43 3/4. L'impulsion de cette hausse a été donnée par la nomination d'une commission royale à Londres, chargée d'examiner la question monétaire. Les opinions des membres qui constituent cette commission sont connues pour être favorables à l'introduction du bimétallisme. Mais ce serait se livrer à des illusions que de croire que l'Angleterre apportera un changement à son régime. Il est plus facile d'indiquer le remède à cette maladie cruelle, qui s'appelle la dépréciation de l'argent, que de l'appliquer. La réhabilitation de l'argent par convention internationale et dans la proportion légendaire de 1 à 15 1/2, suppose un gros sacrifice fait par les pays à étalon d'or aux nations à double étalon; sans compter que la création d'un pays de cocagne en faveur des producteurs de l'argent métal, par un décret établissant partout la liberté de la frappe, est un rêve presque irréalisable.

Peut-être, les États-Unis ne suspendront-ils pas la frappe instituée sous l'empire de la loi de *Bland*. Peut-être la reprise générale des affaires facilitera-t-elle le relèvement des cours de l'argent métal. Et alors, si une vraie reprise aux anciens cours est impossible, au moins les cours subiront-ils purement et simplement la loi sur l'offre et la demande, sans faire naître les craintes plus ou moins imaginaires qui avaient motivé la baisse à 42 deniers l'once.

Il est absolument impossible de fixer un prix de revient général de l'argent métal. Bien des mines donnent encore des dividendes plantureux. D'autres, où l'argent fin se trouve dans des minerais contenant de l'or, obtiennent le métal presque gratuitement. Mais il est raisonnable de supposer qu'il y a beaucoup de mines qui, en cours de 42 deniers, ne travaillent plus avec profit. En effet, on a vu qu'à ce cours les offres se sont considérablement ralenties, et que l'effet moral de la nomination de la commission royale a pu faire monter les cours de 3 pence.

Nos statistiques commerciales sont en amélioration et il y a un léger symptôme d'augmentation dans les recettes de nos chemins de fer; au moins les diminutions, loin de s'augmenter, tendent à disparaître. Par contre, il y a un notable ralentissement dans le trafic du Canal de Suez, qui se chiffre jusqu'à ce jour à environ 4,700,000 francs depuis le 1er janvier. Il est vrai que les transports du Canal de Suez avaient beaucoup profité de l'élément militaire pendant notre expédition au Tonkin et en Chine; en même temps la détaxe et l'abolition du pilotage y entrent pour une grande partie. La mauvaise allure du commerce ne se traduit que par la disparition des plus-values auxquelles on aurait pu s'attendre.

La politique intérieure a chômé pendant le mois, mais la rentrée de nos législateurs nous en dédommage. La commission du budget semble vouloir remuer ciel et terre. C'est plutôt pour nous imposer que pour obtenir des économies budgétaires. Un membre de la commission reprend pour son compte l'impôt sur le revenu proposé dans le temps par M. Casimir Périer.

A vrai dire, l'impôt sur le revenu n'a nullement le caractère révolutionnaire que l'esprit de parti voudrait lui prêter. Il existe dans presque tous les pays voisins, depuis bien des années, sans qu'on l'ait jamais taxé du nom de révolutionnaire. Mais, une autre question s'élève: c'est que la France appartient déjà aux nations les plus imposées. Il ne faut pas se payer de mots; l'impôt sur le revenu n'est qu'une forme de perception, car, en réalité, sur quoi payons-nous les autres impôts, si ce n'est sur notre revenu? S'il s'agit purement et simplement d'augmenter les ressources budgétaires, il serait bien plus pratique d'augmenter proportionnellement tous les impôts existants. Vouloir conserver les anciens impôts tout en créant de nouvelles charges si importantes pour les contribuables, nous semble peu pratique. Ce n'est pas non plus l'intention des promoteurs de l'impôt sur le nouveau revenu. C'est sur les dégrèvements que la lutte sera ardente, car chaque contribuable demandera sa part de dégrèvement. Les uns veulent dégrever les ouvriers; les autres, les industriels, et d'autres encore l'agriculture. Il arrivera alors que le produit du fameux nouvel impôt aura comme contre-partie la diminution d'autres recettes et tout restera comme auparavant. De plus, nous aurons une série de polémiques, de débats

irritants qui ébranleront la stabilité de nos institutions.

Il est singulier de voir que le Ministre des finances veut revenir aux projets qu'il semblait avoir abandonné lors de l'émission du dernier emprunt. Il nous semble dangereux d'inaugurer un système de consolidation à jet continu. Si c'est ainsi que M. Sadi-Carnot comprend les choses, il aurait dû se démettre et non se soumettre aux modifications qui avaient été apportées à son système, il y a trois mois.

La politique étrangère ne nous a pas donné de fil à retordre car, bien que la question bulgare ne soit pas définitivement arrangée, il y a ardent désir d'écarter un conflit, et, en dépit de la divergence d'opinions qui se manifeste dans les trois empires, leur alliance semble tenir bon et forme un gage assez solide pour le maintien de la paix.

Le mouvement du mois a surtout pivoté autour des valeurs internationales auxquelles les marchés allemands, en quête de placements fructueux, sont désireux de s'atteler. C'est la rente Egyptienne et la rente Espagnole.

Les cours de l'Égyptien se sont considérablement affermis. D'abord, les recettes de la caisse de la Dette publique égyptienne montrent un excédant très important, circonstance qui contraste singulièrement avec la position financière de presque tous les autres États européens. L'Égypte étant placée au centre de l'Europe, l'unifiée serait au niveau du cours de l'Italien qui rapporte 4 1/3 °/₀, soit à 460 francs. On comprend dès lors que les Allemands, qui ont de la peine à placer leur argent à 3 1/2 °/₀, soient friands d'une obligation capitalisée à plus de 5 1/4 °/₀. Ce qui rend la comparaison encore plus favorable, c'est que les revenus affectés à la Dette sont placés pour ainsi dire sous le contrôle des puissances, et que l'Angleterre, non seulement occupe l'Égypte, mais encore n'a pas la moindre envie de s'en aller. En même temps, on a la conviction qu'en cas de complication en Orient, l'Angleterre, fidèle à sa devise : « J'y suis, j'y reste », donnera à son occupation le nom de protectorat. Il y a bien la France, mais nous avons renoncé à agir de concert avec l'Angleterre quand il s'est agi d'occuper l'Égypte, et il y a peu d'empressement dans le pays à se lancer dans une aventure quelconque pour ressaisir une position que nous avons bénévolement abandonnée. Si l'Angleterre est poussée à donner à son occupation plus de corps, son crédit rejaillira nécessairement sur son protégé. Le dégrèvement du contribuable égyptien ne peut se faire que par la conversion de la Dette égyptienne, et il n'y a nul doute que l'Angleterre n'y songe, bien que ses protestations officielles soient vagues et indécises.

Toutes ces considérations militent en faveur de la caisse des fonds égyptiens.

Quant à l'Extérieure, on parle toujours de l'établissement d'un guichet pour le paiement des intérêts à Berlin. C'est en vue de l'introduction de ce fonds sur cette place qu'un puissant syndicat s'est formé pour corriger le niveau des cours de la rente. Il y avait réussi et son succès était assuré presque mathématiquement sans un de ces trouble-fêtes espagnols qui dérangent toute la combinaison financière de ce pays. Nous voulons bien admettre que l'échauffourée dont Madrid a été le théâtre n'entraîne aucune conséquence ; elle n'en est pas moins grotesque et a agi comme une douche froide sur le zèle des promoteurs du crédit espagnol. Dame ! avec les ressources du pays, la richesse du sol et les profits de voies ferrées qui ne commencent qu'à se faire sentir, l'Extérieure devrait être au niveau des fonds hongrois, soit à 86 et non à 62. Mais une grande autorité n'a-t-elle pas dit qu'avec l'espagnol on dîne fort bien et on dort fort mal ! C'est toujours le même refrain, et malgré la sagesse de la nation espagnole, il sera difficile d'obtenir pour les fonds espagnols le niveau qu'ils mériteraient si on pouvait raisonner le cours en éliminant le facteur politique.

Une émission d'environ 70 millions de fonds portugais 5 °/₀, au cours de 442,50 par obligation de 505, vient d'être faite avec succès à Paris, à Lisbonne et à Francfort. Elle a porté sur 143,558 obligations. Le revenu est de 5,73 °/₀ et il a paru suffisant. La rente 3 °/₀ portugaise rapporte environ 6 °/₀. La place de Londres ne s'est pas intéressée à cette affaire parce qu'on y juge que le Portugal emprunte un peu trop vite et qu'à chaque consolidation une nouvelle dette flottante renaît sous les cendres. En même temps, on a peu de confiance à Londres dans la stabilité ministérielle. Chez nous, l'empressement à souscrire eût été certainement plus grand sans l'incident de l'affaire des Chemins portugais qui a refroidi considérablement notre zèle pour les valeurs portugaises.

Les Gérants : L. BOUSSOD, R. VALADON


ART ET INDUSTRIE

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET Cie, 2, AVENUE DE COURBEVOIE

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

POUR LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE ET LE CANADA

La Revue " Les Lettres et les Arts " est mise en vente par souscription au prix uniforme de 72 dollars par an. On ne souscrit que pour une année au moins, et l'abonnement court jusqu'à ce que la souscription soit retirée par ordre spécial de l'abonné.

Les souscripteurs peuvent se procurer, au prix de 5 dollars, une couverture mobile en maroquin du Levant, ornée d'une dentelle d'or, exécutée spécialement pour la Revue, et portant le titre " Les Lettres et les Arts. "

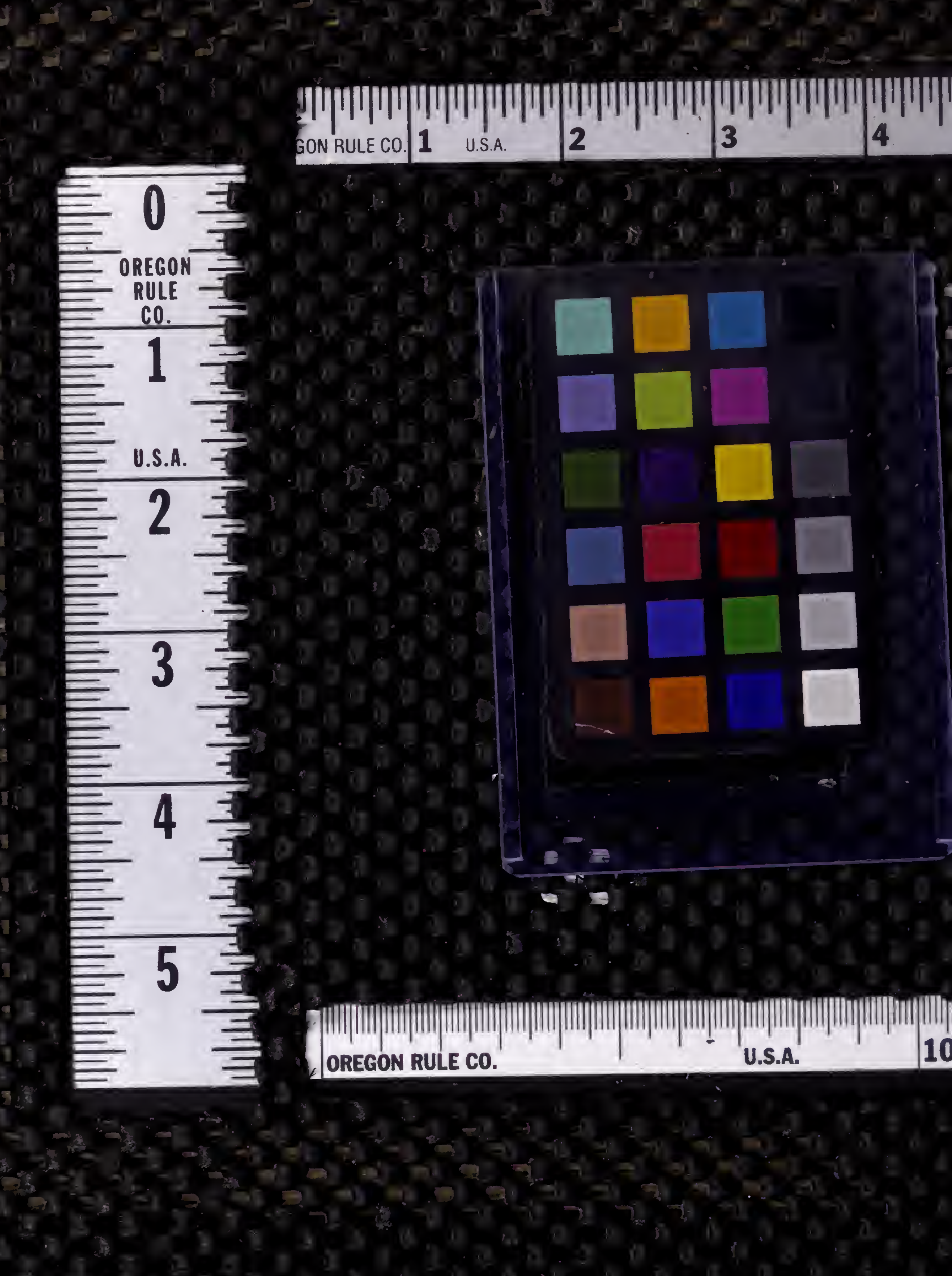
CHARLES SCRIBNER'S SONS, ÉDITEURS

743 et 745 Broadway, New-York.








OREGON RULE CO.
U.S.A.
OREGON RULE CO.
U.S.A.
OREGON RULE CO.
U.S.A.